

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récents; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR M^r. BANCAREL.

TOME DOUZIEME.



PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



1809.

COLLEGE OF THE HOLY TRINITY

1871

ANNUAL REPORT

OF THE

COLLEGE OF THE HOLY TRINITY
NEW YORK
1871

OF THE

1871

1871

1871

1871

1871

8011

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE DE LA PÉROUSE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE DE SON VOYAGE.

LE 2 août 1787, ainsi que je l'avois annoncé, nous mîmes à la voile avec une petite brise de l'ouest, qui ne régnoit qu'au fond de la baie. Le tems fut beau d'abord, et nous permit de relever la côte de Tartarie, jusqu'au pic Lamanon : il devint ensuite très-mauvais; nous eûmes à essuyer des vents, de la pluie et des brumes : notre position, dans un canal dont les terres nous étoient alors cachées, étoit au moins très-fatigante; mais ces bourrasques dont nous murmurions, étoient les avant-coureurs des vents du nord, sur lesquels nous n'avions pas compté, et qui se déclarèrent le 8, après un orage. Ils nous permirent d'atteindre, plutôt que nous ne l'espérions, le sud du canal, où

j'aperçus une petite île plate, à six lieues environ de la grande. Je l'appelai *île Monneron*, du nom de notre ingénieur. Nous dirigeâmes notre route entre ces deux îles, et bientôt nous eûmes connoissance d'un pic dont l'élévation étoit au moins de douze cents toises; il paroissoit n'être composé que d'un roc vif, sans arbres ni verdure, et ayant conservé de la neige dans ses fentes. Je l'ai nommé *pic de Langle*. Nous voyions en même tems d'autres terres plus basses. La côte de l'île Ségalien se terminoit en pointe; on n'y remarquoit plus de doubles montagnes : tout annonçoit que nous touchions à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étoient sur une autre île. Nous mouillâmes le soir avec cette espérance, qui devint une certitude le lendemain, où le calme nous força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon* (1), est située par 45 degrés 57 minutes de latitude nord, et 140 degrés 34 minutes de longitude orientale; elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le Globe, séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais

(1) Voyez la carte de l'Asie.

où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues, entre ces grandes herbes marines qui obstruent le détroit. Cette même île est l'Oku-Jesso (1); et l'île de Chicha, qui étoit par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangar, est le Jesso des Japonais, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Sangar. La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-Jesso, une seconde mer qui communique avec le bassin du Nord, et d'où on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie qu'en traversant, ou le détroit que nous venions de découvrir par 45 degrés 40 minutes, ou celui de Sangar, après avoir débouqué entre les Kuriles. Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avoient laissé à résoudre à leurs successeurs (2), nous coûtoit bien des fatigues, et il avoit nécessité beaucoup

(1) Oku-Jesso signifie haut Jesso, ou Jesso du nord. Les Chinois l'appellent *Ta-han*.

(2) Des ténèbres impénétrables avoient enveloppé, jusqu'à ce jour, les parties du Globe connues sous le nom de *Jesso* et d'*Oku-Jesso*, dont la position avoit tellement varié dans l'opinion des géographes, qu'on eût été tenté de croire que leur existence étoit romanesque. En effet, si on consulte les cartes d'Asie des

de précaution, parce que les brumes rendent cette navigation extrêmement difficile. Depuis le 10 avril, époque de notre départ de Manille,

auteurs suivans, on voit qu'en 1650 Sanson nous représente la Corée comme une île; le Jesso, l'Oku-Jesso, le Kamtschatka, n'existent point sur sa carte, et on y voit le détroit d'Anian ou de Béering séparant l'Asie de l'Amérique septentrionale.

En 1700, Guillaume de Lisle joignoit le Jesso et l'Oku-Jesso, et prolongeoit cet ensemble jusqu'au détroit de Sangar, sous le nom de *terre de Jesso*.

Danville donna, en 1732, une carte de cette partie de l'Asie beaucoup plus approchante de la vérité que celle qu'il nous a donnée vingt ans après, dans laquelle le golfe et le cap Aniva tiennent au continent, et le cap Patience forme la pointe méridionale de l'île Ségalien; ces cartes, et une partie des suivantes, présentent la même erreur sur le détroit de Tessoy.

Desnos a, comme Danville, reculé la science de la géographie par sa carte de 1770, bien inférieure à celle qu'il avoit publiée en 1761.

En 1744, Hasius formoit du Jesso, du cap Aniva et du cap Patience, une presque île tenant à la Tartarie, dont elle étoit séparée par un golfe, dans lequel on entroit par le détroit de Tessoy.

Une carte d'Asie, sans date et sans nom d'auteur, mais qui doit avoir été imprimée après le voyage du Kastricum, représente les deux Jesso comme deux îles indépendamment de l'île Ségalien; le Jesso intermédiaire, vu par les Hollandais, comprend le

jusqu'au jour auquel nous traversâmes le détroit, nous n'avons relâché que trois jours dans la baie de Ternai, un jour dans la baie de

golfe et le cap Aniva : mais il est à remarquer que ce second Jesso est séparé de l'île Ségalien par un détroit placé à 44 degrés ; ce qui prouve que déjà l'on conjecturoit l'existence du détroit découvert par la Pérouse, soupçonné par le père du Halde, adopté, ensuite rejeté par Danville.

Robert en 1767, Robert de Vaugondy en 1775, Brion en 1784, Guillaume de Lisle et Philippe Buache collectivement en 1788, ont successivement copié et reproduit les mêmes erreurs.

Enfin on ne peut mieux dépeindre le chaos des idées sur cette partie du Globe, dont les connoissances anciennes ont été si savamment discutées et rapprochées par Philippe Buache, que par ces mots extraits de ses *Considérations géographiques*, page 115 :

« Le Jesso, après avoir été transporté à l'orient, » attaché au midi, ensuite à l'occident, le fut enfin » au nord..... »

Ma seule intention, dans ces rapprochemens, a été d'établir, par des preuves incontestables, que la géographie de la partie orientale de l'Asie étoit dans son enfance, même en 1788, époque postérieure au départ de notre infortuné navigateur, et que c'est à sa constance, à son zèle et à son courage, que nous devons enfin les connoissances qui fixent nos incertitudes. (Note du premier Rédacteur du voyage de la Pérouse.)

Langle, et cinq jours dans la baie de Castries ; car je ne compte pour rien les mouillages en pleine côte que nous avons faits, quoique nous ayons envoyé reconnoître la terre, et que ces mouillages nous aient procuré du poisson. C'est au cap Crillon que nous reçûmes à bord, pour la première fois, la visite des insulaires ; car, sur l'une ou l'autre côte, ils avoient reçu la nôtre sans témoigner la moindre curiosité ou le moindre désir de voir nos vaisseaux. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsque nous leur eûmes prononcé plusieurs mots du vocabulaire que M. Lavaux avoit fait à la baie de Langle. Si leur crainte fut d'abord assez grande, leur confiance devint bientôt extrême. Ils montèrent sur nos vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leur pipe. Nous les comblâmes de présens ; je leur fis donner des nankins, des étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui me paroissoit leur être agréable : mais je m'aperçus bientôt que l'eau de vie et le tabac étoient pour eux les denrées les plus précieuses ; et ce fut néanmoins celles que je leur fis distribuer le plus sobrement, parce que le tabac étoit nécessaire à nos équipages, et que je

craignois les suites de l'eau de vie. Nous remarquâmes encore plus particulièrement dans la baie de Crillon, que la figure de ces insulaires est belle et d'une proportion de traits fort régulière ; ils étoient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils : j'en fais la remarque, parce que c'est un caractère général ; car on trouveroit facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires. Je crois leur taille moyenne inférieure d'environ un pouce à celle des Français ; mais on s'en aperçoit difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, leurs différens muscles fortement prononcés, les font paroître en général de beaux hommes. Leur peau est aussi basanée que celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie.

Leurs manières sont graves, et leurs remerciemens étoient exprimés par des gestes nobles ; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présens furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnoissance n'alla jamais jusqu'à nous offrir à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étoient remplies, et qu'ils remportèrent en partie à terre, parce que nous avions refusé le prix excessif qu'ils en deman-

doient : ils avoient cependant reçu en pur don des toiles, des étoffes, des instrumens de fer, des rassades, etc. La joie d'avoir rencontré un détroit autre que celui de Sangar, nous avoit rendus généreux : nous ne pûmes nous empêcher de remarquer combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différoient des Orotchys de la baie de Castries, qui, loin de solliciter des présens, les refusoient souvent avec obstination, et faisoient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si leur morale est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une supériorité bien décidée.

Je n'ai ni vu danser ni entendu chanter ces insulaires; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri, ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités; ils soufflent par le petit bout : ces sons imitent assez bien les sons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé; c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est à dire, à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains : leurs maisons offrent

une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas ; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabrique japonaise. Ils ont un objet de commerce très-important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses ; c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables : leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique ; elle consiste à couper par morceaux la chair des baleines, et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil : l'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce, ou dans des outres de peau de veau marin. Il est à remarquer que nous n'avons pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, et que ce cétacée abonde sur celle de l'est. Il est difficile de douter que ces insulaires ne soient une race d'hommes absolument différente de celle que nous avons observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal de trois ou quatre lieues, obstrué par des bancs de sable et de goémon : ils ont cependant la même manière de vivre ; la chasse, et plus particulièrement la pêche, fournissent presque entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisemblablement, les uns et les autres, dé-

daigné l'éducation des troupeaux, qu'ils auroient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien, ou du Japon. Mais un même régime diététique a formé des constitutions bien différentes : il est vrai que le froid des îles est moins rigoureux par la même latitude que celui des continens ; cette seule cause ne peut cependant avoir produit une différence si remarquable. Je pense donc que l'origine des Bitchys, des Orotchys, et des autres Tartares du bord de la mer, jusqu'aux environs de la côte septentrionale du Ségalien, leur est commune avec celle des Kamtschadales, des Koriaques, et de ces espèces d'hommes qui, comme les Lapons et les Samoïédes, sont à l'espèce humaine, ce que leurs bouleaux et leurs sapins rabougris sont aux arbres des forêts plus méridionales. Les habitans de l'île Ségalien sont, au contraire, très-supérieurs par leur physique aux Japonais, aux Chinois et aux Tartares Mantcheoux ; leurs traits sont plus réguliers et approchent davantage des formes européennes. Au surplus, il est très-difficile de fouiller et de savoir lire dans les archives du Monde, pour découvrir l'origine des peuples ; et les voyageurs doivent laisser les systèmes à ceux qui lisent leurs relations.

Nos premières questions furent sur la géographie de l'île, dont nous connoissons une

partie mieux qu'eux. Il paroît qu'ils ont l'habitude de figurer un terrain ; car , du premier coup , ils tracèrent la partie que nous venions d'explorer , jusque vis à vis le fleuve Ségalien , en laissant un passage assez étroit pour leurs pirogues. Ils marquèrent chaque couchée , et lui donnèrent un nom : enfin on ne peut pas douter que , quoiqu'éloignés de l'embouchure de ce fleuve de plus de cent cinquante lieues , ils n'en aient tous une parfaite connoissance ; et sans cette rivière , formant le point de communication avec les Tartares Mantcheoux , qui commercent avec la Chine , les Bitchys , les Orotchys , les Ségalien , et généralement tous les peuples de ces contrées maritimes , auroient aussi peu de connoissance des Chinois et de leurs marchandises , qu'en ont les habitans de la côte d'Amérique. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orientale de leur île ; ils la tracèrent toujours sur la même ligne nord et sud , et parurent ignorer que la direction en fût différente ; en sorte qu'ils nous laissèrent des doutes , et nous crûmes un instant que le cap Crillon nous cachoit un golfe profond , après lequel l'île Ségalien reprenoit au sud. Cette opinion n'étoit guères vraisemblable. Le fort courant qui venoit de l'est , annonçoit une ouverture ; mais comme nous étions en calme

plat, et que la prudence ne nous permettoit pas de nous laisser dériver à ce courant, qui auroit pu nous entraîner trop près de la pointe, M. de Langle et moi, crûmes devoir envoyer à terre un canot, commandé par M. de Vaujuas; et nous donnâmes ordre à cet officier de monter sur le point le plus élevé du cap Crillon, et d'y relever toutes les terres qu'il apercevrait en delà. Il étoit de retour avant la nuit. Son rapport confirma notre première opinion; et nous demeurâmes convaincus qu'on ne sauroit être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connoître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à illusion, que celles que nous avons pu nous procurer. Ces peuples semblent n'avoir aucun égard, dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de trois ou quatre pirogues leur paroît un vaste port; et une brasse d'eau, une profondeur presque incommensurable : leur échelle de comparaison est leur pirogue, qui tire quelques pouces d'eau, et n'a que deux pieds de largeur.

M. de Vaujuas visita, avant de revenir à bord, le village de la pointe, où il fut parfaitement bien reçu. Il y fit quelques échanges, et nous rapporta beaucoup de saumons. Il trouva les maisons
mieux

mieux bâties, et surtout plus richement meublées que celles de la baie d'Estaing; plusieurs étoient décorées intérieurement avec de grands vases vernis du Japon. Comme l'île Ségalien n'est séparée de l'île Chicha que par un détroit de douze lieues de largeur (1), il est plus aisé aux habitans des bords du détroit de se procurer les marchandises du Japon, qu'il ne l'est à leurs compatriotes qui sont plus au nord; ceux-ci à leur tour sont plus près du fleuve Ségalien et des Tartares Mantcheoux, auxquels ils vendent l'huile de baleine, qui est la base de leurs échanges.

Les insulaires qui étoient venus nous visiter, se retirèrent avant la nuit, et nous firent comprendre par signes qu'ils reviendroient le lendemain. Ils étoient effectivement à bord à la pointe du jour, avec quelques saumons, qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux : ils nous vendirent aussi un sabre, un habit de toile de leur pays; et ils parurent voir avec chagrin que nous nous préparions à mettre à la voile. Ils nous engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinoient et qu'ils appeloient *Tabouoro*; c'étoit le golfe d'Aniva.

(1) Voyez la carte de l'Asie.

Avant de quitter tout-à-fait ces peuples, et leurs bons voisins de la côte de Tartarie, je dois encore sur eux au lecteur quelques détails qui n'ont pu trouver place dans la relation précédente.

Tout ce qu'on vient de lire doit prouver suffisamment que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée, en quelque sorte, du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords, du côté de la mer; le très-petit nombre d'habitans qu'on y rencontre, tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantcheoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso, du Jesso et des Kuriles. On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable: le fleuve Ségalien, qui est au delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest: celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas

à trois mille habitans le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel nous avons atterri, par les 42 deg., jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière, que les Tartares Mantcheoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes, au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur : elle est, à la vérité, très-fréquentée aujourd'hui ; il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent, et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso, qui ne connoisse le Ségalien, comme les habitans de l'Égypte et de la Judée connoissent le Nil. Mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière : il paroît que son embouchure, comme celle du Gange, offre des bords inhabités ; et on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre. J'ai dit que les jésuites avoient annoncé qu'il se faisoit une pêche de perles sur cette côte. Nous avons effectivement trouvé des huîtres qui en contenoient ; mais j'avoue que je ne sais où placer cette pêcherie, à moins que ce ne soit sur les

confins de la Corée, ou à l'embouchure du Ségalien; alors je supposerois qu'elle n'est en rien comparable à celles de Baharein, auprès de Bassora (*voyez la carte de l'Asie*), ou de Manar, auprès de Ceylan (1), qui occupent

(1) Le chevalier Chardin, célèbre par son voyage en Perse, a été, vers l'an 1672, à Baharen ou Baharein, pour observer les perles si renommées de cette partie du golfe Persique.

Selon ce voyageur, les perles de Baharein sont moins blanches que celles du Japon, et que celles qu'on trouve à Manar auprès de Ceylan, mais elles sont aussi beaucoup plus grosses et d'une forme plus régulière que toutes les autres : elles tirent un peu sur le jaune, mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, surtout dans les pays chauds. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de *nacre de perle*, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, et les petites sont employées dans les broderies. Celles-ci sont encore bien vendues à la Chine. Les perles parfaites sont réservées pour Surate, d'où elles passent dans tout l'Indoustan. On ne doit pas craindre d'en voir diminuer le prix, vu la consommation qu'en font les femmes. Les plus pauvres en portent aux oreilles, et les riches en ont encore aux narines. Il n'est pas d'ailleurs d'Indou qui

cinq ou six mille personnes. Il est possible que quelques familles de pêcheurs s'y réunissent pour chercher des perles, qu'elles échangent ensuite contre des nankins et d'autres objets de commerce de la Chine, de peu de valeur : j'ai cependant essayé de montrer aux Bitchys et aux insulaires de l'Oku-Jesso, des perles fausses, parfaitement imitées, et je ne me suis pas aperçu qu'ils en aient été plus frappés que des rassades ordinaires.

On se feroit la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposoit qu'on peut y aborder par les rivières qui viennent de l'intérieur, et que les Chinois y font quelque commerce. Nous avons prolongé la côte de très-près, souvent à une portée de canon, sans apercevoir aucun village.

ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où des simples allégories deviennent un point de religion, cet emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui ont été forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve.

Selon Chardin, celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées, se vendent vingt-cinq ou trente pour cent de plus que les autres.

Nous avons vu, à la baie de Ternai, les ours, les biches, les faons, paître comme des animaux domestiques, et, levant leur tête, regarder avec étonnement l'arrivée de nos vaisseaux dans la baie. Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçoient seuls que ce pays avoit d'autres habitans. La baie de Suffren n'étoit pas moins déserte. Vingt-cinq ou trente personnes paroissent composer la peuplade de la baie de Castries, qui auroit pu en contenir dix mille.

Les Tartares ni les insulaires ne fatiguent point le sol qui, cultivé, deviendrait sans doute fertile. Le règne animal fournit presque en entier à leur subsistance; car je compte pour rien quelques oignons de saranne et d'ail, que les femmes font sécher, et qu'elles trouvent sur la lisière des bois. Je suis même porté à croire que la chasse est, pour ces peuples, plutôt un amusement qu'un travail; le poisson frais ou séché est, comme le blé en France, la base de leur nourriture. Deux chiens qui m'avoient été donnés à la baie de Castries, refusèrent d'abord de manger de la viande, et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim. La nécessité seule les a accoutumés peu à peu à une autre nourriture.

Quelques peaux d'ours et d'élangs, dont ces

peuples étoient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux; mais les continentaux sont en général trop foibles pour oser les attaquer avec leurs flèches : ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur tendoient des pièges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé; l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux, parce qu'ils sont plus robustes, paroissoient s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisoient à nous montrer, en nous faisant entendre qu'ils avoient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèche.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtimens, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso et du Jesso, par les 42 degrés, jusqu'au fleuve Ségalien par 53 degrés; mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre; et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage; en sorte

qu'on peut aborder dans toutes les anses, comme dans les rades les mieux fermées : chaque soir, ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage; ils portent avec eux des écorces de bouleau, qui, avec quelques branches de sapin, leur servent à construire dans l'instant une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée; chaque patron de pirogue a sa chaudière, son trépied, son briquet, son amadou. Dans quelque lieu qu'ils abordent, la cabane est dressée, le poisson dardé, et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc : ils arrivent dans un nombre de jours déterminé, et s'arrêtent tous les soirs aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. Ils marquèrent sur notre carte le nombre de leurs couchées depuis le cap Crillon jusqu'au fleuve Ségalien, et il en résulte qu'ils faisoient onze lieues par jour. Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts, ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix, et vont ainsi à la voile avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit, auprès des villages, de petites pirogues pour un ou deux hommes seulement; elles ne servent pas pour les longs voyages, elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche.

La légèreté en est telle, que lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et, restant assis, ils poussent sur le fond, et communiquent à leur bateau une très-grande vitesse : lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies. Les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances : même manière de vivre, même architecture navale et civile, même respect pour les vieillards. Mais, dans ce parallèle, je suis convaincu que les Tartares l'emportent par le moral, et les insulaires par l'industrie, et principalement par le caractère et les autres vertus qui tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso ou dans le haut Jesso du nord une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avoit dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisoient pas société ; il ne mangeoit pas avec eux, et leur paroissoit absolument subordonné : nous avons soupçonné qu'il pouvoit être esclave ; ce n'est qu'une simple conjecture, mais il étoit au moins d'un rang très-inférieur au leur.

La communication plus directe des Ségalien méridionaux avec le Japon, donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne

trouve pas sur le continent, excepté dans les tombeaux, pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses; nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre, ainsi décoré. Nous avons remarqué, comme dans la baie de Castriès, des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes : le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon, auquel j'avois donné une bouteille d'eau de vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer, nous faisant comprendre que cette libation étoit une offrande qu'il adressoit à l'Être suprême. Il paroît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation, qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens; un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élangs, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage : je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce un peu considérable qu'avec une grande nation; et si ces objets étoient de quelque importance, on ne parviendroit pas à en compléter le chargement d'un vaisseau de trois cents tonneaux, sur ces

différentes côtes ; qui ont un développement de plus de mille lieues. Quoique le saumon séché de la baie de Castries m'eût paru d'une bonne qualité, et qu'il me fût très-possible d'en acheter, j'avoue que je m'en fis un scrupule, dans la crainte que ces malheureux ne nous vendissent leurs provisions d'hiver, et qu'ils ne mourussent de faim pendant cette saison.

En lisant les différentes relations qui avoient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnoître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il étoit fort difficile de démêler. Le père des Anges avoit certainement connu ces peuples, et la description qu'il fait de cette contrée est exacte ; mais, placé à l'extrémité méridionale du Jesso, vis à vis le Japon, il n'avoit ni pu embrasser ni osé supposer une si grande étendue de pays ; et le détroit de Tessoy, dont il parle, et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines, et si près du continent, qu'on aperçoit à la vue simple un cheval paître sur l'autre bord, n'est autre que le fond du golfe où nous avons pénétré, et d'où nous avons aperçu la pointe Boutin, sur l'île de l'Oku-Jesso, s'avancer vers le continent, et se terminer vers la mer, comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation. Les relations de Kœmpfer, les lettres du

père Gaubil (1), contenoient aussi quelques vérités; mais l'un et l'autre rapportoient ce que les Japonais ou les Tartares leur avoient dit, et ils s'étoient entretenus avec des hommes trop ignorans pour que leur rapport fût exact. Les Russes enfin nioient l'existence de ces deux îles, plus considérables que les îles britanniques; ils les confondoient avec les Kuriles, et ne supposoient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le continent de l'Asie. J'ignore s'ils vouloient, comme les Hollandais, dérober aux autres nations une partie de la vérité; car ces derniers, à ce qu'on m'a assuré, font faire serment aux capitaines qui partent de Batavia pour aller au Japon, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Mais je crois le moment arrivé, où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières, vont être levés. Bientôt la géographie ne sera plus une science problématique; tous les peuples connoîtront également l'étendue des mers qui les environnent, et des

(1) « C'est aux Russes (dit le père Gaubil) à nous instruire si de gros vaisseaux peuvent passer par le détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie ». Ce jésuite éclairé ne pouvoit prévoir que ce problème devoit sa solution aux navigateurs français.

terres qu'ils habitent. Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étoient aussi ignorées des Européens que le détroit d'Anian, ou l'archipel de Saint-Lazare.

Les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connoître la Chine, n'avoient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de cet empire : on n'avoit pas permis à ceux qui faisoient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer ; cette précaution, et la défense faite dans tous les tems, par l'empereur du Japon, de naviguer au nord de ses états, étoient un motif de croire que cette partie de l'Asie recéloit des richesses que la politique japonaise et chinoise craignoit de faire connoître aux Européens. Toutes ces chimères sont enfin évanouies. La connoissance précise de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes, qui peut-être auront un jour une grande navigation à Okotsk, et feront fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées, habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errans, et plus particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso, et toutes les Kuriles, sont peuplées d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtschadales, et des Tartares, dont les Oku-Jessois ou insulaires de Tchoka ne sont séparés au nord que par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits, et j'indique les différences; assez d'autres réduiront ces données en système. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russés, que les habitans des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leurs manière de vivre, diffèrent aussi très-peu de celles des continentaux; mais la Nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux qu'une médaille ou tout autre monument, est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et que leurs habitans sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie. Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles, et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtimens que leurs pirogues de sapin, ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité, parce que

toutes ces îles , séparées entr'elles par des canaux plus ou moins larges , forment une espèce de cercle , et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il seroit donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien , en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan , et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères , de la Compagnie , des États , du Jesso , et enfin de l'Oku-Jesso ou Tchoka , et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononceroit vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso , qui vraisemblablement sont japonais ; ni les Tartares ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont aucune connoissance : ceux-ci donnent à leur île le nom de *Tchoka* , et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie , ou du moins fatigue très-inutilement la mémoire ; je crois que , lorsque les noms du pays sont connus , ils doivent être religieusement conservés , ou , à leur défaut , ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs : ce plan , dont je me suis fait une loi , a été fidèlement suivi dans les cartes qui ont été dressées pendant ce voyage ; et si l'on s'en est écarté , ce n'est que par ignorance ,

et jamais pour la vaine et ridicule gloire d'imposer un nom nouveau.

Revenons à mon départ de la baie de Crillon. Il venoit de s'élever une petite brise du nord-est; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai d'abord la route au sud-est, pour passer au large du cap Crillon, qui est terminé par un îlot ou une roche, vers laquelle la marée portoit avec la plus grande force. Dès que nous l'eûmes doublée, nous aperçûmes du haut des mâts une seconde roche, qui paroissoit à quatre lieues de la pointe, vers le sud-est; je l'ai nommée *la Dangereuse*, parce qu'elle est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer. Je fis route pour passer sous le vent de cette roche, et je l'arrondis à une lieue. La mer brisoit beaucoup autour d'elle. Jusque-là nous avions eu à lutter dans ce canal contre des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest; ils sont, à la vérité, moins forts sur la côte méridionale, vers l'île de Chicha. Ballottés pendant toute la nuit par une forte houle, au milieu d'un calme plat, nous nous trouvâmes dans le plus grand danger d'aborder l'Astrolabe.

Enfin le lendemain, nous nous trouvâmes au nord du village situé sur la côte de l'île de Chicha,

Chicha, nommé *Acqueis* dans le voyage du vaisseau hollandais le *Kastricum*. Nous venions de traverser un détroit de douze lieues de largeur, qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso (1). Aucun vaisseau européen ne l'avoit franchi avant nous. Ce passage important avoit échappé aux autres navigateurs; et même les Hollandais du *Kastricum* avoient dessiné une continuité de côtes là où nous venions de naviguer; et traversant d'*Acqueis* à *Aniva*, ils passèrent devant ce détroit, sans le soupçonner, peut-être à cause des brumes, et sans penser, lorsqu'ils furent mouillés à *Aniva*, qu'ils étoient sur une autre île, tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples.

(1) Le modeste la Pérouse, en donnant à toutes ses nouvelles découvertes, les noms de ses amis, ou de ses compagnons, sembloit avoir oublié le sien, qui cependant attaché au Globe terrestre par ses travaux et ses malheurs, n'a pas à craindre l'oubli. Néanmoins, obligé, pour éviter des équivoques, de changer le nom de ce détroit, je n'ai pas cru pouvoir le remplacer d'une manière plus conforme à l'opinion nationale, qu'en le nommant *détroit de la Pérouse*. Sans doute que les géographes et les navigateurs qu'il a servis, sanctionneront cet hommage rendu à sa mémoire. (Note du premier rédacteur de ce voyage.) Voyez la carte de l'Asie.

Le lendemain le tems fut très-beau ; nous relevâmes le cap Aniwa au nord-ouest, et nous en aperçûmes la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience. Le 20, nous aperçûmes l'île de la Compagnie, et reconnûmes le détroit d'Uriès, qui étoit cependant très-embrumé. Nous prolongeâmes, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie ; elle est aride, sans arbres ni verdure ; elle nous parut inhabitée et inhabitable. Nous remarquâmes les taches blanches dont parlent les Hollandais : nous les prîmes d'abord pour de la neige, mais un plus mûr examen nous fit apercevoir de larges fentes dans les rochers. A six heures du soir, nous étions par le travers de la pointe du nord-est de cette île ; terminée par un cap très-escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous apercevions au delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal qui paroissoit ouvert à l'est-nord-est, et formoit la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Compagnie, dont le nom doit être religieusement conservé, et prévaloir sur ceux qui ont pu lui avoir été imposés par les Russes plus de cent ans après le voyage du capitaine Uriès.

Le 21, le 22 et le 23 août furent si brumeux, qu'il nous fut impossible de continuer notre

route à travers les Kuriles, que nous n'aurions pu apercevoir à deux encâblures. Notre situation fut des plus fatigantes et des plus ennuyeuses, jusqu'au 29. Il se fit alors une éclaircie, et nous reconnûmes l'île Marikan, que je regarde comme la plus méridionale des Kuriles; sa longueur est d'environ douze lieues; un gros morne la termine à chacune de ses extrémités; et un pic, ou plutôt un volcan, à en juger par sa forme, s'élève au milieu. Comme j'avois le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposois au nord de l'île Marikan, je fis route vers ce point. Les vents du nord me forcèrent à changer de projet, et à aller passer par le détroit au sud. Je nommai la pointe sud-ouest de Marikan *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major; et la passe, *canal de la Boussole*. Je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles : sa largeur est d'environ quinze lieues.

Les brumes étoient encore plus constantes ici que sur la côte de Tartarie. Depuis dix jours, nous n'avions eu de clarté que pendant vingt-quatre heures. Je me déterminai à abandonner l'exploration du reste des Kuriles, et à faire route pour le Kamtschatka. La position de l'île Marikan étant bien fixée, ainsi que celle de la

pointe de Lopatka (1), il me parut impossible qu'il restât une erreur de quelque importance dans la direction des îles qui sont entre ces deux points; je crus donc ne pas devoir sacrifier à une recherche presque inutile la santé des équipages, qui commençoient à avoir besoin de repos, et que les brumes continuelles entretenoient dans une humidité très-mal-saine, malgré les précautions que nous prenions pour les en garantir. En conséquence, je fis route à l'est-nord-est, et je renonçai au projet que j'avois de mouiller à l'une des Kuriles, pour y observer la nature du terrain et les mœurs des habitans : je suis assuré qu'ils sont le même peuple que celui de Tchoka et de Chicha, d'après les relations des Russes, qui ont donné un vocabulaire de la langue de ces insulaires, parfaitement semblable

(1) Voyez la carte de l'Asie. Georges William Steller, membre de l'académie de Saint-Petersbourg, parti en 1758 pour la Sibérie, et mort le 12 novembre 1745, dit que pendant son séjour au Kamtschatka, la mer jeta en 1742 aux environs de la pointe de Lopatka, huit orques, nommés aussi épaulards. Il voulut aller les voir, mais l'éloignement et le mauvais tems l'en empêchèrent. Il y a de ces cétacées qui ont vingt-quatre à trente pieds de longueur sur quinze de circonférence. Ils osent attaquer très-souvent la baleine. Voyez l'Histoire des cétacées par M. Sonnini.

à celui que nous avons formé à la baie de Langle. La seule différence consiste dans la manière dont nous avons entendu et exprimé leur prononciation, qui ne peut pas avoir frappé d'une manière pareille des oreilles russes et des oreilles françaises. D'ailleurs, l'aspect des îles méridionales, que nous avons prolongées de très-près, est horrible; et je crois que la terre de la Compagnie, celle des Quatre-Frères, l'île Marikan, etc., sont inhabitables. Des rochers arides, sans verdure, sans terre végétale, ne peuvent que servir de refuge à des naufragés, qui n'auroient ensuite rien de mieux à faire que de gagner promptement les îles de Chicha ou de Tchoka, en traversant les canaux qui les séparent.

La brume fut aussi opiniâtre jusqu'au 5 septembre 1787, qu'elle l'avoit été précédemment; mais, comme nous étions au large, nous forçâmes de voiles au milieu des ténèbres; et, à six heures du soir de ce même jour, il se fit une éclaircie qui nous laissa voir la côte du Kamtschatka : elle s'étendoit de l'ouest un quart nord-ouest au nord un quart nord-ouest, et les montagnes que nous relevâmes à cette aire de vent étoient précisément celles du volcan qui est au nord de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous étions cependant éloignés de plus de trente-

cinq lieues, puisque notre latitude n'étoit que de 51 degrés 30 minutes. Toute cette côte paroissoit hideuse; l'œil se reposoit avec peine, et presque avec effroi, sur ces masses énormes de rochers que la neige couvroit encore au commencement de septembre, et qui sembloient n'avoir jamais eu aucune végétation.

Nous fîmes route au nord. Pendant la nuit, les vents passèrent au nord-ouest. Le lendemain, le tems continua d'être clair. Nous avions approché la terre : elle étoit agréable à voir de près, et la base de ces sommets énormes, couronnés de glaces éternelles, étoit tapissée de la plus belle verdure, du milieu de laquelle on voyoit s'élever différens bouquets d'arbres.

Nous eûmes connoissance, le 6 au soir, de l'entrée de la baie d'Avatscha, ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Le phare que les Russes ont élevé sur la pointe de l'est de cette entrée, ne fut point allumé pendant la nuit : le gouverneur nous dit le lendemain qu'il avoit fait de vains efforts pour en entretenir le feu; le vent avoit sans cesse éteint la mèche du fanal, qui n'étoit abrité que par quatre planches de sapin mal jointes. Le lecteur s'apercevra que ce monument, digne du Kamtschatka, n'a été calqué sur aucun des phares de l'ancienne Grèce, de l'Égypte ou de l'Italie; mais aussi faudroit-il peut-être remonter

aux tems héroïques qui ont précédé le siège de Troie, pour trouver une hospitalité aussi affectueuse que celle qu'on exerce dans ce pays sauvage. Nous entrâmes dans la baie le 7, à deux heures après midi. Le gouverneur vint à cinq lieues au devant de nous, dans sa pirogue : quoique le soin du fanal l'eût occupé toute la nuit, il s'imputoit la faute de n'avoir pu réussir à tenir sa mèche allumée. Il nous dit que nous étions annoncés depuis long-tems, et qu'il croyoit que le gouverneur-général de la presqu'île, qui étoit attendu à Saint-Pierre et Saint-Paul dans cinq jours, avoit des lettres pour nous.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Paratounga, avec sa femme et tous ses enfans (1). Dès-lors nous prévîmes que nous pourrions voir paroître et

(1) Les Russes ont introduit au Kamtschatka la religion chrétienne, mais, à proprement parler, les habitans de cette péninsule ne sont que baptisés. D'ailleurs, selon M. de Lesseps, *les popes* ou curés ne sont guères à portée de faire des études profondes. Le gouvernement russe accorde au curé de Paratounga quatre-vingts roubles, environ deux cent quarante francs de France, et vingt *poudes* de farine de seigle (le poud pèse environ trente-trois livres de France). Les paroissiens ne paient aucune dîme, mais le pope reçoit le casuel attaché à son église. La famine afflige

qu'il nous seroit facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier voyage de Cook.

quelquefois ces pauvres Kamtschadales ; car il y a des saisons où le poisson leur manque.

Selon M. de Lesseps, il y a des villages où presque tous les habitans sont *chamanes* ou *chamans*, et ne croient qu'aux sorciers et aux magiciens : ceux-ci regardent les popes comme leurs plus grands ennemis. Par exemple, à Machoure, la vénération qu'ils ont pour ces sorciers ne peut se concevoir ; elle tient du délire. Ces sorciers se disent les ministres du dieu Koutkhou : tous leurs mouvemens sont convulsifs, ils roulent des yeux hagards et furieux, et accompagnent ordinairement leurs discours d'un torrent de larmes, ou de grands éclats de rire, suivant le bien ou le mal qu'ils annoncent à leur auditoire. Leurs femmes et surtout les vieilles y sont regardées comme de terribles magiciennes.

Les Koriaques et les autres peuples de ces contrées brûlent ou enterrent leurs morts avec quelques cérémonies, mais il n'en est pas de même au Kamtschatka. Selon Kracheninnicoff, les Kamtschadales lient le mort par le cou avec une courroie ; ils le traînent ainsi hors de leur yourte, et le laissent ensuite pour être la pâture des chiens : ils donnent deux raisons de cet usage barbare ; la première est que ceux qui ont été mangés par des chiens en ont toujours de très-bons dans l'autre monde ; la seconde, que les esprits malins, en voyant les cadavres, seront contents de la mort de ces victimes, et ne songeront point à faire du mal aux

RPJL



Kamtschadale dans son habit d'Eté.

Un instant après nous reçûmes la visite du
 doyen, ou chef du village, et de plusieurs autres
 habitans ; ils nous apportèrent chacun quel-
 ques présens en esumons et en robes, et nous offrirent
 leurs services pour aller chasser aux ours, ou aux
 canards, dans les étangs et les rivières sont abon-
 dants. Nous acceptâmes ces offres, nous leur
 prêtâmes des fusils, nous leur donnâmes de la
 poudre et du plomb ; et nous ne manquâmes
 de gibier pendant notre séjour dans la baie
 d'Avatsche : ils ne demandoient aucun salaire
 pour prix de leurs fatigues ; mais nous avions été
 si abondamment pourvus de Brest, d'outils
 très-précieux pour des Kamtschadales, que nous
 insistâmes pour leur faire accepter des marques
 de notre reconnaissance, et notre richesse nous
 permittoit de les proportionner à leurs besoins.

Ils jouent aussi avec le sautoir tous les jours
 et toutes les soirées du dimanche, paré que, selon
 eux, quiconque porte ces habits ne peut jamais
 mourir ; il ne devoit donc s'en donner qu'à ceux qui
 dans les esprits, par les Déeses, et ceux qui ont
 apporté ces habits, telles que des habits de
 cuir, de la soie, des écharpes, des bas, etc.
 nous leur donnâmes pour prix de ces habits
 d'autres marchandises, que de leur offrir que les habits
 de cuir, de la soie, des écharpes, des bas, etc.



Un instant après nous reçûmes la visite du *toyon*, ou chef du village, et de plusieurs autres habitans ; ils nous apportèrent chacun quelques présens en saumons et en raies, et nous offroient leurs services pour aller chasser aux ours, ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres, nous leur prêtâmes des fusils, nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha : ils ne demandoient aucun salaire pour prix de leurs fatigues ; mais nous avons été si abondamment pourvus, à Brest, d'objets très-précieux pour des Kamtschadales, que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnoissance, et notre richesse nous permettoit de les proportionner à leurs besoins

vivans. Ils jettent aussi avec le cadavre tous les habits et toutes les chaussures du défunt, parce que, selon eux, quiconque porte ces habits meurt infailliblement plutôt qu'il ne devroit. Cette opinion est si enracinée dans leur esprit, que les Cosaques et ceux qui leur portent des marchandises, telles que des habits de drap faits à la russe, des étoffes de soie de la Chine, n'ont besoin d'autre ruse pour les empêcher d'acheter à d'autres marchands, que de les assurer que les habits de ces derniers ont appartenu à des morts. Voyez le tome x, page 460.

plus encore qu'aux présens de leur chasse. Le gouvernement du Kamtschatka étoit entièrement changé depuis le départ des Anglais ; il n'étoit plus qu'une province de celui d'Okotsk, et les différens postes de cette presque île avoient des commandans particuliers, qui ne devoient des comptes qu'au seul commandant - général d'Okotsk. Le capitaine Schmaleff, le même qui avoit succédé par *interim* au major Behm, étoit encore dans le pays, avec le titre de commandant particulier des Kamtschadales ; M. Reinikin, le vrai successeur du major Behm, et qui étoit arrivé au Kamtschatka peu de tems après le départ des Anglais, n'avoit gouverné le pays que pendant quatre ans, et il étoit retourné à Pétersbourg en 1784. Nous apprîmes ces détails du lieutenant Kaborof, qui commandoit au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, et avoit sous ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou Cosaques. Cet officier nous combla de politesse ; sa personne, celles de ses soldats, tous ses moyens étoient à notre disposition. Il ne voulut pas permettre que je fisse partir moi-même un officier pour Bolcheretsk, où, par le plus heureux hasard, se trouvoit le gouverneur d'Okotsk, M. Kasloff-Ougrenin, qui faisoit sa tournée dans cette province : il me dit que, sous très-peu de jours, ce gouverneur devoit arriver

à Saint-Pierre et Saint-Paul, et que vraisemblablement il étoit déjà en chemin ; il ajouta que ce voyage étoit beaucoup plus considérable que nous ne pouvions le penser , parce que la saison ne permettoit pas de le faire en traîneau , et qu'il falloit absolument voyager moitié à pied , et moitié en pirogue par les rivières d'Avatscha et de Bolcheretsk. M. Kaborof me proposa en même tems de faire partir un Cosaque pour porter mes dépêches à M. Kasloff, dont il parloit avec un enthousiasme et une satisfaction qu'il étoit difficile de ne pas partager ; il se félicitoit à chaque instant de ce que nous aurions occasion de communiquer et de traiter avec un homme dont l'éducation , les manières et les connoissances ne cédoient à celles d'aucun officier de l'empire de Russie, ou de toute autre nation. M. de Lesseps, notre jeune interprète , parloit la langue russe avec la même facilité que le français ; il traduisit les discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okotsk, auquel j'écrivis de mon côté en français. Je lui marquois que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avoit rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement du Kamtschatka, et que j'osois me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglais, puisque notre voyage , comme le leur , avoit eu pour but

l'utilité commune de toutes les nations maritimes. La réponse de M. Kasloff ne pouvoit nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours ; et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenoit ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie, en nous priant de nous regarder comme dans notre patrie, et de disposer de tout ce que le pays offroit. On voyoit dans ses gestes, dans ses yeux et dans ses expressions, que, s'il avoit été en son pouvoir de faire un miracle, ces montagnes, ces marais seroient devenus pour nous des lieux enchanteurs. Le bruit se répandit que M. Kasloff n'avoit point de lettres pour nous, mais que l'ancien gouverneur du Kamtschatka, M. Steinheil, auquel M. Schmaleff a succédé en qualité de capitan-ispravnik ou inspecteur des Kamtschadales, et qui résidoit à Verkhneï-Kamtschatka, au nord-est de la baie d'Avatscha, pouvoit en avoir ; et à l'instant, sur ce simple bruit qui n'avoit presque aucune vraisemblance, il fit partir un exprès qui devoit faire à pied plus de cent cinquante lieues. M. Kaborof savoit combien nous désirions recevoir des lettres : M. de Lesseps lui avoit fait connoître quelle avoit été notre douleur lorsque nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé à Saint-Pierre et Saint-Paul aucun paquet à notre adresse. Il paroissoit aussi affligé que nous ; sa sollicitude et ses soins sem-

bloient nous dire qu'il iroit lui-même chercher nos lettres en Europe, s'il avoit l'espoir de nous retrouver à son retour. Le sergent et tous les soldats montroient le même empressement pour nous servir. Madame Kaborof avoit aussi la politesse la plus aimable; sa maison nous étoit ouverte à toutes les heures de la journée; on nous y offroit du thé et tous les rafraîchissemens du pays. Chacun vouloit nous faire des présens; et, malgré la loi que nous nous étions faite de n'en pas recevoir, nous ne pûmes résister aux pressantes sollicitations de madame Kaborof, qui força nos officiers, M. de Langle et moi, d'accepter quelques peaux de martre-zibeline, de renne et de renard, beaucoup plus utiles, sans doute, à ceux qui nous les offroient, qu'à nous qui devions retourner vers les Tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter; et nous demandâmes avec instance qu'il nous fût permis, à notre tour, d'offrir ce qui pouvoit ne pas se trouver au Kamtschatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes, nos manières ne pouvoient présenter cette bonté naïve et touchante, bien supérieure à tous les présens.

Je fis témoigner à M. Kaborof par M. de Lesseps, que je désirois former un petit établissement à terre, pour loger nos astronomes, et

placer un quart de cercle et une pendule. La maison la plus commode du village nous fut offerte sur-le-champ ; et comme nous ne la visitâmes que quelques heures après cette demande, nous crûmes pouvoir l'accepter sans indiscretion, parce qu'elle nous parut inhabitée ; mais nous apprîmes depuis que le lieutenant avoit délogé le caporal, son secrétaire, la troisième personne du pays, pour nous placer chez lui. La discipline russe est telle, que ces mouvemens s'exécutent aussi promptement que ceux de l'exercice militaire, et qu'ils sont ordonnés par un simple signe de tête.

Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que nos naturalistes, qui n'avoient pas moins de zèle, voulurent aller visiter le volcan, dont la distance paroissoit moindre de deux lieues, quoiqu'il y en eût huit au moins à faire pour parvenir jusqu'au pied de cette montagne, presque entièrement couverte de neige, et au sommet de laquelle se trouve le cratère. La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offroit sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée : nous vîmes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes, mais elles ne s'élevèrent qu'à une très-petite hauteur.

Le zèle de M. Kaborof fut aussi ardent pour

nos naturalistes que pour nos astronomes : huit Cosaques furent commandés aussitôt pour accompagner M^{rs} Bernizet, Mongès et Receveur ; la santé de M. Lamanon n'étoit pas encore assez affermie pour qu'il pût entreprendre un pareil voyage. On n'en avoit peut-être jamais fait, pour les sciences, d'aussi pénible, et aucun des savans, soit Anglais, soit Allemands ou Russes, qui avoient voyagé au Kamtschatka, n'avoit tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne me la faisoit croire inaccessible ; on n'y apercevoit aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus étoit extrêmement roide. Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les Cosaques étoient chargés de leur bagage, qui consistoit en une tente, différentes fourrures, et des vivres dont chacun s'étoit pourvu pour quatre jours. L'honneur de porter les baromètres, les thermomètres, les acides, et les autres objets propres aux observations, fut réservé aux naturalistes eux-mêmes, qui ne pouvoient confier à d'autres ces fragiles instrumens : leurs guides d'ailleurs ne devoient les conduire qu'au pied du pic ; un préjugé, aussi ancien peut-être, que le Kamtschatka, faisant croire aux Kamtschadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer tous ceux qui

auront la témérité d'y monter. Ils se flattoient sans doute que nos physiciens s'arrêteroient comme eux au pied du volcan (1); et quelques coups d'eau de vie qu'on leur avoit donnés avant le départ, leur avoient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux : ils partirent gaiement avec cet espoir. La première station fut au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. On avoit toujours voyagé sur un terrain peu difficile, couvert de plantes, et d'arbres dont le plus grand nombre étoit de l'espèce des bouleaux; les sapins qui s'y trouvoient, étoient rabougris et presque nains : une de ces espèces porte des pommes de pin, dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger; et de l'écorce du bouleau découle une liqueur fort saine assez agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très-grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires, de toutes les nuances, s'offroient aussi sous les pas des voyageurs; leur saveur est généralement un peu acide, mais le sucre les

(1) Kracheninnicoff nomme ce volcan *Opala*, et prétend qu'il sert de fanal aux navigateurs. On peut l'apercevoir des deux mers. La rivière d'*Opala* prend sa source au pied de ce volcan.

rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit, avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits. On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît point aux arbres de la forêt : des coups de bâton sur le dos des Cosaques n'auroient pu expier une faute aussi grave, parce que le feu met en fuite toutes les zibelines. Après un pareil accident on n'en trouve plus pendant l'hiver, qui est la saison de la chasse; et comme la peau de ces animaux est la seule richesse du pays, celle qu'on donne en échange de toutes les denrées dont on a besoin, celle qui doit solder le tribut annuel dû à la couronne, on sent l'énormité d'un crime qui prive les Kamtschadales de tous ces avantages. Aussi les Cosaques eurent-ils le plus grand soin de couper l'herbe autour du foyer, et de creuser, avant le départ, un trou profond pour recevoir les charbons, qu'ils étouffèrent en les couvrant de terre arrosée de beaucoup d'eau. On n'aperçut, dans cette journée, d'autre quadrupède qu'un lièvre, presque blanc; on ne vit ni ours, ni argali (1), ni renne,

(1) Voyez la description de ce quadrupède, tome x, page 455.

quoique ces animaux soient très-communs dans le pays. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage : il avoit beaucoup neigé pendant la nuit; et, ce qui étoit pis encore, un brouillard épais couvroit la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leurs tentes, et allumèrent du feu. Cette nuit de repos étoit bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. M^{rs} Bernizet, Mongès et Receveur commencèrent à gravir, à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avoient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains, pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentoient des précipices très-dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée, sont des laves plus ou moins poreuses et presque dans l'état de ponce : ils rencontrèrent, sur le sommet, des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; et généralement les schorls qu'ils trouvèrent, et toutes les autres pierres nous parurent inférieures en beauté à celles de

cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778, pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha (1). Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolite assez beaux; mais ils essuyèrent un si mauvais tems, et ils parcoururent un chemin si difficile, qu'on doit être fort étonné qu'ils aient pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des thermomètres et de leurs autres instrumens : leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatscha, et nos frégates qui, de cette élévation, leur paroissoient moins grosses que de petites pirogues. Leur baromètre, sur le bord du cratère, descendit à dix-neuf pouces onze lignes $\frac{2}{10}$; le nôtre, pendant ce même tems, indiquoit sur nos frégates, où nous faisons des observations d'heure en heure, vingt-sept pouces neuf lignes $\frac{2}{10}$. Leur thermomètre étoit à deux degrés et demi au dessous de la glace, et différoit de douze degrés de la température du bord de la mer; ainsi, en admettant les calculs des physi-
ciens qui croient à cette manière de mesurer la

(1) Voyez le tome x, page 461.

hauteur des montagnes, et faisant les corrections relatives au thermomètre, nos voyageurs auroient monté à environ quinze cents toises, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Mais ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain, si le tems étoit plus favorable : les difficultés n'avoient qu'accru leur zèle ; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes. La nuit étant commencée, leurs guides avoient déjà fait des prières pour eux, et avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyoient plus nécessaires à des morts. Le lieutenant, informé, au retour, de cette précipitation, fit donner aux plus coupables cent coups de bâton, qui leur furent comptés avant que nous en fussions instruits, et qu'il nous eût été possible de demander grace. La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse ; la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures : il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et on arriva le soir même au village de Saint-Pierre et Saint-Paul, après un trajet de huit lieues, moins fatigant au retour, par la pente naturelle du terrain.

Pendant que nos lithologistes et nos astronomes employoient si bien leur tems, nous

RPJOB



Kamtschadale dans son habit d'Hiver.



remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisons sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restoit plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avoit écrit à M. Kasloff pour le prier de rassembler le plus de bœufs qu'il pourroit; il calculoit avec douleur qu'il nous étoit impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisoient sans doute venir de Verkhneï, parce que le trajet en devoit être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtschatka pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où, avec quelque soin, on pourroit en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre piéds, et l'on pourroit y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat. Mais les Kamtschadales sont incapables de pareils soins; il faudroit des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid : il leur paroît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout du saumon, qui tous les ans, dans la même saison, vient, comme la manne du Désert, remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont

adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avoient seuls de petits jardins remplis de pommes de terre et de navets : leurs exhortations, leur exemple, ne pouvoient influencer sur leurs compatriotes, qui mangeoient cependant très-volontiers des pommes de terre, mais qui n'auroient pas voulu, pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher, si la Nature les leur avoit offertes spontanément dans les champs, comme la saranne (1), l'ail, et surtout les baies et l'herbe

(1) Selon Kracheninnicoff, la saranne que la Pérouse a trouvée déjà dans l'Oku-Jesso, ou île de Tchoka (*), est une plante de la famille des lis. Elle s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied : sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cigne. Vers sa racine, elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet : elle a deux rangs de feuilles le long de la tige. Celui d'en-bas est composé de trois feuilles, et celui d'en-haut de quatre, disposées en croix : leur figure est ovale. Au dessus du second rang il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige est une fleur d'un rouge de cerise foncé ; il est rare qu'il y en ait deux : elle ressemble assez à celle des lis ardens, elle est seulement plus petite et se divise en six parties égales. Au centre de la fleur est un pistil triangulaire, dont le bout est obtus comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du

(*) Voyez le tome xi, page 458.

douce dont les fleurs et les feuilles sont comme celles du panais, et dont ils font des boissons agréables, et des confitures qu'ils réservent pour

pistil sont trois cellules où sont renfermées les semences, qui sont plates et rougeâtres. Sa racine est ce qu'on appelle *la saranne* ; elle est, comme une gousse d'ail, composée de plusieurs petites gousses : elle fleurit à la mi-juillet, et dans cette saison les campagnes en paroissent toutes couvertes.

Les femmes Kamtschadales et les Cosaques fouillent la terre en automne, pour avoir cette racine qui leur tient lieu de farine et de gruau. Elles la font sécher au soleil. Kracheninnicoff assure que les femmes en trouvent beaucoup dans les nids des rats. Cette plante est douce, un peu acide, et si nourrissante que si l'on pouvoit en manger tous les jours, on ne s'apercevrait pas qu'on manque de pain. M. Steller en compte de cinq espèces.

Kracheninnicoff n'a jamais vu au Kamtschatka, ni pins, ni peupliers noirs. Il y croît peu de sapins, et encore n'est-ce que dans un seul endroit, auprès de la petite rivière Berezowwa. Quoiqu'il y ait assez de bouleaux, on s'en sert peu, si ce n'est pour des traîneaux, des vases pour la table, ou autres ouvrages semblables, parce que, dans les endroits humides et voisins des habitations, il croît tortu et n'est propre à aucun usage, et que les autres coûtent trop de peine à transporter. Les naturels du pays font un grand usage de l'écorce de cet arbre ; ils la dépouillent lorsqu'elle est encore verte, la coupent en petits morceaux avec

l'hiver. Nos graines d'Europe s'étoient très-bien conservées : nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent ; nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi. Au milieu de ces travaux, il nous restoit du tems pour nos plaisirs ; et nous fîmes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avatscha et de Paratounga ; car notre ambition étoit de tuer des ours, des rennes ou des argalis : il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles, qui ne valoient pas les courses longues et pénibles que nous faisons pour un si chétif gibier. Nous fûmes plus heureux par nos amis les Kamtschadales ; ils nous apportèrent, pendant notre séjour, quatre ours, un argali et un

de petites haches, comme du vermicelle, et la mangent avec du caviar sec. Le caviar est fait avec des œufs d'esturgeon salés. C'est pour eux un ragoût si agréable qu'on ne peut passer par une habitation pendant l'hiver, qu'on ne voie des femmes assises autour d'un grand tronc de bouleau vert, et occupées à hacher en petits morceaux ces écorces avec de petites haches faites de pierre ou d'os. Ils mangent aussi les noix des cédres : mais ceux-ci sont bien différens des cédres du Liban ; ils rampent sur terre.

Quant à l'herbe douce, voyez ce que nous avons dit tome x, page 459.



11

THE FIRST

After the manner of Ruyter's famous battle, the
commander-in-chief of the Dutch fleet, Michiel de Ruyter,
gave the signal for the attack on the morning of the 4th
of May 1666. The English fleet, under the command of
Robert Blake, was not yet ready to meet him. The Dutch
fleet, consisting of 44 ships, was divided into three squadrons.
The first squadron, under the command of De Ruyter, was
the strongest, and consisted of 18 ships. The second
squadron, under the command of Jan van Galen, consisted
of 12 ships. The third squadron, under the command of
Cornelis Tromp, consisted of 14 ships. The Dutch fleet
was divided into three squadrons, and the English fleet
was divided into two squadrons. The Dutch fleet was
the stronger, and the English fleet was the weaker.

The Dutch fleet was the stronger, and the English fleet
was the weaker. The Dutch fleet was the stronger, and
the English fleet was the weaker. The Dutch fleet was
the stronger, and the English fleet was the weaker. The
Dutch fleet was the stronger, and the English fleet was
the weaker. The Dutch fleet was the stronger, and the
English fleet was the weaker. The Dutch fleet was the
stronger, and the English fleet was the weaker. The Dutch
fleet was the stronger, and the English fleet was the
weaker. The Dutch fleet was the stronger, and the English
fleet was the weaker. The Dutch fleet was the stronger,
and the English fleet was the weaker. The Dutch fleet
was the stronger, and the English fleet was the weaker.



Kamtschadale dans son habit de Cérémonie

RPJCB

renne, avec une telle quantité de plongeurs et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages, qui étoient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet que nous donnions très-près de nos frégates, auroit suffi à la subsistance de six bâtimens; mais les espèces de poissons étoient peu variées : nous ne prîmes guères que de petites morues, des harengs, des plies, et des saumons (1). Je donnai ordre d'en saler quelques barriques seulement, parce qu'on me représenta que tous ces poissons étoient si

(1) Nous avons puisé dans Kracheninnicoff, né à Moscow en 1713, une partie des détails donnés sur la Russie, tome x, pages 470 et suivantes. Ce même savant, parti, par ordre de sa souveraine, pour le Kamtschatka, avec des membres de l'académie impériale, a résidé avec M. Steller dans ces contrées depuis 1735 jusqu'en 1743; et ses travaux ont été très-utiles aux progrès des sciences naturelles. Voici ce qu'il nous apprend sur les poissons de cette partie de la Sibérie, c'est à dire, du Kamtschatka.

Tous les poissons au Kamtschatka remontent les rivières en si grande foule dans l'été, qu'elles s'enflent et se débordent jusqu'au soir, lorsque les poissons cessent d'entrer dans l'embouchure des rivières. Lorsque l'eau se retire, il en reste sur le rivage une si grande quantité de morts, qu'aucun des plus grands fleuves n'en pourroit fournir autant; ce qui cause une si grande infection, que la peste s'ensuivroit infailliblement, sans

petits et si tendres, qu'ils ne résisteroient pas à l'activité corrosive du sel, et qu'il valoit mieux conserver ce sel pour les cochons que nous

les vents continuels qui règnent alors et qui purifient l'air.

Les ours et les chiens prennent alors plus de poissons avec leurs pattes (*) qu'on n'en pêche ailleurs avec des filets. Tous les poissons qui remontent ces rivières, sont des saumons, et sont connus dans le pays sous la dénomination de *poissons rouges*. La Nature a mis tant de différence entr'eux, qu'il s'en trouve au Kamtschatka presque autant d'espèces que les naturalistes en ont observé dans tout l'Univers. Cependant il n'y a pas un seul poisson au Kamtschatka qui y vive au delà de cinq à six mois, excepté l'espèce de saumon nommée *goltsi*. Presque tous les poissons qui n'ont pas été pris meurent à la fin de décembre, de sorte qu'il n'en reste pas un seul dans les rivières, excepté dans les endroits profonds et dans les sources chaudes dont la Pérouse va nous parler. Ces poissons vivent fort peu, parce que leur multitude est si énorme, qu'ils ne trouvent pas sans doute assez de nourriture. Le cours des rivières est d'ailleurs si rapide, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils peuvent les monter : ainsi ils se lassent, et succombent bientôt. Les rivières étant encore peu profondes et parsemées de rocs, ils n'ont pas d'endroits favorables où ils puissent se reposer. Tous ces saumons naissent et meurent dans la même rivière ; ils acquièrent leur grosseur dans

(*) Voyez le tome x, page 456.

trouverions sur les îles de la mer du Sud. Pendant que nous passions des jours qui nous paroissent si doux après les fatigues de l'exploration que nous venions de faire des côtes de l'Oku-Jesso et de la Tartarie, M. Kasloff s'étoit mis en route pour le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul; mais il voyageoit lentement, parce

la mer; et ils ne frayent qu'au bout de trois ans et une seule fois pendant leur vie. Quand ils sentent l'envie de s'accoupler, ils remontent les rivières, ils cherchent un lieu tranquille et couvert de sable. Selon M. Steller, la femelle creuse une petite fosse avec ses nageoires qui sont au dessous des ouïes; elle se met sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne et qu'il commence à se frotter le ventre sur elle. Cependant les œufs, étant pressés, sortent du ventre de la femelle, et sont arrosés dans le même instant par la laite du mâle.

Les observations faites en Sibérie, sur les bords de la Léna, de l'Obi, etc., sont fort différentes de celles-ci. Les saumons vivent quelques années dans ces rivières qui sont fangeuses et profondes. Ils y trouvent d'ailleurs, pour se nourrir, quantité d'insectes qui y naissent. Ils frayent dans les embouchures des petites rivières, et c'est là où on les prend ordinairement pendant l'été.

Le saumon d'un an n'est pas plus gros qu'un hareng. Il reste auprès du frai jusqu'au mois de novembre, tems auquel il regagne la mer avec les petits. Voyez aussi la quantité de saumons pris par M. de la Pérouse dans l'île de Tchoka, tome XI, pages 470 et 478.

qu'il vouloit tout observer, et que son voyage avoit pour objet d'établir dans cette province la meilleure administration possible. Il savoit qu'on ne peut former à cet égard un plan général qu'après avoir examiné les productions d'un pays, et celles dont une culture soignée et relative au climat le rend susceptible. Il vouloit aussi connoître les pierres, les minéraux, et généralement toutes les substances du sol de la province. Ses observations l'avoient retenu quelques jours aux Eaux-chaudes, qui sont à vingt lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul (1); il en rapporta différentes pierres et autres matières volcaniques, avec une gomme que M. Mongès soumit à l'analyse : il dit fort honnêtement, en arrivant, qu'ayant appris par les papiers publics que plusieurs naturalistes habiles avoient été embarqués sur nos frégates, il avoit voulu profiter de cette circonstance heureuse, pour connoître les différentes substances de la presqu'île du Kamtschatka, et s'instruire ainsi lui-même. Les politesses de M. Kasloff, ses procédés, étoient absolument les mêmes que ceux

(1) Kracheninnicoff nomme ces eaux *Baaniou*. Il dit que vers le haut et sur la rive méridionale de la rivière Baaniou, on trouve un assez grand nombre de sources d'eau bouillante.

des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe; il parloit français; il avoit des connoissances sur tout ce qui faisoit l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle : nous étions surpris qu'on eût placé au bout du Monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe. Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée, il vint dîner à mon bord, avec M. Schmaleff et le curé de Paratounka; je le fis saluer de treize coups de canon. Nos visages, qui annonçoient une meilleure santé que celle même dont nous jouissions à notre départ d'Europe, le surprirent extrêmement; je lui dis que nous la devions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il étoit de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ, qui étoit trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtschatka, distante de cent lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il attendoit depuis six mois le bâtiment qui devoit apporter d'Okotsk des farines et les autres provisions nécessaires à

la garnison de cette province, et il présuinoit avec chagrin que ce bâtiment devoit avoir essuyé quelque malheur : la surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre, diminua, lorsque nous apprîmes de lui que, depuis son départ d'Okotsk, il n'en avoit reçu aucun courrier : il ajouta qu'il alloit y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okotsk, voyage presque aussi long ou du moins plus difficile que celui d'Okotsk à Pétersbourg.

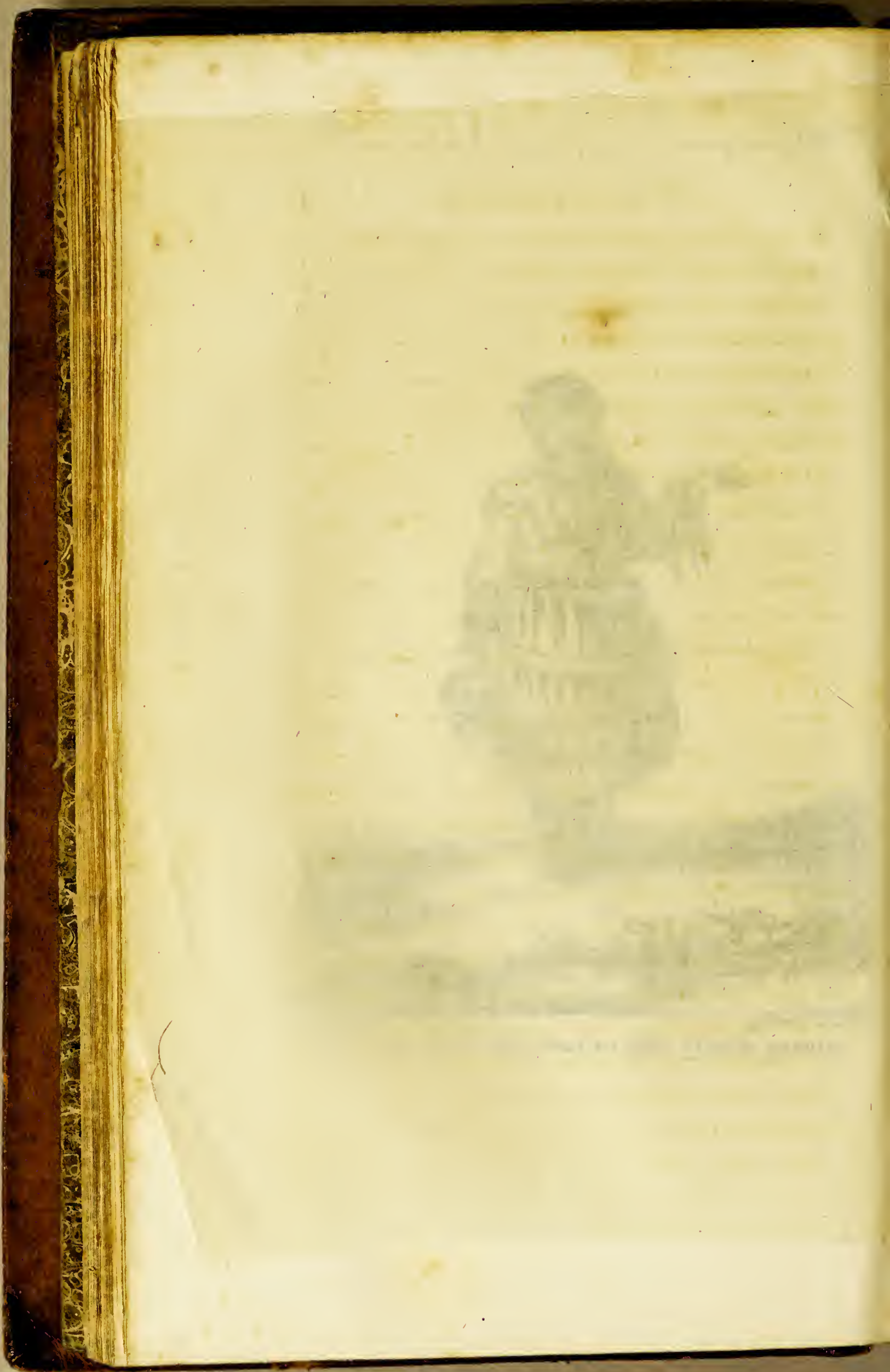
Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa suite à bord de l'Astrolabe; il y fut également salué de treize coups de canon : mais il nous pria avec instance de ne plus faire de compliment, afin que nous pussions nous voir à l'avenir avec plus de liberté et de plaisir.

Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs : nous eûmes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne; M. Kasloff nous dit que le gouvernement russe avoit d'autres principes, et que son regret étoit d'avoir aussi peu de bestiaux à sa disposition. Il nous invita, pour le jour suivant, à un bal qu'il voulut donner, à notre occasion, à toutes les femmes, tant kamtschadales que russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle

APJCB

*Gabriel sculpt.*

Femme Kamtschadale dans sa plus grande parure.



étoit au moins extraordinaire : treize femmes , vêtues d'étoffes de soie , dont dix kamtschadales , avec un gros visage , de petits yeux et un nez plat , étoient assises sur des bancs au tour de l'appartement ; les Kamtschadales avoient , ainsi que les Russes , un mouchoir de soie qui leur enveloppoit la tête , à peu près comme en portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes , dont les airs sont très-agréables , et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a quelques années. Les danses kamtschadales leur succédèrent ; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras , des épaules , et presque point de jambes , aux danseurs de cette partie de l'Asie ; les danseuses kamtschadales , par leurs convulsions et leurs mouvemens de contraction , inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs ; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses , qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvemens. Leur fatigue est telle pendant cet exercice , qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur , et restent étendues par terre , sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps , parfument

l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle, des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices. Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes, je demandai ce qu'avoient voulu exprimer deux de ces femmes qui venoient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avoient figuré une chasse d'ours : la femme qui se rouloit à terre représentoit l'animal ; et l'autre, qui tournoit autour d'elle, le chasseur (1). Mais les ours, s'ils parloient et voyoient une pareille pantomime, auroient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités. Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, étoit à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier d'Okotsk ; il étoit chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau de vie, digne rafraîchissement de ces Terpsichores. M. Kasloff s'apercevant de l'impatience où nous étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui nous intéressoit en Europe, nous pria avec instance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit dans sa chambre, et se retira pour

(1) Voyez, sur ces danses, le tome x, page 454.

ne pas gêner l'épanchement des divers sentimens dont nous pouvions être affectés, suivant les nouvelles que chacun de nous recevroit de sa famille ou de ses amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osois aspirer, avois été promu au grade de chef d'escadre. Les complimens que chacun s'empressoit de me faire, parvinrent bientôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet événement par le bruit de toute l'artillerie de sa place; je me rappellerai, toute ma vie, avec l'émotion la plus vive, les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion. Je n'ai point passé avec ce gouverneur un instant qui ne fût marqué par quelques traits de bonté ou d'attention; et il est inutile de dire que, depuis son arrivée, tous les habitans du pays chassoient ou pêchoient pour nous; nous ne pouvions suffire à consommer tant de provisions. Il y joignit des présens de toute espèce pour M. de Langle et pour moi; nous fûmes forcés d'accepter un traîneau de Kamtschadales pour la collection des curiosités du roi, et deux aigles royaux pour la ménagerie, ainsi que beaucoup de zibelines. Nous lui offrîmes, à notre tour, ce que nous imaginions pouvoir lui être utile ou agréable; mais nous n'étions riches qu'en effets de traite pour

des sauvages, et nous n'avions rien qui fût digne de lui. Nous le priâmes d'accepter la relation du troisième voyage de Cook, qui paroissoit lui faire grand plaisir : il avoit à sa suite presque tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène, M. Schmaleff, le bon curé de Paratounka, le malheureux Ivaschkin ; il leur traduisoit tous les articles qui les regardoient, et ils répétoient, à chaque fois, que tout étoit de la plus exacte vérité. Le sergent seul qui commandoit alors au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul étoit mort ; les autres jouissoient de la meilleure santé, et habitoient encore le pays, excepté le major Behm, qui étoit retourné à Pétersbourg, et Port, qui résidoit à Irkoutsk, près du lac Baikal (1). Je témoignai à M. Kasloff ma surprise de trouver le vieillard Ivaschkin au Kamtschatka, les relations anglaises annonçant qu'il avoit enfin obtenu la permission d'aller habiter Okotsk. Nous ne pûmes nous empêcher de prendre le plus vif intérêt à cet infortuné, en apprenant que son seul délit consistoit dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Élisabeth, au sortir d'une partie de table, où le vin avoit égaré sa raison ; il étoit alors âgé de moins de vingt ans, officier aux gardes,

(1) Voyez la carte de l'Asie.

d'une famille distinguée de Russie, d'une figure aimable, que le tems ni les malheurs n'ont pu changer : il fut dégradé, envoyé en exil au fond du Kamtschatka, après avoir reçu le knout et avoir eu les narines fendues. On poussa la rigueur jusqu'à lui refuser les premiers alimens. L'impératrice Catherine, dont les regards s'étendent jusque sur les victimes des règnes qui ont précédé le sien, a fait grace, depuis plusieurs années, à cet infortuné : mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des forêts du Kamtschatka, le souvenir amer du supplice honteux et infamant qu'il a subi, peut-être un secret sentiment de haine pour une autorité qui a si cruellement puni une faute que les circonstances pouvoient excuser ; ces divers motifs l'ont rendu insensible à cet acte tardif de justice, et il se proposoit de mourir en Sibérie. Nous le priâmes d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce que nous jugions lui être utile : il avoit été élevé à Paris, il entendoit encore un peu le français, et il retrouva beaucoup de mots pour nous exprimer sa reconnoissance. Il aimoit M. Kasloff comme son père, il l'accompagnoit dans son voyage, par affection ; et ce bon gouverneur avoit pour lui des égards bien propres à opérer dans son

ame l'entier oubli de ses malheurs (1). Il nous rendit le service de nous faire connoître le tombeau de M. de la Croyère, qu'il avoit vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachâmes l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre, comme lui, de l'académie des sciences :

Ci gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'académie royale des sciences de Paris, mort en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du czar, pour reconnoître les côtes d'Amérique; astronome et géographe, émule de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En 1786, M. le comte de la Pérouse, commandant les frégates du roi la Boussole et l'Astrolabe, consacra sa mémoire en donnant son nom à une île, près des lieux où ce savant avoit abordé.

Nous demandâmes aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine

(1) Le souvenir et la honte d'un supplice injuste poursuivoit le malheureux Ivaschkin, au point de le déterminer à se soustraire aux yeux des étrangers. Huit jours seulement après l'arrivée des frégates françaises, Lesseps parvint à le découvrir. Cet interprète, touché de sa position, en rendit compte à la Pérouse, qui, admirant le caractère d'un vieillard dont il respectoit le malheur, demanda à le voir. Ce ne fut qu'avec peine, et en se servant de l'empire du colonel

Clerke, qui n'étoit que tracée au pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna, la promesse de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres, qui ont succombé dans leurs pénibles travaux, à une grande distance de leur patrie. Nous apprîmes de lui que M. de la Croyère s'étoit marié à Tobolsk, et que sa postérité y jouissoit de beaucoup de considération. L'histoire des navigations de Bering et du capitaine Tschirikoff (1) étoit parfaitement connue de M. Kasloff : il nous dit, à cette occasion, qu'il avoit laissé à Okotsk M. Billings, chargé par l'État de faire construire deux bâtimens pour continuer les découvertes des Russes dans les

Kasloff sur son esprit, qu'on vint à bout de lui faire quitter sa retraite. L'aménité de la Pérouse inspira bientôt la plus grande confiance à Ivaschkin, qui, toujours reconnoissant des honnêtetés qu'il recevoit, témoigna encore plus vivement sa gratitude, lorsque le général français lui fit des présens utiles, et dont il avoit le plus pressant besoin.

Ce fait, qui m'a été raconté plusieurs fois par Lesseps, doit trouver ici sa place. (Note du premier rédacteur du journal de la Pérouse.)

(1) Voyez tome x, pages 241 et 341.

mers du Nord. Il avoit donné des ordres pour que tous les moyens dont il pouvoit disposer fussent employés, afin d'accélérer cette expédition ; mais son zèle , sa bonne volonté , son extrême désir de remplir les vues de l'impératrice, ne pouvoient vaincre les obstacles qui devoient se rencontrer dans un pays presque aussi brut qu'il l'étoit le premier jour de sa découverte, et où la rigueur du climat suspend les travaux pendant plus de huit mois de l'année. Il sentoit qu'il eût été plus économique et beaucoup plus prompt, de faire partir M. Billings d'un port de la Baltique, où il auroit pu pourvoir à tous ses besoins pour plusieurs années.

Nous levâmes le plan de la baie d'Avatscha, ou, pour mieux dire, nous vérifiâmes celui des Anglais, qui est fort exact, et M. Bernizet en fit un dessin très-élégant, qu'il pria le gouverneur d'accepter ; M. Blondela lui offrit aussi une copie de la vue de l'ostrog ; et Mrs les abbés Mongès et Receveur lui firent présent d'une petite boîte d'acides, pour l'analyse des eaux et la connoissance des différentes substances dont le sol du Kamtschatka est composé. La chimie et la minéralogie n'étoient pas des sciences étrangères à M. Kasloff ; il avoit un goût particulier pour les travaux chimiques : mais il nous dit, par une raison dont l'évidence est

bien aisée à sentir, qu'avant de s'occuper des minéraux d'un pays inculte, le premier soin d'une administration sage et éclairée devoit tendre à procurer du pain à ses habitans, en accoutumant les indigènes à la culture. La végétation du terrain annonçoit une grande fertilité, et il ne doutoit pas qu'au défaut du blé-froment, qui pouvoit ne pas germer à cause du froid, le seigle ou l'orge, du moins, ne donnassent d'abondantes récoltes. Il nous fit remarquer la beauté de plusieurs petits champs de pommes de terre, dont les graines étoient venues d'Irkoutsk depuis quelques années; et il se proposoit d'adopter des moyens doux, mais certains, pour rendre cultivateurs les Russes, les Cosaques et les Kamtschadales. La petite-vérole, en 1769, a diminué des trois quarts le nombre des individus de cette nation, qui est réduite aujourd'hui, dans toute la presqu'île, à moins de quatre mille indigènes; et elle disparaîtra bientôt entièrement, par le mélange continuel des Russes et des Kamtschadales, qui se marient fréquemment ensemble. Une race de métis, plus laborieux que les Russes, qui ne sont propres qu'à être soldats, beaucoup plus forts et d'une forme moins disgraciée de la Nature que les Kamtschadales, naîtra de ces mariages et succédera aux anciens habitans. Les naturels ont déjà

abandonné les yourtes dans lesquelles ils se terroient, comme des blaireaux, pendant tout l'hiver, et où ils respiroient un air infect qui occasionnoit beaucoup de maladies. Les plus riches d'entr'eux construisent aujourd'hui des *isbas* ou maisons de bois, à la manière des Russes : elles ont absolument la même forme que les chaumières de nos paysans ; elles sont divisées en trois petites chambres ; un poêle en brique les échauffe, et y entretient une chaleur de plus de trente degrés, insupportable aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Les autres passent l'hiver, comme l'été, dans des balagans ou balaganes, qui sont des espèces de colombiers de bois, couverts en chaume, élevés sur des piquets de douze à treize pieds de hauteur, et où les femmes, ainsi que les hommes, montent par des échelles très-difficiles (1). Mais bientôt ces derniers bâtimens disparoîtront ; les

(1) Selon M. de Lesseps, les hommes font leur approvisionnement de poisson, tandis que les femmes vaquent aux travaux de l'intérieur du ménage, et s'occupent à ramasser les fruits et autres végétaux qui, après le poisson sec, sont les mets favoris des Kamtschadales. Les jours où ces femmes vont faire leurs récoltes pour la consommation de l'hiver, sont pour elles autant de jours de fêtes. Elles les célèbrent par des transports de joie ; elles se répandent, comme des



Gabriel sculp.

Femme Kamtschadale avec ses enfans dans son habit ordinaire.

APJCB

Kamtschadales ont l'esprit imitatif, ils adoptent presque tous les usages de leurs vainqueurs : les femmes sont déjà coiffées et presque entièrement vêtues à la manière des Russes, dont la langue prévaut dans tous les ostrogs, c'est à dire villages ; ce qui est fort heureux, parce que chaque village kamtschadale avoit un jargon

bacchantes, dans les campagnes en chantant et s'abandonnant à toute sorte de folies : nulle crainte, nulle pudeur ne les retiennent. Malheur à l'homme que le hasard amène entre leurs mains ; il est rare qu'il sorte du combat sans avoir reçu une ample fustigation.

L'habit des hommes, nommé *parque*, a la forme des chemises de nos charretiers : il est ordinairement de peaux de rennes, qui sont tannées d'un côté et viennent du pays des Koriaques. Ils portent dessous de longues culottes de pareil cuir, et sur la peau une chemise courte de nankin ou d'étoffe de coton. Les femmes en ont de soie, et c'est un luxe parmi elles. Les deux sexes mettent des bottes. Les hommes en tout tems se couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés. Le caractère des Kamtschadales est doux et hospitalier ; on y trouve des sentimens d'honneur et d'humanité. Ils ne sont ni fourbes ni voleurs : leur taille est au dessous de l'ordinaire. Ils ont la figure ronde et large, les yeux petits et enfoncés, le nez écrasé, les joues saillantes, les cheveux noirs, presque point de barbe, et le teint un peu basané. La propreté ne brille ni sur eux ni dans leurs demeures : on pourroit même leur reprocher l'excès contraire. Voyez le tome x, page 455.

différent, et les habitans d'un hameau n'entendoient pas ceux du hameau voisin. On peut dire, à la louange des Russes, que, quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvéniens nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglais au Bengale, et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger, qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnoissance envers la Russie; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes, une circulation d'espèces qui paroît d'autant plus considérable, qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitans; ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine, que la balance du commerce est absolument en leur faveur, et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédent de ce qui leur est dû. Les pelleteries, au Kamtschatka, sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton; ce qui prouve que, jusqu'à présent, les marchés de Kiacta ne se sont pas ressentis des avantages du nouveau débouché

qui s'est ouvert en Chine : les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible, et de se procurer ainsi des richesses immenses ; car, à Macao, ils nous achetèrent, pour le prix modique de dix piastres, ce qui en valoit cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre et Saint-Paul trente roubles ; une de zibeline, trois ou quatre : le prix des renards ne peut être fixé ; je ne parle pas des renards noirs, qui sont trop rares pour être comptés, et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles, suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux : ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil.

Les Anglais qui, par l'heureuse constitution de leur compagnie, peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible, avoient envoyé, l'année dernière, un petit bâtiment au Kamtschatka ; il étoit expédié par une maison du Bengale, et commandé par le capitaine Peters, qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en français, dont il m'a donné lecture : il demandoit, au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes, la permission de com-

mercier au Kamtschatka, en y apportant les divers effets de l'Inde et de la Chine, tant en étoffes qu'en sucre, thé, arack, et il offroit de recevoir en paiement les pelleteries du pays. M. Kasloff étoit trop éclairé pour ne pas sentir qu'une pareille proposition étoit ruineuse pour le commerce de la Russie, qui vendoit avec un grand bénéfice ces mêmes objets aux Kamtschadales, et qui en faisoit un plus grand encore sur les peaux que les Anglais vouloient exporter; mais il savoit aussi que certaines permissions limitées ont quelquefois été données, au détriment de la métropole, pour l'accroissement d'une colonie, qui enrichit ensuite la mère-patrie, lorsqu'elle est parvenue au degré où elle n'a plus besoin du commerce étranger : ces considérations avoient empêché M. Kasloff de décider la question; et il avoit permis que les Anglais fissent passer cette proposition à la cour de Pétersbourg. Il sentoit cependant que, quand même leur demande seroit accordée, le pays consommoit trop peu d'effets de l'Inde et de la Chine, et trouvoit un débouché de pelleteries trop avantageux dans les marchés de Kiachta, pour que les négocians du Bengale pussent suivre avec profit cette spéculation. D'ailleurs, le bâtiment même qui avoit apporté cette ouverture de commerce, fit naufrage sur

l'île de Cuivre, peu de jours après sa sortie de la baie d'Avatscha, et il ne s'en sauva que deux hommes auxquels je parlai, et fis fournir des habillemens dont ils avoient le plus grand besoin : ainsi les vaisseaux du capitaine Cook et les nôtres sont les seuls, jusqu'à présent, qui aient abordé heureusement dans cette partie de l'Asie. La baie d'Avatscha est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du Monde; l'entrée en est étroite, et les bâtimens seroient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourroit y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est et l'autre sur celle de l'ouest, pourroient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounga ont leur embouchure dans cette baie; mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit port, fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtimens désarmés peuvent passer l'hiver : l'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises, et la Nature ne peut rien offrir

de plus sûr et de plus commode. C'est sur le bord de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville, qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka, et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine, le Japon, les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang d'eau douce est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée; et à trois cents toises seulement, coulent divers petits ruisseaux, dont la réunion très-facile procureroit à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connoissoit le prix de ces avantages; « mais, avant tout, répétoit-il » cent fois, il faut du pain et des bras, et nous » en avons bien peu ». Il avoit cependant donné des ordres qui annonçoient une prochaine réunion de divers ostrogs à celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il se proposoit de faire bâtir incessamment une église. La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe; il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhomie qui est fort du goût des indigènes; ceux-ci reconnoissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui paient point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier, d'où

L'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs; je les crois fort ignorans, et il m'est impossible de supposer qu'ils puissent de long-tems avoir besoin de plus de science. La fille, la femme, la sœur du curé, étoient de toutes les femmes celles qui dansoient le mieux, et elles paroissoient jouir de la meilleure santé. Ce bon prêtre savoit que nous étions très-catholiques, ce qui nous valut une ample asper-sion d'eau bénite, et il nous fit aussi baiser la croix, qui étoit portée par son clerc : ces céré-monies se passoient au milieu du village; son presbytère étoit sous une tente, et son autel en plein air; mais sa demeure ordinaire est à Paratounga, et il n'étoit venu à Saint-Pierre et Saint-Paul que pour nous faire visite.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié; ainsi ils disent : la première, la deuxième, etc. jusqu'à la vingt-unième; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé, cette île pourroit être celle de Marikan; mais je n'en suis pas très-certain, parce que le bon prêtre étoit fort diffus, et nous avions cependant un interprète

qui entendoit le russe comme le français; mais M. de Lesseps croyoit que le curé ne s'entendoit pas lui-même. Néanmoins voici les détails sur lesquels il n'a pas varié, et qu'on peut regarder comme à peu près certains. Des vingt et une îles qui appartiennent à la Russie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième; ces deux dernières pourroient n'être comptées que pour une, parce que les habitans de la treizième passent tous l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve du bois sur aucune. Les courans sont très-violens entre les îles, et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar*; et il nous a dit qu'il avoit été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et surtout de mourir de faim, ayant été poussé hors de vue de terre : mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger. Les habitans réunis des quatre îles habitées forment au plus une population

lation de quatorze cents personnes; ils sont très-velus, portent la barbe longue, et ne vivent que de phoques, de poisson et de chasse; ils viennent d'être dispensés, pour dix ans, de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie, parce que les loutres sont devenues très-rares sur ces îles: au surplus, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux, et indépendans, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries. Ces îles font partie du gouvernement de M. Kasloff: mais comme il est très-difficile d'y aborder, et qu'elles sont peu intéressantes pour la Russie, il ne se proposoit pas de les visiter; et quoiqu'il regrettât d'avoir laissé à Bolcheretsk une carte russe de ces îles, il ne paroissoit pas cependant y mettre beaucoup de confiance: il nous en marquoit une si grande, que nous aurions bien voulu, à notre tour, lui communiquer les détails de notre campagne; son extrême discrétion à cet égard mérite nos éloges.

Nous lui donnâmes néanmoins un petit précis de notre voyage, et nous ne lui laissâmes pas ignorer que nous avions doublé le cap Horn, visité la côte du nord-ouest de l'Amérique;

abordé à la Chine, aux Philippines, d'où nous étions arrivés au Kamtschatka. Nous ne nous permîmes pas d'entrer dans d'autres détails; mais je l'assurai que, si la publication de notre campagne étoit ordonnée, je lui adresserois un des premiers exemplaires de notre relation : j'avois déjà obtenu la permission d'envoyer mon journal en France par M. de Lesseps, notre jeune interprète russe. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'auroit certainement laissé aucune inquiétude, si j'avois été obligé de remettre mes paquets à la poste; mais je crus rendre service à ma patrie, en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connoître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à Pétersbourg. M. Kasloff me dit obligeamment qu'il l'acceptoit pour son aide-de-camp jusqu'à Okotsk, d'où il lui faciliteroit les moyens de se rendre à Pétersbourg, et que, dès ce moment, il faisoit partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée; elle nous faisoit regretter le tems que nous avions passé dans la baie d'Avatscha pendant qu'il étoit à Bolcherestk.

Voici encore quelques détails que j'ai pu me procurer sur le régime, le commerce, la navigation et la population de la presqu'île.

Ce n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissemens sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très-long-tems, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles, pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer : mais, plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle; leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitans eut lieu en 1696. La résistance de ces sauvages fut longue, mais ils manquoient d'armes. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1711; les Kamtschadales acceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renards gris ou rouges, quelques peaux de loutres, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous Cosaques ou Sibériens, et plusieurs

officiers qui commandent dans les différens districts.

La cour de Russie a changé plusieurs fois la forme du gouvernement de cette presqu'île ; celle que les Anglais y trouvèrent établie en 1778, n'exista que jusqu'en 1784 : le Kamtschatka devint, à cette époque, une province du gouvernement d'Okotsk, qui lui-même dépend de la cour souveraine d'Irkoutsk.

L'ostrog (1) ou village de Bolcheretsk, précédemment la capitale du Kamtschatka, où le major Behm faisoit sa résidence, à l'arrivée des Anglais, n'est commandé aujourd'hui que par un sergent, nommé *Martinof*. M. Kaborof, lieutenant, commande, comme on l'a dit, à Saint-Pierre et Saint-Paul ; le major Eleonoff, à Nijenei-Kamtschatka, ou ostrog du bas Kamtschatka ; Verkhneï enfin, ou le haut Kamtschatka, est sous les ordres du sergent Momayeff. Ces divers commandans ne se doivent l'un à l'autre aucun compte ; ils rendent chacun le leur directement au gouverneur d'Okotsk, qui a établi un officier-inspecteur, ayant grade de major, pour commander en particulier aux Kamtschadales, et les garantir, sans doute, des vexations présumées du gouvernement militaire.

(1) Selon M. Lesseps, le nom d'*ostrog* est donné à presque tous les villages de ces contrées.

Ce premier aperçu du commerce de ces contrées feroit connoître très-imparfaitement les avantages que la Russie retire de ses colonies à l'orient de l'Asie, si le lecteur ignoroit qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du Kamtschatka, vers les côtes de l'Amérique : celles de Bering et de Tschirikoff sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite, on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aleutiennes, les groupes plus à l'est, connus sous le nom d'*Oonolaska*, et toutes les îles au sud de la presqu'île.

La dernière campagne du capitaine Cook a déterminé des expéditions encore plus à l'est ; mais j'ai appris, au Kamtschatka, que les indigènes des pays où ont abordé les Russes, s'étoient refusé jusqu'à présent à leur payer le tribut, et même à faire aucun commerce avec eux : ceux-ci vraisemblablement ont eu la maladresse de leur laisser connoître le dessein qu'ils avoient formé de les subjuguier ; et on sait combien les Américains sont fiers de leur indépendance et jaloux de leur liberté.

La Russie ne fait que très-peu de dépense pour étendre ses possessions : des négocians

ordonnent des armemens à Okotsk, où ils construisent, à frais immenses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à peu près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins; ceux-ci partent d'Okotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles, pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays, ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit au moins de cent pour cent pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelque autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnoître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devoit partir incessamment un mis-

sionnaire d'Okotsk pour prêcher la foi chez les peuples subjugués, et acquitter, en quelque sorte, par des biens spirituels, les compensations que leur doivent les Russes pour les tributs qu'ils ont imposés sur eux par le seul droit du plus fort (1).

On sait que les fourrures se vendent très-avantageusement à Kiachta, sur les frontières de la Chine et de la Russie; mais ce n'est que depuis la publication de l'ouvrage de M. Coxe, que l'on connoît en Europe l'étendue de cet objet de commerce, dont l'importation et l'exportation se montent à près de dix-huit millions de livres par an. On m'a assuré que vingt-cinq bâtimens, dont les équipages s'élèvent à environ mille hommes, tant Kamtschadales que Russes ou Cosaques, étoient envoyés cette année à la recherche des fourrures, vers l'est du Kamtschatka; ces bâtimens doivent être dispersés depuis la rivière de Cook jusqu'à l'île Bering: une longue expérience leur a appris que les loutres ne fréquentent guères les latitudes plus septentrionales que les 60 degrés; ce qui détermine à cet égard toutes les expéditions vers les

(1) Voyez, page 164 du onzième volume, tout l'intérêt que ces sauvages de l'Amérique prennent au bien-être des Russes.

parages de la presqu'île d'Alaska, ou plus à l'est, mais jamais au détroit de Bering, sans cesse obstrué de glaces qui ne fondent jamais.

Lorsque ces bâtimens reviennent, ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatscha; mais ils font constamment leur retour à Okotsk, où résident leurs armateurs, et les négocians qui vont directement commercer avec les Chinois, sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent, dans tous les tems, d'entrer dans la baie d'Avatscha, les navigateurs russes y relâchent, lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okotsk avant la fin de septembre : un règlement très-sage de l'impératrice de Russie a défendu de naviguer dans la mer d'Okotsk après cette époque, à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent, qui ont occasionné sur cette mer de très-fréquens naufrages.

Les glaces ne s'étendent jamais, dans la baie d'Avatscha, qu'à trois ou quatre cents toises du rivage; il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire

de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de Provence; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre étoit couverte tous les matins, et la verdure qui étoit aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisoit pressentir que l'hiver doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

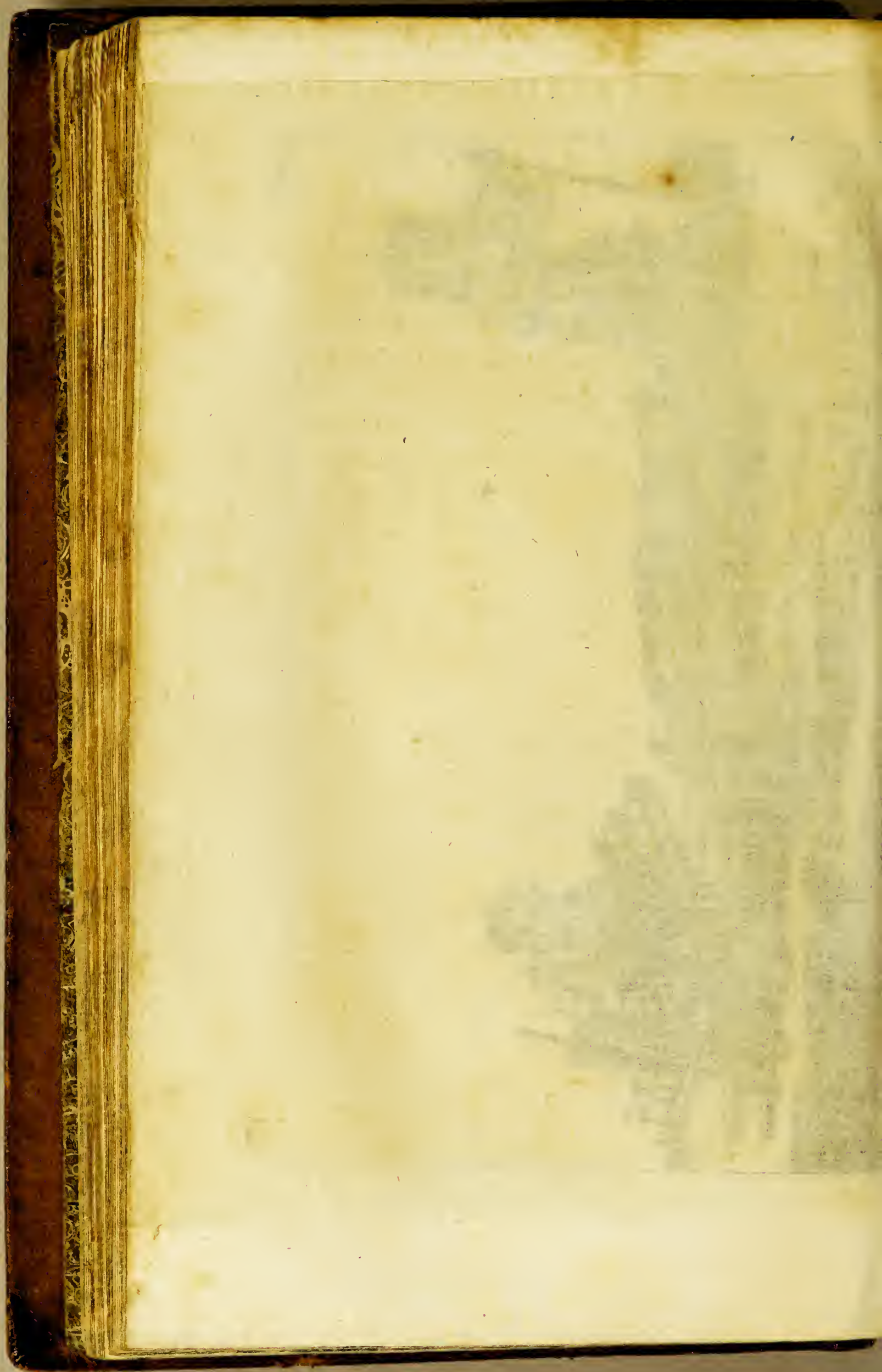
Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitans, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre et Saint-Paul; ils étoient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poêles allumés, étoit de vingt-huit ou trente degrés au dessus de la glace : nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avoit le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se sont accoutumés aux extrêmes; on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et vont ensuite se rouler sur la neige. L'ostrog de Saint-Pierre avoit deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés; ils consistent en une chambre très-basse, au milieu de

laquelle est un four bâti en pierre sèche, qu'on chauffe comme les fours destinés à cuire le pain ; sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre, pour ceux qui veulent se baigner ; de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur : on jette de l'eau sur le sommet de la voûte, lorsqu'elle est rougie par le feu qui est dessous ; cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante (1). Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs ; et sous très-peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguoit des Russes d'une manière si marquée, sera entièrement effacé. Leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille âmes dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51^e degré jusqu'au 63^e, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude : ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre ; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux, les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces

(1) Voyez, sur ces bains, le tome x, pages 302 et 519.

RPJCB





animaux seroient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour : on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

Le lecteur a déjà vu que cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtschadales ; les peuples de Tchoka, et les Tartares de la baie de Castries, n'ont pas d'autres attelages. Nous avions un extrême désir de savoir si les Russes ont quelque connoissance de ces différens pays, et nous apprîmes de M. Kasloff que les bâtimens d'Okotsk avoient aperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amour, mais qu'ils n'y étoient jamais descendus, parce qu'elle est en delà des limites des établissemens de l'empire de Russie sur cette côte.

Cependant le froid nous avertissoit qu'il étoit tems de songer à partir ; le terrain que nous avions trouvé, à notre arrivée le 7 septembre, du plus beau vert, étoit aussi jaune et aussi brûlé le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris ; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au dessus du niveau de la mer étoient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et

nous mîmes sous voiles le 29 septembre 1787. M. Kasloff vint prendre congé de nous ; et le calme nous ayant forcés de mouiller au milieu de la baie, il dîna à bord. Je l'accompagnai à terre avec M. de Langle et plusieurs officiers ; il nous y donna un très-bon souper et un nouveau bal : le lendemain, à la pointe du jour, les vents ayant passé au nord, je fis signal d'appareiller. Nous étions à peine sous voiles, que nous entendîmes un salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre et Saint-Paul. Je fis rendre ce salut, qui fut renouvelé lorsque nous fûmes dans le goulet, le gouverneur ayant envoyé un détachement pour nous faire rendre les honneurs du départ à l'instant où nous passerions devant la petite batterie qui est au nord du fanal de l'entrée.

Nous ne pûmes quitter sans attendrissement M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avoient rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère, au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible, pour apporter en France une des parties les plus intéressantes de notre navigation. Nous emportâmes de ce pays le souvenir le plus doux, avec la certitude que, dans aucune contrée, dans aucun siècle, on n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité.

Les vents du nord qui nous étoient si favo-

rables pour sortir de la baie d'Avatscha, nous abandonnèrent à deux lieues au large; ils se fixèrent à l'ouest, avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étois proposé, de reconnoître et de relever les Kuriles jusqu'à l'île Marikan. Les coups de vent et les orages se succédèrent si rapidement, que je ne cherchai pas à lutter contre ces obstacles, parce que la reconnaissance de ces îles étoit peu importante. Je dirigeai ma route pour couper par les 165 degrés de longitude le parallèle de 37 degrés 30 minutes, sur lequel quelques géographes ont placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. On trouve dans le quatrième volume de la Collection académique, un mémoire qui contient quelques détails sur cette île. Le 14, nous vîmes des petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur nos manœuvres; des vols de canards, de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Nous courions vers l'est, précisément sur le parallèle attribué à l'île. Le tems étoit fort clair, et, sur l'une et l'autre frégate, des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable étoit promise à celui qui le premier apercevrait la terre : mais ce motif d'émulation n'étoit pas nécessaire; un autre plus

puissant animoit tous les matelots : j'avois promis que la terre découverte porteroit le nom du premier qui l'apercevrait ; chacun envioit cet honneur ; et je reconnus encore dans cette occasion combien la gloire avoit d'amorce pour des Français.

Cependant la recherche , que nous continuâmes jusqu'au 22 octobre, fut infructueuse : nous vîmes encore des oiseaux ; un entre autres , plus petit qu'un roitelet , perché sur le bras du grand hunier. Un soldat même prétendit avoir vu passer quelques brins de goémon. L'île existe certainement dans les environs de la route que nous avons parcourue , sur plus de 15 deg. en longitude : les indices de terre ont été trop fréquens , et d'une nature trop marquée , pour que nous pussions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional. Tous les oiseaux paroissoient venir du sud , poussés par la violence des vents ; et si j'avois à recommencer cette recherche , je naviguerois sur le parallèle de 35 ou 36 degrés. Les vents très-contraires ne me permirent pas de revenir ainsi vers l'ouest. Depuis notre départ du Kamtschatka , nous avons éprouvé de très-grandes fatigues , et navigué au milieu des plus grosses lames , qui un jour même emportèrent notre petit canot , et jetèrent à bord plus de cent

barriques d'eau. Nous éprouvâmes un autre malheur bien plus réel : un matelot du bord de l'Astrolabe, tomba à la mer, en serrant le petit perroquet ; soit qu'il se fut blessé dans sa chute, ou qu'il ne sut pas nager, il ne reparut point, et tous mes soins pour le sauver furent inutiles.

Après cette vaine recherche, je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mendana, des Tasman, etc., sont croisées en tous sens par celles des navigateurs modernes, et où chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avoit à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que dans cette vaste partie du grand Océan équatorial, il existe une zone, de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage, les mœurs de leurs habitans ne nous sont plus inconnus ; et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs, nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples, qu'on peut attribuer aux Malais, comme celle de différentes colonies des côtes

d'Espagne et d'Afrique, aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnoient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne : la partie occidentale et méridionale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avoient été reconnues par Surville; la partie septentrionale des terres de la Louisiane, que M. de Bougainville n'avoit pu explorer, mais dont il avoit, le premier, prolongé la côte du sud-est; tous ces points de géographie avoient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'étoit enjoint d'en marquer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étoient connues et ne pouvoient plus intéresser la curiosité des Européens : mais comme elles offroient des ressources en vivres, il m'étoit permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurois ; et l'on avoit présumé avec raison, qu'en sortant du Kamtschatka, j'aurois une bien petite provision de vivres frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins.

Les vents furent très-variables et les mers très-agitées, jusqu'au 30^e degré de latitude, que
nous

nous atteignîmes le 29 octobre. Notre santé se trouva généralement affectée du passage trop rapide du froid au plus grand chaud. Les jours suivans, nous recommençâmes à voir des oiseaux, des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Peu à peu ces indices de terre cessèrent; mais il est vraisemblable que nous passâmes près de quelque île ou basse, dont nous n'eûmes point de connoissance, et que le hasard offrira peut-être à un autre navigateur. Nous commençâmes alors à jouir d'un ciel pur, et nous prîmes quelques dorades et deux requins, mets délicieux pour nous, qui étions tous réduits au lard salé, qui même commençoit à se ressentir de l'influence des climats brûlans. Le 5 novembre 1787, nous coupâmes la ligne de notre route de Monterey à Macao. Les oiseaux avoient absolument disparu; nous ne trouvions plus ni bonites ni dorades, sur lesquelles nous avions trop compté, pour adoucir l'austérité de notre régime; et nos provisions fraîches étoient absolument consommées. Le 9, nous passâmes sur la position que certaines cartes assignent à la basse de Villa-Lobos, et n'eûmes absolument aucun indice de terre. Je fus porté à croire que, si cette batture existe, il faut lui assigner une position plus occidentale, les Espagnols ayant toujours placé trop près des

côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le grand Océan.

En approchant du sud, la mer se calma un peu, mais le ciel se couvrit de nuages épais, et nous eûmes à peine atteint le 10^e degré de latitude nord, que nous essuyâmes une pluie presque constante, au moins pendant le jour, car les nuits étoient assez belles. La chaleur fut étouffante, et l'hygromètre n'avoit jamais marqué plus d'humidité depuis notre départ d'Europe; nous respirions un air sans ressort, qui, joint aux mauvais alimens, diminuoit nos forces, et nous auroit rendus presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide; je fis distribuer, chaque jour, du café au déjeuner; j'ordonnai de sécher et aérer le dessous des ponts; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots, et nous mêmes ainsi à profit l'intempérie du climat que nous étions obligés de traverser, et dont je craignois plus l'influence que celle des latitudes élevées que nous avions parcourues. Nous prîmes, le 6 novembre, pour la première fois, huit bonites, qui procurèrent un bon repas à tout l'équipage, et aux officiers qui, ainsi que moi, n'avoient

plus d'autres alimens que ceux de la cale. Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent vers le 15, lorsque nous eûmes atteint les 5 deg. de latitude nord; nous jouîmes alors du ciel le plus tranquille; un horizon de la plus grande étendue, au moment du coucher du soleil, nous rassuroit sur la route de la nuit; d'ailleurs, l'air étoit si pur, le ciel si serein, qu'il en résulta une clarté à l'aide de laquelle nous eussions aperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau tems nous accompagna en delà de l'Équateur, que nous coupâmes le 21 novembre, pour la troisième fois depuis notre départ de Brest : nous nous en étions éloignés trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud; et le plan ultérieur de notre voyage ne devoit nous ramener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique, lorsque nous retournerions en Europe. Rien n'interrompoit la monotonie de cette longue traversée; nous faisons une route à peu près parallèle à celle que nous avons parcourue l'année précédente, en allant de l'île de Pâques aux îles Sandwich; pendant cette route, nous avons été sans cesse environnés d'oiseaux et de bonites, qui nous avoient fourni une nourriture saine et abondante : dans celle-ci, au contraire, une vaste solitude régnoit autour de nous; l'air et les eaux de cette partie du Globe

étoient sans habitans. Nous prîmes cependant , le 23 novembre, deux requins qui fournirent deux repas aux équipages, et nous tuâmes, le même jour , un courlieu très-maigre, et qui paroissoit très-fatigué ; nous pensâmes qu'il pouvoit venir de l'île du Duc-d'York, dont nous étions éloignés d'environ cent lieues : il fut mangé à ma table, apprêté en salmi, et il n'étoit guères meilleur que les requins. A mesure que nous avançons dans l'hémisphère sud, les foux, les frégates, les hirondelles de mer et les pailleen-culs, voloient autour des bâtimens ; nous les prîmes pour les avant-coureurs de quelque île que nous avions une extrême impatience de rencontrer : nous murmurions de la fatalité qui nous avoit fait parcourir , depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint 4 degrés de latitude sud, nous donnoient, à chaque instant, l'espoir de rencontrer quelque terre ; mais, quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offroit à notre vue : nous faisons, à la vérité, peu de chemin. Les brises cessèrent lorsque nous fûmes par les deux degrés de latitude sud, et il leur succéda des vents très-foibles du nord à l'ouest-nord-ouest, avec lesquels je m'élevai un peu dans l'est, parce

que je craignois d'être porté sous le vent des îles des Amis. Pendant ces calmes, nous prîmes quelques requins, que nous préférions aux viandes salées, et nous tuâmes des oiseaux de mer, que nous mangeâmes en salmi; quoique très-maigres, et d'un goût et d'une odeur de poisson insupportables, ils nous parurent, dans la disette de vivres frais où nous nous trouvions, presque aussi bons que des bécasses. Les goélettes noires, ou absolument blanches, sont particulières à la mer du Sud, et je n'en ai jamais aperçu dans l'Océan atlantique; nous en avons beaucoup plus tué que de foux et de frégates: celles-ci voloient en si grande quantité autour de nos bâtimens, surtout pendant la nuit, que nous étions assourdis par le bruit qu'elles faisoient, et on avoit de la peine à suivre une conversation sur le gaillard: nos chasses, qui étoient assez heureuses, nous vengeoient de leurs criailleries, et nous procuroient un aliment supportable; mais elles disparurent lorsque nous eûmes dépassé le 6^e degré. Les vents de l'ouest, et une grosse houle du même point commencèrent alors à rendre notre navigation extrêmement fatigante. Nos cordages, pourris par l'humidité constante que nous avons éprouvée sur la côte de Tartarie, cassoient à chaque instant, et nous ne les remplacions qu'à la der-

nière extrémité, de crainte d'en manquer. Le 2 décembre, nous passâmes sur la place qu'on fixe aux îles du Danger-de-Byron, sans apercevoir le moindre indice qu'il y eût une terre à notre proximité. Le commodore Byron aura pu se tromper sur la position de cette île, ne naviguant que d'après les méthodes fautives de l'estime. Je crus alors devoir profiter des vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin.

Nous eûmes connoissance de l'île la plus orientale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi : nous fîmes route pour l'approcher, et le lendemain nous reconnûmes sa pointe méridionale, située par les 14 degrés 8 minutes de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorsque nous fûmes dans le canal : nous avions vu des habitations au vent de l'île; et un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paroissoit jouir, sans émotion, du spectacle que la vue de nos frégates leur donnoit; ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer, et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre, d'environ deux cents toises d'élévation,

est très-escarpée, et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres, parmi lesquels nous distinguons un grand nombre de cocotiers : les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte; et dans cette position, les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquons auprès quelques terres défrichées, qui devoient être plantées vraisemblablement en patates ou en ignames : mais, en totalité, cette île paroît peu fertile; et, dans toute autre partie de la mer du Sud, je l'aurois crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé, ont aussi leurs habitants; nous vîmes s'en détacher cinq pirogues, qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'Est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtimens avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à nous approcher, et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables, que nous n'en obtînmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étoient, comme tous ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avoient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il étoit rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus : ces vols

étoient , à la vérité , de bien peu d'importance , et quelques colliers de rassade , avec de petits coupons de drap rouge , ne valoient guères la peine d'être réclamés. Nous sondâmes plusieurs fois dans le canal , et une ligne de cent brasses ne rapporta point de fond , quoiqu'à moins d'un mille de distance du rivage. Nous continuâmes notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérions trouver un abri ; mais l'île n'avoit pas la largeur indiquée sur le plan de M. de Bougainville : elle se termine au contraire en pointe , et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Nous trouvâmes la brise de l'est battant sur cette côte , qui est hérissée de ressifs ; et il nous fut prouvé qu'on y chercheroit en vain un mouillage. Nous dirigeâmes alors notre route en dehors du canal , dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest , qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises sépare l'une de l'autre ; et l'on aperçoit , à leur extrémité occidentale , un îlot , que j'aurois appelé un *gros rocher* s'il n'eût été couvert d'arbres. Avant de doubler les deux pointes méridionales du canal , nous restâmes en calme plat , ballottés par une assez grosse houle qui me fit craindre d'aborder l'Astrolabe ; heureusement quelques folles brises nous tirè-

rent bientôt de cette situation désagréable : elle ne nous avoit pas permis de faire attention à la harangue d'un vieux Indien , qui tenoit une branche de kava à la main, et prononçoit un discours assez long. Nous savions, par la lecture de différens voyages, que c'étoit un signe de paix ; et, en lui jetant quelques étoffes, nous lui répondîmes par le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles de la mer du Sud : mais nous n'étions pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires que nous avions extraits des voyages de Cook.

Lorsque nous fûmes enfin atteints par la brise, nous fîmes de la voile pour nous écarter de la côte et sortir de la lisière des calmes. Toutes les pirogues nous abordèrent alors ; elles marchent en général assez bien à la voile , mais très-médiocrement à la pagaie : ces embarcations ne pourroient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci ; elles chavirent à chaque instant. Mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chute d'un chapeau : ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée ; et, après en avoir vidé l'eau , ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après,

L'équilibre étant presque aussi difficile à garder dans ces frêles bâtimens, que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes. Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept à huit pouces; la couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête; leur physionomie paroissoit peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avoient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvoit supposer dix-huit ans, avoit sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avoient des plaies considérables; et il seroit possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvoient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitans des îles de la Société ou des Amis. Nous croyions qu'ils étoient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne nous laissoit qu'un foible regret; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues, auxquelles se joignirent plusieurs autres, vinrent, à deux lieues

au large, nous proposer de nouveaux échanges : elles avoient été à terre en nous quittant, et elles retournoient un peu plus richement chargées que la première fois. Nous obtînmes des insulaires, à cette reprise, plusieurs curiosités relatives à leur costume, cinq poules, dix poules-sultanes, un petit cochon, et la plus charmante tourterelle que nous eussions vue; elle étoit blanche; sa tête du plus beau violet, ses ailes vertes, et sa guimpe semée de petites taches rouges et blanches, semblables à des feuilles d'anémone : ce petit animal étoit privé, mangeoit dans la main et dans la bouche; mais il n'étoit guères vraisemblable qu'il pût arriver vivant en Europe : en effet, sa mort ne nous permit que de conserver sa robe, qui perdit bientôt tout son éclat. Comme l'Astrolabe nous avoit toujours précédés dans cette route, les pirogues avoient toutes commencé leurs échanges avec M. de Langle, qui avoit acheté des Indiens deux chiens, que nous trouvâmes très-bons.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer; ils préféroient quelques grains de verre, qui ne pouvoient leur être d'aucune utilité, à tout ce que

nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois, rempli d'huile de coco; ce vase avoit absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'auroit jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes, et tressées comme nos chaînes de montres; leurs nattes sont très-fines, mais leurs étoffes inférieures, par la couleur et le tissu, à celles des îles de Pâques et de Sandwich: il paroît d'ailleurs qu'elles sont fort rares; car tous ces insulaires étoient absolument nus, et ils ne nous en vendirent que deux pièces. Comme nous étions certains de rencontrer plus à l'ouest une île beaucoup plus considérable, auprès de laquelle nous pouvions nous flatter de trouver au moins un abri, si même il n'y avoit un port, nous remîmes à faire des observations plus étendues quand nous y serions arrivés.

Nous eûmes connoissance en effet d'une île plus considérable le lendemain à six heures du matin; c'étoit celle de Maoua. Nous n'atteignîmes la pointe du nord-est de l'île Maoua qu'à cinq heures du soir: étant dans l'intention d'y chercher un mouillage, je fis signal à l'Astrolabe de serrer le vent, afin de tenir bord sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour en explorer

les plus petits détails. Enfin, à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent ce même soir, à bord, nous apporter des cochons et des fruits qu'elles échangeaient contre des rassades; ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9 décembre au matin, je rapprochai la terre, et nous la prolongeâmes à une demi-lieue de distance : elle est environnée d'un ressif de corail, sur lequel la mer brisoit avec fureur; mais ce ressif touchoit presque le rivage, et la côte formoit différentes petites anses, devant lesquelles on voyoit des intervalles par où pouvoient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il étoit sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos et d'autres fruits, que nous échangeions contre des verroteries : une abondance aussi grande augmentoit le désir que j'avois d'y mouiller; nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendoient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près; et à quatre heures, ayant trouvé, à un mille du rivage et par trente brasses, un banc composé de coquillages pourris et de très-peu

de corail, nous y laissâmes tomber l'ancre; mais nous fûmes ballottés par une houle très-forte, qui portoit à terre, quoique le vent vînt de la côte. Nous mêmes aussitôt nos canots à la mer; et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitans de la manière la plus amicale. La nuit commençoit, lorsqu'ils abordèrent au rivage; les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le lieu du débarquement; ils apportèrent des oiseaux, des cochons, des fruits: après un séjour d'une heure, nos canots retournèrent à bord. Chacun paroissoit satisfait de cet accueil; et nos seuls regrets étoient de voir nos vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où les frégates rouloient comme en pleine mer. Quoique nous fussions à l'abri des vents du nord au sud par l'est, le calme suffisoit pour nous exposer au plus grand danger, si nos câbles se fussent coupés; et l'impossibilité d'appareiller ne nous laissoit aucune ressource contre une brise un peu forte du nord-ouest. Nous savions, par les relations des voyageurs qui nous avoient précédés, que les vents alizés sont peu constans dans ces parages, qu'il y est presque aussi aisé de remonter à l'est que de descendre à l'ouest, ce qui facilite les grandes navigations de ces

peuples sous le vent : nous avions nous-mêmes fait l'épreuve de cette inconstance des vents , et ceux de l'ouest ne nous avoient quittés que par les 12 degrés. Ces réflexions me firent passer une nuit d'autant plus mauvaise , qu'il se formoit un orage vers le nord , d'où les vents soufflèrent avec assez de violence ; mais heureusement la brise de terre prévalut.

Le lendemain , le lever du soleil m'annonça une belle journée ; je formai la résolution d'en profiter pour reconnoître le pays , observer les habitans dans leurs propres foyers , faire de l'eau , et appareiller ensuite , la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avoit aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi , et que la matinée , qui étoit très-belle , seroit employée , en partie , à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour , les insulaires avoient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne vouloient échanger que contre des rassades ; c'étoient pour eux des diamans du plus grand prix ; ils dédaignoient nos haches , nos étoffes , et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée à contenir les

Indiens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissoit les canots et les chaloupes de futailles vides, pour aller faire de l'eau : nos deux chaloupes armées, commandées par Mrs de Clonard et Colinet, celles de l'Astrolabe par Mrs de Monti et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent; situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvoient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près Mrs de Clonard et Monti dans ma biscayenne, et j'abordai au rivage en même tems qu'eux : malheureusement M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue; et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avoit visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes, étoit grande et commode; les canots et les chaloupes y restoient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage; l'aiguade étoit belle et facile; Mrs de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étoient

étoient environ deux cents, et dans ce nombre il y avoit beaucoup de femmes et d'enfans : nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étoient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avoit auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous vouloient les vendre à la fois, ce qui occasionnoit un peu de confusion.

Les femmes, dont quelques-unes étoient très-jolies, offroient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avoient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussoit trop foiblement pour les arrêter; leurs manières étoient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du Monde, des Français surtout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques : elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta : mais des Indiens, que nous primes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'étoit passé, dans notre chaloupe, une scène qui étoit une véritable hostilité, et

que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien étoit monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'étoit emparé d'un maillet, et en avoit assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour en imposer davantage à ces peuples, et leur faire connoître combien la force de nos armes l'emportoît sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnoient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendoit bien peu redoutables à leurs yeux : mais, n'ayant que très-peu de tems à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entr'eux qui nous avoit offensés; et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons qui furent lancés en l'air, et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte; et j'avoue que j'attendois plus de ce sentiment que de celui de la bien-

veillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

Pendant que tout se passoit avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissoient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étoient chargés de fruits. Les maisons étoient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formoit une vaste place, tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageoient entretenoient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfans, des vieillards m'accompagnoient, et m'engageoient à entrer dans leurs maisons; ils étendoient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avoient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenoit au chef; et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'auroit pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminoit cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des

autres, en formoit le pourtour : ces colonnes étoient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquelles des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevoient ou se baissoient avec des cordes, comme nos jalousies ; le reste de la maison étoit couvert de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissoit encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeoit aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentoient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante ; des poules, des cochons, des chiens, qui vivoient de l'excédent de ces fruits, leur offroient une agréable variété de mets. Ils étoient si riches, ils avoient si peu de besoins, qu'ils dédaignoient nos instrumens de fer et nos étoffes, et ne vouloient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiroient que des inutilités.

Ils avoient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne vouloient manger que dans la main ; ils avoient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindroit le bonheur dans un séjour aussi délicieux ! Ces insulaires,

disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitans de la terre; entourés de leurs femmes et de leurs enfans, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leur tête. Nous nous trompions; ce beau séjour n'étoit pas celui de l'innocence : nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais le corps de ces Indiens, couvert de cicatrices, prouvoit qu'ils étoient souvent en guerre ou en querelle entr'eux; et leurs traits annonçoient une férocité qu'on n'apercevoit pas dans la physionomie des femmes. La Nature avoit sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens, pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; j'appris cependant qu'il y avoit eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avoit rendues nulles : on avoit jeté des pierres à M. Rollin, notre chirurgien-major; un insulaire, en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron, avoit voulu le lui arracher, et, n'étant resté maître que du fourreau, il s'étoit

enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'apercevois qu'en général ces insulaires étoient très-turbulens, et fort peu subordonnés à leurs chefs ; mais je comptois partir dans l'après-midi, et je me félicitois de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi, je retournai à bord dans ma biscayenne, et les chaloupes m'y suivirent de très-près : il me fut difficile d'aborder, parce que les pirogues environnoient nos deux frégates, et que notre marché ne désemplissoit point. J'avois chargé M. Boutin du commandement de la frégate, lorsque j'étois descendu à terre, et je l'avois laissé maître d'établir la police qu'il croiroit convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances. Je trouvai sur le gaillard sept à huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'auroit pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux ; que, lorsqu'ils comparoient leurs forces physiques aux nôtres, ils rioient de nos menaces, et se moquoient de nos sentinelles ; que, de son côté, connoissant mes principes de modération, il n'avoit pas voulu employer des moyens violens, qui cependant pouvoient seuls les contenir : il ajouta que, depuis la présence

du chef, les insulaires qui l'avoient précédé à bord étoient devenus plus tranquilles et moins insolens. Je fis à ce chef beaucoup de présens, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance : voulant ensuite lui inspirer une autre opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes épreuves sur l'usage de nos armes ; mais leur effet fit peu d'impression sur lui, et il me parut qu'il ne les croyoit propres qu'à détruire des oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisoit espérer d'avoir le tems de nous éloigner un peu de la côte. M. de Langle revint au même instant de sa promenade ; il me rapporta qu'il étoit descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avoit donné des ordres pour appareiller ; il en sentoît comme moi la nécessité : mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupes d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin : il avoit adopté le système du capitaine Cook ; il croyoit que l'eau fraîche étoit cent fois préférable à celle

que nous avions dans la cale ; et comme quelques personnes de son équipage avoient de légers symptômes de scorbut , il pensoit , avec raison , que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvoit être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avoient déjà traité plus de cinq cents cochons , une grande quantité de poules , de pigeons et de fruits , et tant de biens ne nous avoient coûté que quelques grains de verre.

Je sentoís la vérité de ces réflexions , mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvois ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvoient être soutenus par le feu de nos vaisseaux ; que notre modération n'avoit servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens , qui ne calculoient que nos forces individuelles , très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle ; il me dit que ma résistance me rendroit responsable des progrès du scorbut qui commençoit à se manifester avec assez de violence , et que d'ailleurs le port dont il me parloit étoit beaucoup plus commode que celui de notre aiguade ; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition ,

m'assurant que, dans trois heures, il seroit de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle étoit un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit ; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots armés comme il le jugeroit à propos, et que le tout seroit à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il étoit tems d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail ; et deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il étoit trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents qui changeoient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher : ce ne fut qu'à neuf heures, qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe

et mon grand canot, commandés par Mrs Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Langle; tous ceux qui avoient quelques légères atteintes du scorbut, y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes : ces deux embarcations contenoient vingt-huit hommes, et portoient environ vingt barriques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. Mrs de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de la Boussole. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. le Gobien, garde de la marine, commandoit la chaloupe, et Mrs de la Martinière, Lavaux et le père Receveur faisoient partie des trente-trois personnes envoyées par l'Astrolabe. Parmi les soixante-un individus qui composoient l'expédition entière, se trouvoit l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres; et six pierriers furent placés dans les chaloupes : je l'avois généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croiroit nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnoit au large,

l'air de gaieté et de confiance qui régnoit dans nos marchés, tout tendoit à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvoit être plus grande : mais il étoit contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvoit ni soutenir ni même apercevoir de nos vaisseaux. Les chaloupes débordèrent l'Astrolabe à midi et demi, et en moins de trois quarts-d'heure, elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénédroit que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferloit comme sur une barre ! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau ; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avoit reconnu cette baie à la mer haute : il n'avoit pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds ; il croyoit que ses yeux le trompoient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissoit tous

les avantages : mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendoient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons ; les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles ; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre (1). Il mit à terre les

(1) M. de Vaujuas qui avoit gagné à la nage le canot de l'Astrolabe, pour en prendre le commandement, a donné, comme témoin oculaire, une relation de l'événement, avec laquelle celle de la Pérouse s'accorde entièrement, à quelques détails près.

« A notre arrivée, dit-il, les sauvages qui bordoient la côte, au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs branches de l'arbre dont les insulaires de la mer du Sud tirent leur ava ou kava, avec laquelle ils font une boisson enivrante. Cette plante, selon Turnbull, a des racines dont les fragmens pèsent quelquefois plus de quarante livres. L'effet de cette racine infusée est à peu près le même que celui de l'opium parmi les Turcs. Cette liqueur, prise avec excès, est très-pernicieuse ; elle donne la lèpre, épuise et rend la peau couverte d'écailles. Voyez le tome x, pages 91 et 394. En abordant, M. de Langle donna des ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperoient à faire

pièces à eau des quatre embarcations, avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues avoient vendu leurs provisions à nos vaisseaux, étoient retournées à terre, et toutes avoient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que peu à peu elle s'étoit remplie : au lieu de deux cents habitans, y compris les femmes et les enfans, que M. de Langle y avoit rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui le matin avoient commercé avec nous, étoit si considérable, que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi; je m'applaudissois de les tenir occupés à bord, espérant que nos chaloupes en seroient plus tranquilles : mon

de l'eau, sous la protection d'une double haie de fusiliers, qui s'étendrait des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement; les insulaires se laissoient assez contenir par les soldats armés : il y avoit parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes, qui s'offroient à nous de la manière la plus indécente, et dont les avances ne furent pas universellement rejetées; nous n'y vîmes que quelques enfans ».

erreur étoit extrême; la situation de M. de Langle devenoit plus embarrassante de moment en moment : il parvint néanmoins, secondé par Mrs de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baie étoit presque à sec, et il ne pouvoit pas espérer de déchoier ses chaloupes avant quatre heures du soir : il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre (1). Il commençoit néanmoins à sentir qu'il y seroit bientôt forcé : déjà les pierres

(1) « Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta encore, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance déterminâ M. de Langle à renoncer au projet qu'il avoit eu d'abord de traiter de quelques vivres; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ : mais auparavant, et ce fut, je crois, la première cause de notre malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avoient contribué à tenir les insulaires un peu écartés : nous étions pourtant certains que cette police n'étoit qu'un jeu; et si ces prétendus chefs avoient en effet de l'autorité, elle ne s'étendoit que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces présents, distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres; il s'éleva dès-lors une rumeur générale, et nous ne fûmes plus maîtres de les contenir : cependant ils nous laissèrent monter dans nos chaloupes; mais une partie de ces insulaires entra dans

voloient, et ces Indiens, qui n'avoient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouroient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats, qui étoient embarqués, faisoient de

la mer pour nous suivre, tandis que les autres ramassoient des pierres sur le rivage.

» Comme les chaloupes étoient échouées un peu loin de la grève, il fallut nous mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver; et, dans ce trajet, plusieurs soldats mouillèrent leurs armes : c'est dans cette situation critique que commença la scène d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous montés dans les chaloupes, que M. de Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grappin : plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer, en retenant le câblot. Le capitaine, témoin de cette résistance, voyant le tumulte augmenter, et quelques pierres arriver jusqu'à lui, essaya, pour intimider les sauvages, de tirer un coup de fusil en l'air; mais, bien loin d'en être effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale : bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vitesse, fond sur nous; le combat s'engage de part et d'autre, et devient général. Ceux dont les fusils sont en état de tirer, renversent plusieurs de ces forcenés : mais les autres Indiens n'en sont nullement troublés, et semblent redoubler de vigueur; une partie d'entr'eux s'approche de nos chaloupes, tandis que les autres, au nombre de six à sept cents, continuent la lapidation la plus effrayante et la plus meurtrière ». (*Relation de M. de Vaujuas.*)

vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie, n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers, qui auroit certainement éloigné cette multitude; mais il se flattoit de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très-petite distance, avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étoient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le tems de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de la Boussole, commandée par M. Boutin, étoit échouée à deux toises de celle de l'Astrolabe, et elles laissoient, parallèlement entr'elles, un petit canal qui n'étoit pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent

à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante-un qui composoient l'expédition. M. Boutin avoit imité tous les mouvemens et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avoient été embarqués en même-tems et placés de la même manière, et il occupoit le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignût les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement, qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le tems de recharger; M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées : ceux qui s'étoient sauvés à la nage vers les deux canots, avoient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes, et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur

en pièces , pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots ; ce qui donna le tems à Mrs de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage , et de s'assurer qu'il ne restoit plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avoient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montoient nos canots , et qui jusque-là avoient tiré sur les insulaires et en avoient tué plusieurs , ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau , pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avoient d'ailleurs presque épuisé leurs munitions ; et la retraite n'étoit pas sans difficulté , avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées , qui , étendues sur les bancs , empêchoient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas , au bon ordre qu'il établit , à la ponctualité avec laquelle M. Mouton , qui commandoit le canot de la Boussole , sut le maintenir , le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin , qui avoit cinq blessures à la tête et une dans l'estomac , fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe , qui étoit lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connoissance sur le câblot du canot , un bras fracturé , un doigt cassé , et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux ,

chirurgien-major de l'Astrolabe, fut blessé si fortement, qu'il fallut le trépaner; il avoit nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de la Martinière, et le père Receveur, qui avoit reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de la Boussole, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchoit encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessoit de les frapper à coups de massue. M. le Gobien, qui commandoit la chaloupe de l'Astrolabe, sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul; après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas occupé par les Indiens; et, malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de l'Astrolabe étoit si chargé, qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand nombre vers les ressifs de l'entrée, dont les canots devoient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restoit; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux

par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitans, que le repaire des tigres et des lions (1).

Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprîrent cet événement désastreux. Nous avions, dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendoient des provisions avec une sécurité qui prouvoit leur innocence : mais c'étoient les frères, les enfans, les compatriotes de ces barbares assassins; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étois animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats

(1) Heureusement les insulaires, occupés du pillage des chaloupes, ne songèrent point à nous poursuivre : nous n'avions pour toute défense que quatre ou cinq sabres, et deux ou trois coups de fusil à tirer; faible ressource contre deux ou trois cents barbares, armés de pierres et de massues, et qui montent des pirogues très-légères, avec lesquelles ils se tiennent à la distance qui leur convient. Quelques-unes de ces pirogues se détachèrent de la baie peu après notre sortie; mais elles firent voile le long de la côte, d'où l'une d'elles partit pour aller avertir celles qui étoient restées à bord des frégates. En passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire des signes menaçans : ma position m'obligeoit à suspendre ma vengeance, et à réserver pour notre défense les faibles moyens qui nous restoient. (*Relation de M. de Vaujuas.*)

avoient sauté sur les canons , sur les armes : j'arrêtai ces mouvemens , qui cependant étoient bien pardonnables , et je fis tirer un seul coup de canon à poudre , pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte , leur fit part , sans doute , de ce qui venoit de se passer ; car , en moins d'une heure , il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien , qui étoit sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva , fut arrêté par mon ordre et mis aux fers ; le lendemain , ayant rapproché la côte , je lui permis de s'élancer à la mer : la sécurité avec laquelle il étoit resté sur la frégate , étoit une preuve non équivoque de son innocence.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage , et de reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue , j'approchai la côte pour y chercher un mouillage ; mais je ne trouvai que ce même fond de corail , avec une houle qui rouloit à terre et faisoit briser les ressifs : l'anse où s'étoit exécuté ce massacre , étoit d'ailleurs très-enfoncée du côté de l'île , et il ne me paroissoit guères possible d'en approcher à la portée du canon. M. Boutin , que ses blessures retenoient alors dans son lit , mais qui avoit conservé toute sa tête , me repré-

sentoit en outre que la situation de cette baie étoit telle, que si nos canots avoient le malheur d'y échouer, ce qui étoit très-probable, il n'en reviendrait pas un seul homme; car les arbres qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseroient les Français que nous débarquerions, exposés à une grêle de pierres d'autant plus difficiles à éviter, que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisoient presque le même effet que nos balles, et avoient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement. M. de Vaujuas étoit aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village: je passai deux jours à louvoyer devant la baie; j'aperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens. Ce qui paroîtra, sans doute, inconcevable, c'est que pendant ce tems cinq ou six pirogues partirent de la côte, et vinrent, avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges: j'étois, à chaque instant, obligé de retenir ma colère, pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens, ne connoissant d'autre portée de nos armes que celle de nos fusils, restoient sans crainte

à cinquante toises de nos bâtimens, et nous offroient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageoient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions, ils firent succéder les railleries, et je m'aperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachèrent du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutoient point de la portée de nos canons, et que tout me faisoit pressentir que je serois bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise; l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues, qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre, et entraînèrent dans leur fuite celles qui étoient parties de la côte.

J'avois de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser les corps de nos compagnons massacrés. Ce désastre nous avoit rappelé vivement celui du 13 juillet 1786, à la baie des Français, et achevé de répandre l'amertume sur notre voyage. La consternation et la soif de la vengeance régnoient parmi les deux équipages; trop heureux encore dans cette circonstance malheureuse, que la plus grande

partie de ceux qui étoient à terre se fût sauvée. Pour moi, je perdois un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connoissances, et un des meilleurs officiers de la marine française; son humanité avoit causé sa mort : s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prevenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et des dix autres victimes de la férocité indienne : vingt personnes des deux frégates étoient en outre grièvement blessées ; et cet événement nous privoit, pour l'instant, de trente-deux hommes, et de deux chaloupes, les seuls bâtimens à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente.

*État des individus massacrés par les sauvages de l'île
Maouna, le 11 décembre 1787.*

L'ASTROLABE.

M. DE LANGLE, capitaine de vaisseau, commandant.
YVES HUMON, JEAN REDELLEC, FRANÇOIS FERET,
LAURENT ROBIN, un Chinois, matelots.

LOUIS DAVID, canonnier servant.

JEAN GERAUD, domestique.

LA BOUSSOLE.

M. DE LAMANON, physicien et naturaliste.

PIERRE TALIN, maître canonnier.

ANDRÉ ROTH, JOSEPH RAYES, canonniers servans.

Ces pertes dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates, pour armer l'autre. J'avois, à la vérité, une chaloupe en pièces; mais je ne pouvois la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avoit fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avois eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenoient plus de cinq cents personnes; mais je craignis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie (1). Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook, ne

(1) Ce passage, et bien d'autres, ne permettent pas de douter de l'humanité de la Pérouse; cependant il n'aura pas échappé au lecteur combien cet homme bon et honnête accuse les sauvages de férocité et de malice : un témoignage si respectable ne peut être révoqué. Voici ce qu'il écrivoit, peu de tems après l'événement, à l'ex-ministre Fleurieu, son ami. Après avoir déploré l'opiniâtreté et l'entêtement de M. de Langle, qui faisoient le fond du caractère de cet officier, et qui causèrent enfin son malheur, la Pérouse ajoute, en parlant des habitans de la Nouvelle-Hollande :

« Quoique foibles et peu nombreux, ils sont, comme tous les sauvages, très-méchans, et brûleront nos embarcations s'ils avoient les moyens de le faire, et s'ils en trouvoient une occasion favorable : ils nous ont lancé des zagaies après avoir reçu nos présens et

doivent pas perdre de vue que ses bâtimens étoient mouillés dans la baie de Karakakooa; que leurs canons les rendoient maîtres des bords de la mer; qu'ils pouvoient y faire la loi, et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage, ainsi que les villages dont la côte étoit bordée : nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme; une forte houle nous portoit toujours sur les ressifs, où nous aurions pu, sans doute, mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village; enfin la houle suffisoit pour couper le câble à l'écubier, et par là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste; et il me fut démontré

nos caresses. Mon opinion sur les peuples incivilisés étoit fixée depuis long-tems; mon voyage n'a pu que m'y affermir :

» J'ai trop, à mes périls, appris à les connoître.

» Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me disoit, la veille de sa mort, que ces hommes valoient mieux que nous ».
(*Note du premier Rédacteur du voyage de la Pérouse.*)

que le mouillage étoit impraticable, et l'expédition téméraire, sans le secours des frégates; le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restoit pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étoient brisées et échouées, et que nous avions à bord les moyens de les remplacer. Je fis route en conséquence, le 14 décembre, pour une troisième île que j'apercevois à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avoit eu connoissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais tems l'en avoit écarté; elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avoient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avoient marqué grossièrement la place sur un papier; et quoiqu'on ne puisse guères compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paroît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entr'eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites, ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres, que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouveroit de très-bons mouillages : mais n'ayant plus de chaloupe, et

voyant l'état de fermentation des équipages , je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposois de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avois à bord. Je voulois néanmoins , pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerois , et déterminer exactement leur longitude et leur latitude; j'espérois aussi pouvoir commercer avec ces insulaires, en restant bord sur bord , près de leurs îles : je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures , et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connoître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la Nature.

Le 14 décembre, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avons eu connoissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. M. de Bougainville en avoit reconnu de très-loin la partie méridionale indiquée sur le plan qu'il a donné de cet archipel : cette île est séparée de celle de Maouna ou *du Massacre*, par un canal d'environ neuf lieues; et l'île d'O-Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de

sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très-peu de cochons. Les habitans de cette île ressembloient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous avoient si horriblement trahis; leur costume, leurs traits, leur taille gigantesque, en différoient si peu, que nos matelots crurent reconnoître plusieurs des assassins, et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux : mais j'étois certain que leur colère les aveugloit; et une vengeance que je n'avois pas cru pouvoir me permettre, sur des pirogues de l'île même de Maouna, au moment où j'appris cet affreux événement, ne pouvoit être licitement exercée quatre jours après, dans une autre île, à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à apaiser cette fermentation, et nous continuâmes nos échanges : il régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île Maouna, parce que les plus petites injustices étoient punies par des coups, ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans. A quatre heures après midi, nous mîmes en panne par le travers du village le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud, ou plutôt vis à vis une très-grande plaine couverte de

maisons , depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer : ces montagnes sont à peu près au milieu de l'île , d'où le terrain s'incline en pente douce , et présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres , de cases et de verdure ; on voyoit la fumée s'élever du sein de ce village , comme du milieu d'une grande ville ; la mer étoit couverte de pirogues qui toutes cherchoient à s'approcher de nos bâtimens ; plusieurs n'étoient payées que par des curieux , qui , n'ayant rien à nous vendre , faisoient le tour de nos vaisseaux , et paroissoient n'avoir d'autre objet que de jouir du spectacle que nous leur donnions.

La présence des femmes et des enfans qui se trouvoient parmi eux , pouvoit faire présumer qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention : mais nous avions de trop puissans motifs pour ne plus nous fier à ces apparences , et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité , d'une manière qui eût rendu tous les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples : ils n'avoient aucune connoissance du fer ; ils rejetèrent constamment celui que nous leur offrîmes , et ils préféroient un seul grain de rassade à une hache , ou à un clou de six pouces ; ils

étoient riches des biens de la Nature, et ne recherchoient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable. Leurs cheveux ornés de fleurs et d'un ruban vert, en forme de bandeau, étoient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille étoit élégante, la forme de leurs bras arrondie, et dans les plus justes proportions; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes, annonçoient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignoient la surprise et la féroce.

A l'entrée de la nuit, nous continuâmes notre route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent vers la terre; le rivage, couvert de brisans, ne présentait point d'abri à nos vaisseaux, parce que la mer du Nord-Est s'élève et bat avec fureur contre la côte du nord, sur laquelle nous naviguions. Si j'avois eu dessein de mouiller, j'aurois probablement trouvé un excellent abri dans la partie de l'ouest: en général, entre les Tropiques, ce n'est presque jamais que sous le vent des îles, que les navigateurs doivent chercher des ancrages. Je restai en calme plat toute la journée du lendemain; il y eut beaucoup d'éclairs, suivis de tonnerre et de pluie. Nous ne fûmes accostés que par très-peu

de pirogues ; ce qui me fit croire qu'on avoit appris à Oyolava notre événement de l'île Maouna : cependant, comme il étoit possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leurs ports, mon opinion pouvoit n'être qu'une conjecture ; mais elle acquit beaucoup de probabilité le 17. En effet, lorsque nous fûmes le long de l'île de Pola, que nous rangeâmes beaucoup plus près que la précédente, nous ne fûmes visités par aucune pirogue : je jugeai alors que ces peuples n'avoient pas encore fait assez de progrès dans la morale, pour savoir que la peine ne devoit retomber que sur les coupables, et que la punition des seuls assassins eût suffi à notre vengeance. L'île de Pola, un peu moins grande que celle d'Oyolava, mais aussi belle, n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très-boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux ; mais, en doublant la pointe ouest de cette île, on trouve une mer calme et sans brisans, qui promet d'excellentes rades.

Nous avions appris des insulaires de Maouna, que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles ; savoir, Opoun, la plus à l'est ; Léoné, Fansoure,

Fanfoure, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo, et Ouera. Nous ignorons la position des trois dernières; les Indiens, sur le plan qu'ils tracèrent de cet archipel, les placèrent dans le sud d'Oyolava; mais cela ne me parut pas juste. Opoun, la plus méridionale, comme la plus orientale de ces îles, est par 14 degrés 7 minutes de latitude sud, et par 171 degrés 27 minutes 7 secondes de longitude orientale. Plusieurs géographes attribuent à Roggeween la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Bauman*; mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du voyage de Roggeween assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion (1).

Quoi qu'il en soit, il me paroît nécessaire de leur conserver le nom d'*îles des Navigateurs*, que leur a donné M. de Bougainville, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très-nuisible aux progrès de cette science. Ces îles, situées vers le 14^e degré de latitude sud, et entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts,

(1) Voyez le voyage de Roggeween, tome VI, page 81.

ses productions et sa population, que les îles de la Société (1) ou celles des Amis, dont les voyageurs et surtout les Anglais, nous ont donné une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris, par nos malheurs, à bien connoître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer

(1) Comme il ne sera plus question, dans cet ouvrage, des divers archipels de la mer du Sud, nous ne quitterons point ces régions fortunées que la Nature semble avoir favorisées de tous ses dons, sans donner connoissance au lecteur de l'état déplorable d'O-Taïti, la principale des îles de la Société. Turnbull, qui étoit dans cette île en 1802 et 1803, nous offre un tableau affligeant de cette île charmante, célébrée tour à tour par les capitaines Wallis, Bougainville, Cook et Vancouver. En lisant les relations des missionnaires et de Turnbull, on éprouve les sentimens les plus pénibles, et il n'est que trop évident aujourd'hui que toutes les visites des Européens ont été très-funestes à ces insulaires : en voulant leur être utiles, nous avons nui essentiellement à leur félicité.

Selon John Turnbull et les missionnaires anglais, la population de cette île diminue d'une manière effrayante. Vers l'an 1796, à l'arrivée des missionnaires dans cette île, elle étoit réduite à quinze mille ames; et du tems de Turnbull, vers l'an 1803, on ne l'estimoit pas à plus de cinq mille : ce qui est bien

qu'on chercheroit en vain à exciter par des bienfaits la reconnaissance de ces ames féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés ; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces ; mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions

différent des deux cent mille ames qui y étoient du tems du capitaine Cook.

Les causes de cette mortalité sont l'infanticide, si commun dans l'infame société des Arrevys, que, du moment qu'une femme Arrevy est accouchée et délivrée de son enfant, elle le tue. Cet usage atroce, selon le calcul des missionnaires, fait périr les deux tiers des enfans. Si, à cette cause de dépopulation, on ajoute encore les sacrifices humains faits toujours par les favoris du roi, car, selon Turnbull, ce sont eux qui immolent les victimes désignées, on se persuadera aisément qu'O-Taïti ne tardera point à devenir un désert. Les autres sources de maux et de destruction dans cette île, sont les maladies vénériennes, la petite-vérole, plusieurs vices apportés de l'Europe, adoptés par des hommes (connus dans l'île sous le nom de *Mahoos*) qui se livrent aux plus honteux désordres, et enfin les guerres que les O-Taïtiens ne cessent d'avoir avec les îles d'alentour. Aussi à présent, dès qu'un vaisseau arrive, ils ne désirent que des armes et de la poudre. Notre armurier, dit Turnbull, n'avoit à travailler que pour eux, et ne pouvoit suffire à leurs

colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité, qui nous portoit à les mesurer très-souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étoient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais. Leur physionomie me parut

besoins. Ils venoient sans cesse nous demander un manche pour une hache, ou une hache pour un manche ; ils avoient tous des armes et des outils à réparer. Edeah même, quoique reine douairière et mère du roi Otoo, très-connue, il est vrai, des missionnaires par son courage personnel, voulut aussi avoir un *pupuey*, c'est à dire un fusil. Son époux Pomourrey, ami de Vancouver, étoit un homme de six pieds quatre pouces, bien proportionné et taillé en force. Otoo son fils, quoiqu'à peine âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, avoit aussi à cette époque six pieds deux pouces. Voyez le tome ix, page 144. Selon Turnbull, ce jeune homme a beaucoup moins de talent que son père dans l'art de régner. Tous les membres de cette famille aiment l'eau de vie avec passion, et tous, excepté Pomourrey, sont furieux dans l'ivresse. Ils appellent l'eau de vie *l'ava britanna*, c'est à dire l'ava d'Angleterre. Pomourrey est mort en 1803, d'une attaque d'apoplexie, pendant le séjour de Turnbull dans cette île.

Nous avons vu tome xi, page 116, que, depuis l'arrivée de Vancouver dans les îles Sandwich, le roi

souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en ordonnant de faire devant eux usage de nos armes : mais mon objet n'auroit pu être rempli qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines ; car, autrement, ils prenoient le bruit pour un jeu, et l'épreuve pour une plaisanterie.

Tamaahmaah avoit rassemblé des armes, de la poudre à canon, et avoit même monté une marine. Il paroît que les chefs d'O-Taïti ont suivi cette même impulsion, du moins pour nos armes : à leurs guerres maritimes ont succédé aujourd'hui des combats sur terre beaucoup plus meurtriers.

La société des frères Moraves ayant formé, vers l'an 1796, le projet d'envoyer des missionnaires à O-Taïti et dans les autres îles de la mer du Sud, plusieurs personnes se présentèrent, et leur nombre s'élevoit à trente-neuf. Il y avoit quatre ecclésiastiques, vingt-neuf artisans de tout genre, six femmes mariées et trois enfans. Arrivés à O-Taïti pour y prêcher l'évangile, ils furent bien reçus et comblés de présens ; mais les succès n'ont pas répondu à leurs espérances. Ils n'ont jamais pu abolir le détestable usage adopté par les Arrevys, de tuer leurs enfans nouveaux-nés, ni empêcher ces insulaires d'immoler à leurs dieux des victimes humaines. Trois chefs de cette île étant morts en peu de tems, les O-Taïtiens n'ont pas manqué d'imputer cet événement aux cantiques de ces étrangers qui, en prêchant d'ailleurs contre la pluralité des femmes, se sont fait peu de prosélytes. Il est très-

Parmi ces insulaires, un très-petit nombre est au dessous de la taille que j'ai indiquée : j'en ai fait mesurer qui n'avoient que cinq pieds quatre pouces, mais ce sont des nains du pays ; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre, cependant leurs bras forts et nerveux, leur poitrine large, leurs

probable que le culte de Mahomet, qui admet cette pluralité, s'établirait plus facilement dans cette île. Selon Turnbull, le zèle de ces missionnaires n'a pas eu plus de succès aux îles Marquises ; dans Tongataboo, quelques-uns de ces apôtres ont perdu la vie en cherchant à pacifier ces insulaires qui étoient en guerre. Les O-Taïtiens considèrent bien ces missionnaires comme de très-bonnes gens ; ils les aiment, les estiment, surtout M. Jefferson ; mais ils n'entendent rien aux mystères que ces Anglais leur annoncent : ils sont d'ailleurs très-attachés à leurs divinités, à leurs coutumes, et à leurs cérémonies religieuses. Ils trouvent agréable qu'un mari et une femme se séparent sans obstacle, quand ils ne s'accordent plus : ni l'un ni l'autre n'en souffre chez eux dans l'opinion. Selon Turnbull et les missionnaires, qui ont observé ces insulaires pendant deux ou trois ans, rien n'est si doux qu'un O-Taïtien : il est rare d'en voir en colère, excepté dans l'ivresse. Ils aiment leur pays avec passion ; ils sont convaincus qu'il est le plus beau, le plus agréable et le plus fertile du Monde : ils sont persuadés encore que les étrangers n'y viennent que pour manger les bonnes choses que leur sol produit.

jambes, leurs cuisses, offrent encore une proportion très-différente : on peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France.

Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croiroit habillés, quoiqu'ils soient presque nus ; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur

Ils attribuent toutes leurs maladies à leur commerce avec les Européens. Leur crédulité sur ce point est si enfantine qu'ils s'imaginent que nous leur avons apporté *les bosses*. Nous n'avions pas, disent-ils, auparavant *des bossus* dans notre île.

Rien n'est si difficile que de prévenir la désertion des matelots dans cette île charmante. La beauté du climat qui est admirable, l'indolence de la vie qu'on y mène, l'abondance des vivres et la séduction des femmes, sont des mobiles auxquels les matelots européens ne savent guères résister.

Une chose très-remarquable chez ces insulaires, c'est leur extrême propreté. Les hommes et les femmes se baignent deux ou trois fois par jour : ils préfèrent pour cela l'eau douce à l'eau salée. Ils sont passionnés pour la musique, et préfèrent la nôtre à la leur. De tous les instrumens anglais, celui qu'ils aiment le mieux est la cornemuse écossaise, parce qu'elle a du rapport avec la flûte d'O-Taïti : cet instrument les jette dans une espèce de ravissement. Ils arrangent leurs cheveux avec beaucoup de soin et de recherche, et ils les parfument avec de l'huile de coco et du bois

descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs ; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie ; elle exprime toujours, ou l'étonnement, ou la

de santal. Ils font un grand usage du miroir, et s'il arrive qu'on leur en présente un dont la glace soit altérée et défigure leurs traits, ils le rejettent avec dédain, et en faisant des grimaces très-comiques. Les femmes de cette île vivent entr'elles en bonne intelligence. Elles se distinguent cependant, comme les hommes, à la lutte et au pugilat ; elles se battent alors avec un acharnement extraordinaire, se pendent au cou les unes des autres comme des boule-dogues ; mais dès que l'une d'elles est tombée, son adversaire l'embrasse tendrement : elles s'arrangent leurs cheveux, et sont aussi bonnes amies qu'auparavant. Leurs bonnets sont de très-bon goût : elles ornent avec art leurs cheveux d'une espèce de fleur qui ressemble à nos lis. Elles réussissent à relever leur beauté sans nuire au caractère de simplicité qui appartient à leur figure. Leurs bonnets sont faits avec la feuille du cocotier, et se varient, pour la forme et pour la couleur, de plusieurs manières. Comme il ne leur coûte que la peine de le faire, elles en ont un nouveau tous les deux ou trois jours : chaque femme, sur ce point, est sa marchande de modes. Selon l'usage universel des O-Taïtiens, elles vont nu-pieds. L'expression de leur physionomie est douce et gaie.

La principale occupation des hommes est de cons-



Jeune danseuse d'o-taïti.

Gabriel sculp^t.

APJCB

colère : la moindre dispute entr'eux est suivie de coups de bâton, de massue, ou de pagaie, et souvent, sans doute, elle coûte la vie aux combattans ; ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers. La taille des femmes est

truire des cabanes, des canots ; celle des femmes est de travailler aux étoffes. L'autorité paternelle est presque nulle à O-Taïti. Un père, à la naissance de son fils, n'est plus compté pour quelque chose ; il est supposé remplacé par un être supérieur à lui. Les principaux chefs de l'île sont pour la plupart prêtres eux-mêmes. En matière de gouvernement, les deux sexes sont sur la même ligne ; et lorsque le pouvoir suprême est dévolu par la naissance à une femme, elle règne sans opposition, et on immole à son avènement des victimes humaines. Le gouvernement de cette île est une monarchie héréditaire. Les habitations du roi et des chefs ressemblent à nos hangars ; en entrant, on voit toute la maison. Une épaisseur de deux ou trois pouces d'herbe forme le parquet, mais cette herbe est arrangée avec tant d'art qu'il n'y a pas une feuille qui ait une fausse direction. Les maisons de la masse des insulaires ne sont que des cabanes couvertes d'herbe.

Lorsque ces insulaires peuvent prévoir la rareté des subsistances, ils rassemblent des fruits de l'arbre à pain avant qu'ils soient bien mûrs ; ils les pèlent, les mettent en tas jusqu'à ce qu'ils s'amolissent ; ils font ensuite un trou dans la terre, et le remplissent de ces

proportionnée à celle des hommes; elles sont grandes, sveltes, et ont de la grace : mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la Nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paroît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très-grand nombre de femmes que j'ai été à portée de

fruits qu'ils recouvrent exactement. Au bout d'un certain tems, ils ôtent les graines de chaque fruit, puis ils en forment des magasins qui se conservent d'une année à l'autre. Les missionnaires anglais ont adopté cette méthode des naturels, pour se faire une ressource en cas de malheur. Ce fruit, qu'on retrouve dans toutes les îles de la Société, croît sur un arbre qui ressemble à un chêne de médiocre grandeur : ses feuilles sont semblables à celles du figuier. Le fruit vient sur toutes les branches, comme les pommes. Il est vert, et assez semblable, par la forme, au melon. Son intérieur a la couleur, le goût et la consistance de la mie de pain blanc. Lorsqu'il est très-mûr, il a un peu le goût du pain d'épice. Le bois de cet arbre précieux est excellent pour la charpente; il est plus durable qu'un autre, et donne même une gomme qui remplace avantageusement le goudron. Ceux qui voudront faire des rapprochemens sur cette île célèbre, n'ont qu'à voir Wallis, tome iv, page 436; M. de Bougainville, tome vii, page 89; Vancouver, tome x, page 157; et Cook, tome viii, page 65, tome ix, page 116, et tome x, page 118 de cette Collection.

voir, je n'en ai distingué que trois de jolies ; l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisoient de leurs faveurs, les rendoient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnoient. Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'homme*, je n'en écarterai pas des tableaux qui pourroient sembler indécens dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très-petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai parlé, eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avoient cherché à former des liaisons avec elles : les regards de nos Français exprimoient des desirs qui furent bientôt devinés ; des vieilles femmes se chargèrent de la négociation ; l'autel fut dressé dans la case du village la plus apparente ; toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés : la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortoit à modérer l'expression de sa douleur ; les matrones chantoient et hurloient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard qui servoit d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfans du village étoient autour de la maison, soulevant légèrement les jalousies, et cherchant les plus

petites ouvertures entre les nattes pour jouir de ce spectacle. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès : j'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases. Ils dédaignent, avec quelque raison, nos instrumens de fer; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages, avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compacte, et ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent, pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds, d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils sembloient être enduits du vernis le plus fin : il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages, qui, par le défaut d'instrumens convenables, devoit leur coûter plusieurs mois de travail; ils n'y mettoient cependant presque aucun prix, parce qu'ils en attachent peu à

l'emploi de leur tems. Les arbres à fruits et les racines nourrissantes, qui croissent spontanément autour d'eux, assurent leur subsistance, celle de leurs cochons, de leurs chiens et de leurs poules ; et si quelquefois ils se livrent au travail, c'est pour se procurer des jouissances plus agréables qu'utiles. Ils fabriquent des nattes extrêmement fines et quelques étoffes-papier. Je remarquai deux ou trois de ces insulaires, qui me parurent être des chefs ; ils avoient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppoit comme une jupe : le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse, comme l'ortie ou le lin ; elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des nattes. Cette toile, qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très-propre pour les voiles de leurs pirogues ; elle nous parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe-papier des îles de la Société et des Amis, qu'ils fabriquent aussi : ils nous en vendirent plusieurs pièces ; mais ils en font peu de cas et très-peu d'usage. Les femmes préférèrent à cette étoffe les nattes fines dont j'ai parlé.

Nous n'avions d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont nous avions

les vocabulaires; mais un plus mûr examen nous apprend qu'ils parloient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune domestique manillois, né dans la province de Cagayan, au nord-est de Manille, entendoit et nous expliquoit la plus grande partie des mots des insulaires : on sait que le cagayan, le talgale, et généralement toutes les langues des Philippines, dérivent du malais; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs et des Romains, est commune aux peuplades nombreuses qui habitent les îles de la mer du Sud. Il me paroît démontré que ces différentes nations proviennent des colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes, en comparaison de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc., dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étoient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île

Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle - Guinée, dans la Nouvelle-Bretagne, aux Hébrides ; mais vaincus dans les îles plus à l'est , trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très-distinctes, ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendans des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent, sans doute, à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques, qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avoient peut-être apportés se seront perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer ; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariadne, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé :

ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistoient encore dans nos lois et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie; ce gouvernement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage; les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera peut-être qu'il a dû être très-difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles; mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'Équateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud; et ils sont si variables, qu'il n'est guères plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en
proche

proche cette forme de gouvernement qui existe encore dans la presqu'île de Malaca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs; ils exerçoient une espèce de police, et donnoient de grands coups de bâton : mais l'ordre qu'ils avoient l'air de vouloir établir, étoit transgressé en moins d'une minute; jamais souverains ne furent moins obéis; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs*; tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étoient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposoient des pigeons-ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs; nous y avons vu des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix. Ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté, en apprivoisant des oiseaux; leurs maisons étoient pleines

de pigeons-ramiers , qu'ils échange^rent avec nous par centaines : ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier , très-petites , et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes ; quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze , mais c'est le plus petit nombre : elles ne paroissent pas , au surplus , mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célérité de leur marche ; je ne crois pas que leur vitesse excède sept nœuds à la voile ; et , à la pagaie , elles ne pouvoient nous suivre , lorsque nous faisons quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs , qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se reposer : comme au moindre faux mouvement elles se remplissent , ils sont obligés , à chaque instant , de se jeter à la mer , pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées , et en vider l'eau. Ils les accolent quelquefois deux à deux , au moyen d'une traverse en bois , dans laquelle ils pratiquent un étambraie pour placer leur mât ; de cette manière , elles chavirent moins , et ils peuvent conserver leurs provisions pour de longs voyages. Leurs voiles de natte , ou de toile nattée , sont à livarde , et ne méritent pas une description particulière.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier ; ils nous vendirent des filets, et des hameçons de nacre et de coquille blanche très-artistement travaillés : ces instrumens ont la forme de poissons volans, et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons, aux bonites et aux dorades. Ils échangeoient les plus gros poissons contre quelques grains de verre, et on voyoit, à leur empressement, qu'ils ne craignoient pas de manquer de subsistances.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées, m'ont paru volcaniques ; toutes les pierres du rivage, sur lequel la mer brise avec une fureur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail, dont l'île entière est environnée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau : en arrivant, ils les remettent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres ; elles sont si légères, que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindroit.

difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruits , qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse ; elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai déjà dit qu'ils savoient y joindre l'élégance : ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent, et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très-fines, très-propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun morai, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons, les chiens, les poules, les oiseaux et le poisson abondent dans ces îles ; elles sont couvertes aussi de cocotiers, de goyaviers, de bananiers, et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron. Les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières ; mais elles sont aqueuses, et moins sucrées que celles de nos colonies : cette différence vient sans doute de ce

qu'elles se multiplient à l'ombre, sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.

Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de l'île, Mrs de la Martinière et Collignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence; et lors de la descente qui nous fut si fatale, ils s'avancèrent dans les terres pour faire des découvertes en botanique. Les Indiens exigeoient un grain de verre pour chaque plante que M. de la Martinière ramassoit, et ils menaçoient de l'assommer lorsqu'il refusoit de payer cette rétribution : poursuivi à coups de pierres au moment du massacre, il gagna nos canots à la nage, son sac de plantes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver. Nous n'avions aperçu jusqu'alors d'autres armes que des massues ou *patow-patow*; mais M. Boutin m'assura qu'il avoit vu dans leurs mains plusieurs paquets de flèches, sans aucun arc : je suis porté à croire que ces flèches ne sont que des lances qui leur servent à darder le poisson; leur effet seroit bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres qu'ils lancent adroitement et avec une vigueur inconcevable. Ces îles.

sont extrêmement fertiles, et je crois leur population très-considérable : celles de l'est, Opoun, Léoné, Fanfoure, sont petites; les deux dernières surtout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence : mais Maouna, Oyolava et Pola, doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différens voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité d'un village sous le vent duquel nous mêmes en panne sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivâmes, nous fûmes en un instant environnés de pirogues, que la curiosité, ou le désir de commercer avec nous, avoit fait sortir de leurs ports; plusieurs n'apportoient rien, et venoient seulement jouir d'un coup d'œil nouveau pour elles. Il y en avoit d'extrêmement petites, qui ne contenoient qu'un seul homme; ces dernières étoient très-ornées : comme elles tournoient autour des bâtimens sans faire aucun commerce, nous les appelions *les cabriolets*; elles en avoient les inconvéniens, car le plus petit choc des autres pirogues les faisoit chavirer à chaque instant. Nous vîmes aussi de très-près la grande et superbe île de Pola; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitans : en tournant cette dernière île dans sa partie occi-

dentale, nous aperçûmes une mer tranquille, qui paroissoit promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seroient du nord au sud par l'est; mais la fermentation étoit encore trop grande dans nos équipages, pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'événement qui nous étoit arrivé, je ne pouvois prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires. D'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre, lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je me déterminai, comme je l'ai dit, à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir, dans ces divers archipels, les routes qui pouvoient me conduire à de nouvelles découvertes.

Lorsque nous eûmes doublé la côte occidentale de l'île de Pola, nous n'aperçûmes plus aucune terre; nous n'avions pu voir les trois îles que les insulaires avoient nommées *Shika*, *Ossamo*, *Ouera*, et qu'ils avoient placées dans le sud d'Oyolava. Je fis mes efforts pour gou-

verner au sud-sud-est; les vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord; ils étoient très-foibles, et nous ne faisons que huit à dix lieues par jour : ils passèrent enfin au nord, et successivement au nord-ouest; ce qui me permit de faire prendre de l'est à ma route, et j'eus connoissance, le 20, d'une île ronde, précisément au sud d'Oyolava, mais à près de quarante lieues. M. de Bougainville, qui avoit passé entre ces deux îles, n'avoit pas aperçu la première, parce qu'il étoit quelques lieues trop au nord. Le calme ne me permit pas de l'approcher ce même jour; mais le lendemain, je l'accostai à deux milles, et je vis au sud deux autres îles, que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten (1). L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très-élevé; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime, et son diamètre est à peu près d'une lieue : elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette dernière île; celle-ci est basse et plate, et a seulement, vers le milieu, un morne assez élevé; un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties : Schouten n'a

(1) Voyez son voyage, tome 2, page 369.

pas eu occasion de le voir, parce qu'il faut se trouver, pour cela, dans l'aire de vent où ce passage est ouvert; et nous ne l'aurions pas même soupçonné, si nous n'eussions prolongé l'île de très-près dans cette partie. Nous ne doutâmes plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, composent l'archipel des Navigateurs. Comme il venoit très-grand frais du nord-ouest, que le tems avoit très-mauvaise apparence, et qu'il étoit tard, nous fûmes peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue, et je me décidai à passer la nuit bord sur bord, afin de reconnoître ces îles le lendemain, et de commercer avec les insulaires, pour en tirer quelques rafraîchissemens. Le tems fut à grains, et les vents ne varièrent que du nord-ouest au nord-nord-ouest. J'avois aperçu quelques brisans sur la pointe du nord-ouest de la petite île des Traîtres, ce qui me fit louvoyer un peu au large. Au jour, je rapprochai cette dernière île, qui, étant basse et plus étendue que celle des Cocos, me parut devoir être plus peuplée; et à huit heures du matin, je mis en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable, qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres, et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un

mouillage, à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues environ se détachèrent à l'instant de la côte, et s'approchèrent des frégates, pour faire des échanges; plusieurs étoient sorties du canal qui divise l'île des Traîtres; elles étoient chargées des plus beaux cocos que j'eusse encore vus, d'un très-petit nombre de bananes, et de quelques ignames; une seule avoit un petit cochon et trois ou quatre poules. On s'apercevoit que ces Indiens avoient déjà vu des Européens, ou en avoient entendu parler; ils s'approchèrent sans crainte, firent leur commerce avec assez de bonne foi, et ne refusèrent jamais, comme les naturels de l'archipel des Navigateurs, de donner leurs fruits avant d'en avoir reçu le paiement; ils acceptèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils parloient d'ailleurs la même langue, et avoient le même air de férocité: leur costume, leur tatouage, et la forme de leurs pirogues, étoient aussi les mêmes, et l'on ne pouvoit douter que ce ne fût le même peuple; ils en différoient cependant en ce que tous avoient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et je n'avois aperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation: ils étoient aussi beaucoup moins grands et moins gigan-

tesques; cette différence vient sans doute de ce que le sol de ces îles, moins fertile, y est aussi moins propre à l'accroissement de l'espèce humaine. Chaque île que nous apercevions nous rappeloit un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggeween avoient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui étoit à notre vue, et au sud de l'île de Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce (1) ! Ces réflexions avoient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens; nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices; nous leur montrions, par l'effet de nos armes, que la fuite ne les sauveroit pas de notre ressentiment; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseroient y venir malgré nous. Cette conduite étoit cent fois

(1) On peut ajouter à ce relevé de barbarie et de trahisons l'assassinat du célèbre capitaine Cook aux îles Sandwich; la lapidation de l'équipage du capitaine Marion par les naturels de la terre de Diémen, et le massacre du même, avec un grand nombre de ses compagnons, par les sauvages de la Nouvelle-Zélande, au moment où il en recevoit le plus de démonstrations d'amitié.

préférable à notre modération passée ; et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue seroit d'être votre assassin, s'il n'étoit retenu par la crainte.

Le 23 à midi, pendant que nous faisons le commerce de cocos avec les Indiens, nous fûmes assaillis d'un fort grain de l'ouest-nord-ouest, qui dispersa les pirogues : plusieurs chavirèrent ; et, après s'être relevées, elles nagèrent avec force vers la terre : le tems étoit menaçant ; nous fîmes cependant le tour de l'île des Traîtres, pour en découvrir toutes les pointes, et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avoit fait, à midi, de très-bonnes observations de latitude, et, dans la matinée, il avoit observé la longitude des deux îles ; ce qui l'avoit mis en état de rectifier la position que leur avoit assignée le capitaine Wallis. A quatre heures, je signalai la route au sud-sud-est, vers l'archipel des Amis ; je me proposois d'en reconnoître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer, et qui, d'après sa relation, doivent être au nord d'Inahomooka, ou Ana-Mocka.

La nuit qui suivit notre départ de l'île des

Traîtres fut affreuse; les vents passèrent à l'ouest très-grand frais, avec beaucoup de pluie : comme l'horizon n'avoit pas une lieue d'étendue au coucher du soleil, je restai en travers jusqu'au jour, le cap au sud-sud-ouest; les vents d'ouest continuèrent avec force, et furent accompagnés d'une pluie abondante.

Tous ceux qui avoient des symptômes de scorbut souffroient extrêmement de l'humidité : aucun individu de l'équipage n'étoit attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençoient à en ressentir les atteintes : j'en attribuai la cause à la disette de vivres frais, moins sensible pour nos matelots que pour les domestiques, qui n'avoient jamais navigué, et qui n'étoient pas accoutumés à cette privation. Le nommé *David*, cuisinier des officiers, mourut, le 10, d'une hydropisie scorbutique : depuis notre départ de Brest, personne, sur la Boussole, n'avoit succombé à une mort naturelle; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du Monde, nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers mois d'une campagne sont, à la vérité, les plus difficiles à soutenir; les corps s'affoiblissent avec le tems; les vivres s'altèrent : mais si, dans la longueur des voyages de découvertes, il est des bornes

qu'on ne peut passer, il importe de connoître celles qu'il est possible d'atteindre; et je crois qu'à notre arrivée en Europe, l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et le *sprucebeer*, c'est à dire bierre de spruce, sont les plus efficaces : nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds; on en distribuoit chaque jour une bouteille par personne, avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau de vie, étendus dans beaucoup d'eau; ce qui leur faisoit trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurée à Maouna, n'étoit qu'une ressource passagère; nous ne pouvions, ni les saler, parce qu'ils étoient trop petits, ni les conserver, faute de vivres pour les nourrir : je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage; alors les enflures des jambes, et tous les symptômes de scorbut, disparurent : ce nouveau régime fit sur notre physique l'effet d'une longue relâche; ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'alimens salubres.

Les vents du nord-nord-ouest nous suivirent au delà de l'archipel des Amis; ils étoient toujours pluvieux, et souvent aussi forts que les vents d'ouest qu'on rencontre l'hiver sur les

côtes de Bretagne : nous savions très-bien que nous étions dans la saison de l'hivernage, et conséquemment des orages et des ouragans; mais nous ne nous étions pas attendus à éprouver des tems aussi constamment mauvais. Le 27 décembre, nous découvrîmes l'île de Vavao, dont la pointe septentrionale nous restoit, à midi, précisément à l'ouest; notre latitude étoit de 18 degrés 34 minutes. Cette île, que le capitaine Cook n'avoit jamais visitée, mais dont il avoit eu connoissance par le rapport des habitans des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel; elle est à peu près égale, en étendue, à celle de Tongataboo : mais elle a sur elle un avantage; c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce; elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles, qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné la liste, mais qu'il nous seroit difficile de classer. Nous ne pourrions sans injustice nous attribuer l'honneur de cette découverte, qui est due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'archipel des Amis un nombre d'îles presque aussi considérable que celui qui avoit déjà été exploré par le capitaine Cook.

Je m'étois procuré à la Chine l'extrait d'un journal de ce pilote espagnol, qui partit de Manille en 1781, chargé d'une commission pour

l'Amérique; il se proposoit d'y arriver par l'hémisphère austral, en faisant à peu près la route de M. de Surville, et cherchant à gagner les latitudes élevées, où il comptoit avec raison rencontrer des vents d'ouest. Ce navigateur ne connoissoit pas les nouvelles méthodes de déterminer les longitudes, et il n'avoit jamais lu aucune des relations des voyageurs modernes; il naviguoit d'après les anciennes cartes françaises de Bellin, et suppléoit, par la plus grande exactitude dans ses estimates et dans ses relèvemens, à l'imperfection de ses méthodes, de ses instrumens et de ses cartes. Il côtoya, comme M. de Surville, la Nouvelle-Irlande, aperçut plusieurs petites îles, dont Mrs de Bougainville, Carteret et Surville, avoient déjà eu connoissance; il en découvrit trois ou quatre nouvelles; et, se croyant près des îles Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île, qu'il appela *la Margoura*, parce qu'elle ne lui offrit aucun des rafraîchissemens dont il commençoit à avoir besoin: il n'eut pas occasion de voir, à l'est de la première, une seconde île que nous avons parfaitement reconnue, et qu'on ne peut apercevoir que de trois ou quatre lieues, parce qu'elle est très-plate; et il arriva enfin à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode, dans lequel il se procura de

de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de sa relation étoient si vrais, qu'il étoit impossible de méconnoître les îles des Amis, et même de se méprendre sur le portrait de Poulaho, qui, chef principal de toutes ces îles, habite indifféremment dans plusieurs, mais paroît faire sa résidence plus particulière à Vavao : je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce voyage, dont je ne fais mention que par un motif de justice pour le pilote Maurelle. Il avoit nommé le groupe de Vavao *îles de Majorca*, du nom du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et celui d'Hapæe *îles de Galves*, du nom du frère du ministre des Indes : mais, persuadé qu'il est infiniment préférable de conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Bernizet. Ce plan a été dressé d'après des latitudes et des longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes que celles du navigateur espagnol, qui portoit ces îles six degrés environ trop à l'ouest; cette erreur, copiée de siècle en siècle, et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'auroit eu de réalité que sur les cartes.

Nous courûmes différens bords dans la journée du 27, pour approcher l'île Vavao, d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignoient

un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord, afin d'étendre ma vue douze ou quinze lieues au delà de l'île, j'eus connoissance de celle de la Margoura de Maurelle, qui me restoit à l'ouest; et l'ayant approchée, je vis une seconde île très-plate, couverte d'arbres : l'île de la Margoura est, au contraire, assez élevée, et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Après que nous eûmes fait tous nos relèvemens, j'ordonnai d'arriver vers l'île de Vavao, qu'on n'apercevoit que du haut des mâts : elle est la plus considérable de l'archipel des Amis; les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi, j'étois à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avoit mouillé; il est formé par de petites îles assez élevées, qui laissent entr'elles des passages étroits, mais très-profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port, très-supérieur à celui de Tongataboo, m'auroit infiniment convenu pour y passer quelques jours; mais le mouillage est à deux encâblures de terre; et, dans cette position, une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte. A chaque instant j'étois tenté de renoncer au plan que j'avois formé, en partant de Maouna,

de ne faire aucune relâche jusqu'à Botany-Bai ; mais la raison et la prudence m'y ramenoient. Je voulus former du moins des liaisons avec les insulaires ; je mis en panne assez près de terre ; aucune pirogue ne s'approcha des frégates : le tems étoit si mauvais et le ciel si menaçant, que j'en fus peu surpris ; et comme à chaque minute l'horizon se chargeoit davantage, je fis moi-même route avant la nuit à l'ouest, vers l'île Latté, que j'apercevois, et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un tems clair : ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis, donnée par le capitaine Cook ; et il avoit été assigné à cette même île par le navigateur Maurelle, dans son journal, d'après le rapport des insulaires de Vavao, qui lui dirent en outre qu'elle étoit habitée, et qu'on pouvoit y mouiller. On peut reconnoître ici combien il est important pour la géographie de conserver les noms du pays ; car si, comme les anciens voyageurs, ou comme Maurelle lui-même, nous eussions eu sept ou huit degrés d'erreur en longitude, nous aurions pu supposer, en rencontrant cette île, que nous étions à une grande distance de l'archipel des Amis ; la conformité du langage, des mœurs et du costume, n'eût pas suffi pour lever nos doutes, parce qu'on sait que tous ces

peuples se ressemblent, quoique fort éloignés les uns des autres ; au lieu que l'identité de nom , et la plus légère description de la figure de l'île et de son étendue, formoient une preuve certaine de l'identité du lieu.

La nuit suivante fut affreuse ; les ténèbres qui nous environnoient étoient si épaisses , qu'il étoit impossible de rien distinguer autour de nous. Dans cet état, il eût été très-imprudent de faire route au milieu de tant d'îles ; et je pris le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour : mais il fut encore plus venteux que la nuit ; les grains et les courans nous ballottèrent entre toutes ces îles, d'abord vers celle de Latté , puis celles de Kao et Toofoa, séparées par un canal de deux milles de largeur. La forme de l'île de Kao est celle d'un cône très-élevé , et qu'on pourroit apercevoir de trente lieues, par un tems clair. Le lendemain, j'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue, et je m'assurai qu'elle étoit inhabitée, au moins dans les trois quarts de sa circonférence ; car j'en vis les bords d'assez près pour distinguer les pierres du rivage. Cette île est très-montueuse, très-escarpée , et couverte d'arbres jusqu'à la cime ; elle peut avoir quatre lieues de tour : je pense que les insulaires de Tongataboo et des autres îles des Amis y abordent souvent dans la belle saison, pour y couper des arbres, et

vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues ; car ils manquent de bois dans leurs îles plates , où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui , comme le coco , portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île , nous vîmes plusieurs glissoires , par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes roulent jusqu'au bord de la mer ; mais il n'y avoit ni cabanes ni défrichés dans le bois , rien enfin qui annonçât une habitation. Continuant ainsi notre route vers les deux petites îles de Hoonga-tonga ou Tanga , et de Hoonga-hapae , nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa , de sorte que la première ne paroissoit être que le sommet de la seconde ; et nous la relevâmes ainsi au nord 27 degrés est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre , et ressemble au soupirail d'un volcan ; sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observâmes aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toofoa , du côté du canal qui la sépare de Kao , un pays absolument brûlé , noir comme du charbon , dénué d'arbres et de toute verdure , et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave (1). Nous eûmes connoissance,

(1) Voyez, sur cette île , l'opinion de Cook , tome x , page 66.

l'après-midi, des deux îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapae : elles sont comprises dans une carte des îles des Amis, insérée dans *le troisième Voyage de Cook* ; mais on n'y trouve point un banc de ressifs, très-dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à peu près nord quart nord-ouest et sud quart sud-est ; sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapae, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues : nous le rangeâmes à une très-grande lieue dans l'ouest, et nous aperçûmes ses brisans qui s'élevoient comme des montagnes ; mais il est possible que dans un tems plus calme il marque moins, et alors il seroit beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapae ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues : leur forme changeoit à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'auroit pu convenir que dans un point bien déterminé ; elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour ; un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest : elles sont placées à dix lieues au nord de Tongataboo ; mais,

comme cette dernière île est basse , il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnoître. Nous l'aperçûmes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin; on ne voyoit d'abord que la cime des arbres qui paroissent croître dans la mer : à mesure que nous nous approchions, le terrain s'élevoit, mais de deux ou trois toises seulement; bientôt nous reconnûmes la pointe de Van-Diëmen, et le banc des Brisans, qui est au large de cette pointe dans Tongataboo; elle nous restoit, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étoient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très-saine, et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisoit avec fureur sur toute la côte; mais ces brisans étoient à terre, et nous apercevions au delà les vergers les plus riants; toute l'île paroissoit cultivée; les arbres bordoient les champs, qui étoient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies; car, malgré la magie de ce coup d'œil, il est plus que vraisemblable que, pendant une partie de l'année, il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyoit pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas, dans un tems calme, une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étoient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs, comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer, et s'avancèrent vers nos frégates; mais ces insulaires, plus cultivateurs que marins, les manœuvroient avec timidité; ils n'osoient approcher de nos bâtimens, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très-belle; ils se jetoient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de cocos, qu'ils échangeoient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différoient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs; mais aucune n'avoit de voiles, et il est vraisemblable qu'ils n'auroient pas su les manœuvrer. La plus grande confiance s'établit bientôt entre nous; ils montèrent à bord: nous leur parlâmes de Poulaho, de Féenou; nous avions l'air d'être de vieilles connoissances qui se revoient, et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il étoit fils de Féenou, et ce mensonge, ou cette vérité, lui valut plusieurs présens; il jetoit un cri de joie en les recevant, et cherchoit à nous faire comprendre par signes, que, si nous allions mouiller sur la côte, nous y

trouverions des vivres en abondance; et que les pirogues étoient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avoit ni poules ni cochons sur ces embarcations; leur cargaison consistoit en quelques bananes et cocos; et, comme la plus petite lame faisoit chavirer ces frêles bâtimens, les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étoient bruyans dans leurs manières; mais leurs traits n'avoient aucune expression de férocité; et ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles, n'auroient pu nous en imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes; leur physique, sans être inférieur au nôtre, ne paroissoit avoir aucun avantage sur celui de nos matelots; du reste, leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçoit en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs, et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples ne provient que de l'aridité du sol, et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des Amis. Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrois pas d'avancer que la seule île

d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité, et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leur sueur les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autres armes que des *patow-patow*; nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesoient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auroient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs. Je sais que le capitaine Cook pensoit que les îles des Cocos et des Traîtres faisoient partie de celles des Amis; il appuyoit son opinion sur le rapport de Poulaho, qui avoit eu connoissance du commerce que le capitaine Wallis avoit fait dans ces deux îles, et qui même possédoit dans son trésor, avant l'arrivée du capitaine Cook, quelques morceaux de fer

provenant des échanges de la frégate le Dauphin avec les habitans de l'île des Traîtres. J'ai cru, au contraire, que ces deux îles étoient comprises dans les dix qui nous avoient été nommées par les insulaires de Maouna, parce que je les ai trouvées précisément dans l'aire de vent désignée par eux, et plus à l'est que ne les avoit indiquées le capitaine Wallis ; et j'ai pensé qu'elles pouvoient former, avec l'île de la Belle-Nation de Quiros, le groupe complet du plus beau et du plus grand archipel de la mer du Sud : mais je conviens que les insulaires des îles des Cocos et des Traîtres ressemblent beaucoup plus, par leur stature et leurs formes extérieures, aux habitans des îles des Amis, qu'à ceux des îles des Navigateurs, dont ils sont à peu près à égale distance. Après avoir expliqué ainsi les motifs de mon opinion, il m'en coûte peu de me ranger, dans toutes les occasions, à celle du Capitaine Cook, qui avoit fait de si longs séjours dans les différentes îles de la mer du Sud.

Toutes nos relations avec les habitans de Tongataboo se réduisirent à une simple visite, et l'on en fait rarement de si éloignées ; nous ne reçûmes d'eux que les mêmes rafraîchissemens qu'on offre, à la campagne, en collation, à des voisins : mais M. Dagelet eut l'occasion de

vérifier la marche de nos horloges. Le grand nombre d'observations faites à Tongataboo par le capitaine Cook, ne lui laissoit aucun doute sur l'exactitude de la hauteur de ce lieu, dont celle que nous prîmes différoit moins de sept minutes. On peut conclure de cette conformité de nos déterminations, qu'en supposant que nous n'eussions eu aucune connoissance des navigations du capitaine Cook, l'archipel des Navigateurs et le groupe des îles des Amis n'auroient pas moins eu sur nos cartes, à cinq ou six minutes près, les mêmes positions géographiques.

Le premier janvier 1788, à l'entrée de la nuit, ayant perdu tout espoir d'obtenir, en louvoyant ainsi au large, assez de vivres pour compenser au moins notre consommation, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest, et de courir sur Botany-Bai, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entroit point dans mon plan de reconnoître l'île Plistard, découverte par Tasman, et dont le capitaine Cook avoit déterminé la position ; mais les vents, ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest, me forcèrent de prendre la bordée du sud ; et le 2 au matin, j'aperçus cette île au sud : sa plus grande largeur est d'un quart de lieue ; elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres

sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Nous restâmes pendant trois jours à la vue de ce rocher. Le soleil que nous avions au zénith, entretenoit ces calmes, plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Nous remarquâmes en général que les vents alizés étoient bien peu fixes dans ces parages : la température étoit aussi beaucoup changée, et le thermomètre avoit baissé de 6 degrés, soit parce que nous avions dépassé le soleil, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce que ces fortes brises de l'est, et un ciel blanchâtre, arrêtoient son influence ; car il n'étoit qu'à quatre degrés de notre zénith, et ses rayons avoient bien peu d'obliquité. Le 13, nous eûmes connoissance de l'île Norfolk, et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale (1) : la mer étoit si grosse, et

(1) Les deux îlots dont nous parlent Cook et la Pérouse, sont nommés par Turnbull, *l'île Philipp*, et *Nepean*. La première a environ la moitié de l'étendue de Norfolk, et est située à six ou sept milles au sud : elle est inculte, mais elle abonde en herbages. Il est très-vraisemblable que l'île de Nepean, à peine éloignée aujourd'hui de Norfolk d'un quart de mille, en a été détachée par quelque convulsion de la Nature. C'est là qu'on envoie les plus mauvais sujets d'entre les déportés, dans la crainte qu'ils ne corrompent les moins

depuis si long-tems, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent, dans ce moment, au sud; cependant, en approchant, je trouvai une mer plus tranquille, et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur, mêlé de très-peu de corail. Je n'avois d'autre objet que d'envoyer reconnoître le sol et les productions de cette île par nos naturalistes et nos botanistes, qui, depuis notre départ du Kamtschatka, avoient eu bien peu d'occasions d'ajouter de nouvelles observations à leurs journaux. Nous voyions cependant la mer briser avec fureur autour de l'île; mais je me flattois que nos canots trouveroient quelque abri derrière de grosses roches qui bordoient la côte. Cependant, comme nous avions appris, à nos dépens, qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de

vicieux de leurs camarades. On les emploie à *bouillir du sel*, et ils ne sont visités que par quelques bateaux.

Le passage de l'une de ces îles à l'autre est extrêmement difficile, et présente de grands dangers; il a déjà coûté la vie à beaucoup de monde. Les obstacles sont les mêmes pour venir de Norfolk dans Philipp et Nepean.

quatre petits canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement; sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscayennes couroient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Son exactitude et sa prudence ne me laissoient aucune crainte; et cet officier, que je destinois à prendre le commandement de l'Astrolabe, dès que nous arriverions à Botany-Bai, méritoit mon entière confiance. Nos frégates étoient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis à vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avoit débarqué; nos canots firent route vers cette espèce d'enfoncement; mais ils y trouvèrent une lame qui déferloit sur de grosses roches, avec une fureur qui en rendoit l'approche impossible. Ils côtoyèrent le rivage à une demi-portée de fusil, en remontant vers le sud-est, et firent ainsi une demi-lieue, sans trouver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyoient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avoit coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avoit laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île. Quand le débarquement eût été possible, on n'auroit pu pénétrer dans

l'intérieur qu'en remontant, pendant quinze ou vingt toises, le cours très-rapide de quelques torrens qui avoient formé des ravines. Au delà de ces barrières naturelles, l'île étoit couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure; nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentoit encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avoit débarqué avec la plus grande facilité (1) : il est vrai qu'il s'étoit trouvé dans ces parages par un beau tems soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que depuis huit jours nos fenêtres et nos sabords n'avoient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avoient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller : j'aurois peut-être perdu beaucoup de tems à attendre un instant plus favorable, et la reconnoissance de cette île ne valoit pas ce sacrifice. Comme je me disposois à mettre à la voile, un signal de l'Astrolabe, qui m'apprenoit que le feu étoit à son bord, me jeta dans les plus vives inquiétudes. J'expédiai sur-le-champ un canot pour voler à son secours ;

(1) Voyez le tome ix, page 405.

mais il étoit à peine à moitié chemin, qu'un second signal me marqua que le feu étoit éteint; et bientôt après, M. de Monti me dit de son bord, avec le porte-voix, qu'une caisse d'acide, ou d'autres liqueurs chimiques, appartenant au père Receveur, et placée sous le gaillard, avoit pris feu d'elle-même, et répandu une fumée si épaisse sous les ponts, qu'il avoit été très-difficile de découvrir le foyer de l'incendie : on étoit parvenu à jeter cette caisse dans la mer, et l'accident n'avoit pas eu d'autres suites. Il est vraisemblable que quelque flacon d'acide s'étant cassé dans l'intérieur de la caisse, avoit occasionné cet incendie, qui s'étoit communiqué aux flacons d'esprit de vin cassés ou mal bouchés. Je m'applaudis d'avoir ordonné, dès le commencement de la campagne, qu'une pareille caisse, appartenant à M. l'abbé Mongès, fût placée en plein air sur le gaillard d'avant de ma frégate, où le feu n'étoit point à craindre.

L'île Norfolk, quoique très-escarpée, n'est guères élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au dessus du niveau de la mer; les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Calédonie, ou de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux palmistes; et le désir de nous en procurer,

n'étoit pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher : il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée (1), elle est couverte d'oiseaux de mer,

(1) Selon Turnbull, qui a navigué dans la mer du Sud, depuis 1800 jusqu'au mois de juin 1804, et dont le voyage est par conséquent bien postérieur à ceux de Cook et de la Pérouse, Norfolk renferme aujourd'hui environ mille habitans, tant de la masse des déportés que de celle des colons libres. On y voit déjà une ville avec plusieurs édifices publics, et les Anglais y en élèvent toujours de nouveaux. L'eau même qu'on ne pouvoit se procurer qu'à une distance considérable du camp, circule maintenant jusqu'au milieu de la ville. Cette colonie anglaise a été établie peu de tems après celle du port Jackson. Le nombre des déportés dans la Nouvelle-Hollande s'étant trouvé trop considérable, le commodore Philipp en fit deux divisions, dont il envoya la plus petite et la plus insubordonnée à l'île de Norfolk. On a continué à y faire passer, ou à Nepean, les plus mauvais sujets d'entre les condamnés, parce qu'on a pensé que le peu d'étendue de ces îles, jointe à la difficulté d'en sortir, devoit rendre la déportation plus redoutable.

Cette île est une véritable serre chaude presque d'une extrémité à l'autre, et, à l'exception des rochers qui s'avancent dans la mer, la surface de Norfolk ne présente à l'œil qu'une verdure continuelle; l'aloès, la

et particulièrement de paille-en-culs, qui ont tous leur longue plume rouge; on y voyoit aussi beaucoup de foux et de goélettes, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour; mais nous ne sondâmes pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage, nous prîmes sur le banc quelques poissons

canne à sucre, le pin et plusieurs espèces d'arbres y viennent naturellement; le climat en est délicieux et très-sain, et on y jouit d'une température presque toujours égale et modérée. La terre y donne, sans engrais, deux récoltes par an. On sème le blé au mois d'avril ou de mai, et on le coupe en octobre: on y plante après du maïs qu'on recueille en avril. Les terrains bas y donnent un excellent herbage, et on y élève des troupeaux de cochons qui y engraisseront très-vîte avec un peu de maïs, et qui servent à l'approvisionnement du port Jackson.

Cette île, toute charmante qu'elle est, présente cependant de grands inconvéniens: elle est malheureusement sujette à un fort vent d'est, accompagné souvent de brumes, qui enlève souvent les récoltes; elle manque aussi d'une bonne rade, et le fond, qui est de corail, rend l'ancrage impraticable, de sorte que les bâtimens du port Jackson sont souvent obligés de louvoyer pendant un mois devant cette île, avant de pouvoir y aborder. Norfolk n'a que quinze à seize milles de circonférence.

rouges, et l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'île-de-France, ou *sarde*, qui nous procurèrent un excellent repas. A huit heures du soir, nous étions sous voile : je fis route à l'ouest-nord-ouest, et je laissai arriver successivement jusqu'au sud-ouest quart d'ouest, faisant petites voiles, et sondant sans cesse sur ce banc, où il étoit possible qu'il se rencontrât quelque haut fond; mais le sol en étoit, au contraire, extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied, à mesure que nous nous éloignâmes de l'île : à onze heures du soir, une ligne de soixante brasses ne rapporta plus de fond; nous étions alors dans l'ouest-nord-ouest à dix milles de la pointe la plus septentrionale de l'île Norfolk. Les vents s'étoient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux; mais le tems étoit très-clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bai, qui n'étoit plus éloignée de nous que de trois cents lieues. Le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal de mettre en panne, et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne : le plateau de l'île Norfolk m'avoit fait croire que le fond pouvoit se continuer jusqu'à la Nouvelle-Hollande; mais cette conjecture étoit fausse, et nous continuâmes notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenois beaucoup à

cette opinion. Les vents de l'est - sud - est au nord-est furent fixes, jusqu'à la vue de la Nouvelle-Hollande ; nous faisons beaucoup de chemin le jour, et très-peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés par aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

Le 17, par 31 degrés 28 minutes de latitude sud, et 159 degrés 15 minutes de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goélettes, qui nous faisoient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher; et y il eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bai, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre - vingts lieues : ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher, qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bai, nous sondâmes tous les soirs, en filant deux cents brasses, et nous ne commençâmes à trouver fond qu'à huit lieues de la côte, par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connoissance le 23 janvier; elle étoit peu élevée, et il n'est guères possible de l'apercevoir de plus de douze

lieues. Les vents devinrent alors très-variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courans qui nous portèrent, chaque jour, quinze minutes au sud de notre estime; en sorte que nous passâmes la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bai, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restoit à une lieue au nord : les vents souffloient avec force de cette partie, et nos bâtimens étoient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courans. Mais nous eûmes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille; ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bai, dont nous distinguons les flammes et les pavillons.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage; mais le tems fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnoître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin : je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capi-

tain Hunter, commandant la frégate anglaise le Sirius; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendroient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettroient pas de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles; de sorte que leurs offres de service se réduisoient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remerciemens au capitaine Hunter, qui étoit déjà à pic, et avoit ses huniers hissés; je lui fis dire que mes besoins se bornoient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savois que des bâtimens destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvoient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise étoit commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avoit appareillé de Botany-Bai, sur la corvette le Spey, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paroissoit mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne

fût très-près de Botany-Bai, car plusieurs canots et chaloupes étoient à la voile pour s'y rendre; et il falloit que le trajet fût bien court, pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtimens. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'alloient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avoit reconnu lui-même un très-bon hayre qui s'enfonçoit de dix milles vers le sud-ouest; les bâtimens pouvoient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras : ils désiroient s'embarquer sur nos vaisseaux pour revenir en Europe (1).

(1) Selon Turnbull, peu de tems après la formation de la colonie, plusieurs criminels ayant réussi à se sauver dans un bateau, et à gagner Timor, tous les autres se flattèrent du même succès. Les plus ignorans s'imaginoient qu'ils n'avoient qu'à s'abandonner au gré des vents et des flots, pour atteindre le continent de l'Asie. Quelques-uns de ces hommes, plus stupides encore, étoient persuadés qu'en traversant les forêts de la Nouvelle-Hollande, ils arriveroient à la Chine

Ici se termine le journal de la Pérouse. Les derniers monumens qui nous attestent l'existence

à pied; ils ignoroient toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande, qui, par son immensité, compose à elle seule une cinquième partie de la terre; de sorte que ces essais ont coûté la vie au plus grand nombre de ceux qui les ont tentés: quant à ceux qui ont eu la force ou le bonheur de résister à des périls et à des fatigues aussi incroyables, ils sont venus se livrer à la miséricorde du gouverneur de la colonie.

Selon Turnbull, on construisoit en 1803, au port Jackson, un pont de pierre; il vit un grand nombre de femmes déportées, employées au transport des terres dans de grands paniers. Quoique cette tâche parût leur être très-pénible, cette marque d'infamie publique ne se bornoit pas à une punition passagère ou à un travail de quelques mois: celui-ci achevé, ces déportées devoient être conduites dans une autre partie du pays, pour y être soumises à une corvée de la même espèce. Elles sont encore sujettes à d'autres punitions, telles que d'avoir la tête rasée, de porter un collier de fer autour du cou, etc.

Les concessions de terrain sont faites par le gouverneur, à perpétuité, et à la seule charge de payer annuellement deux schellings (2 liv. 8 s.) par centaine d'acres, à la couronne, qui se réserve seulement la coupe des bois propres à la marine. La quantité de terres accordées à un déporté dont le tems de la punition est expiré, est de vingt-cinq acres; de trente

de cet illustre infortuné, sont quelques lettres

pour un simple soldat ; de cinquante pour un officier ; de cent pour un officier breveté, et de cent quatre-vingts pour un Anglais qui vient résider volontairement dans la colonie. Le blé s'y sème depuis le 1^{er} avril jusqu'au milieu de mai , et on le récolte en décembre : il faut un boisseau et demi ou deux boisseaux et demi de semence par acre. Le maïs se plante en octobre ou novembre, et est mûr en avril ou mai. L'acre rapporte de douze à quarante boisseaux, suivant la qualité du sol.

Les hommes employés aux travaux champêtres doivent être à l'ouvrage à cinq heures et demie du matin ; ils déjeûnent à huit, et retournent au travail jusqu'à trois heures et demie : le reste de la journée leur appartient. Les habitans qui désirent avoir des déportés pour domestiques à l'année, passent un acte avec le gouvernement, par lequel ils s'obligent de leur fournir la même quantité de vivres et de vêtemens qui leur étoit délivrée des magasins de l'état. On les habille deux fois par an : au mois de décembre, qui répond à notre mois de mai, et pendant lequel le thermomètre de Réaumur monte de quinze à trente-cinq degrés au dessus de zéro, ils ont une casaque, une chemise, une culotte, un pantalon et une paire de souliers. Ils reçoivent en juin, deux gilets de toile, deux chemises, une grande culotte, un chapeau et deux paires de souliers. Leur tems de travail est fixé à dix heures par jour toute l'année, et à six le samedi. Si un maître dispose du reste de la journée de son employé, il est tenu de lui payer une livre quatre sous

écrites par lui de Botany-Bai, et apportées en

à raison d'un jour. On voit déjà dans la Nouvelle-Hollande, trois établissemens destinés à recevoir les enfans orphelins des plus mauvais sujets déportés. Il y en a un pour les filles, où elles sont au nombre de soixante, et où on leur apprend à coudre, à lire et à écrire. Les garçons reçoivent aussi, dans leurs maisons, quelque assistance du gouvernement. Tous ces établissemens sont parfaitement bien tenus, et reçoivent des secours abondans des dames de cette colonie.

La livre de porc y valoit, selon Turnbull, en 1803, environ une livre quatre sous; celle de mouton étoit un peu plus chère. Le boisseau de froment se vendoit huit schellings, ou neuf liv. 12 s.; celui de maïs, quatre schellings; et la même mesure de pommes de terre, huit à dix schellings, etc. Les échanges y constituent le mode de paiement, parce qu'on y voit peu d'espèces en circulation, excepté chez les hommes de loi et chez les traiteurs. Le billon y circule cependant un peu, et est même admis pour le double de sa valeur. Le sucre, le café, le tabac sont les articles les plus recherchés dans cette colonie; ils sont toujours reçus en échange au plus grand avantage du vendeur. On y voit bien des billets à ordre consentis par des particuliers, mais, quelque solvables que soient ces individus, leurs billets ont l'inconvénient d'être de nulle valeur hors de la colonie.

Sydney est le chef-lieu des établissemens de la Nouvelle-Hollande. Suivant les renseignemens les plus exacts que Turnbull a pu se procurer en 1804, la population de cette ville étoit d'environ deux mille six

Europe, ainsi que son journal depuis le Kamts-

cents habitans; ce qui compose le tiers de celle de la Nouvelle-Galles méridionale. Des Irlandais et Irlandaises déportés pour leur conduite séditieuse, en 1793, composent presque la moitié de ses habitans : ils se considèrent tous comme des martyrs, souffrant pour une cause très-glorieuse ; et, selon Turnbull, si la France se présente sur ces côtes, avec des forces capables de promettre quelques succès, on verroit bientôt tous ces Irlandais se joindre à eux, et sacrifier leur propre vie pour écraser le léopard britannique.

Il est aussi dans ce pays une autre classe de colons, composée de gens que le gouvernement a envoyés à ses frais, avec leurs familles, pour y former des établissemens : mais, sur plus de cent de ces familles transportées dans la Nouvelle-Hollande, il n'y en a pas au delà de huit à dix qui se fassent distinguer, par leur conduite, des criminels déportés; et, parmi ces derniers, on en voit très-peu qui, à la fin de leur punition, soient dignes, comme Georges Barrington, d'occuper une magistrature. Ce Barrington, après avoir subi au port Jackson la peine due aux crimes qu'il avoit commis à Londres, a été jugé digne de remplir les fonctions de grand *constable* à Paramatta : il s'est acquitté de ce devoir important pendant un certain nombre d'années, de la manière la plus honorable; mais le tableau des égaremens de sa vie passée, présent sans cesse à son esprit, et la force des remords dont son ame étoit pénétrée, ayant fini par affoiblir ses facultés intellectuelles, il s'est retiré avec une pension.

chatka, par un bâtiment de la flotte anglaise. Il

que le gouvernement a cru devoir lui accorder pour ses services.

Quant aux indigènes ou naturels de la Nouvelle-Hollande, ils ont, selon Turnbull, une passion extrême pour les liqueurs fortes, et ils sont d'une violence excessive dans l'ivresse. Les Anglais en ont conduit un, nommé *Bennelong*, à Londres; mais la curiosité dont il étoit l'objet dans ce pays, ne lui causa que de l'ennui et du dégoût. Un autre Anglais, plein d'humanité, a essayé d'élever, dès l'enfance, un garçon et une fille pris chez ces sauvages, afin d'observer sur eux l'effet de l'éducation et de l'exemple. Ces enfans ont été soignés et instruits avec beaucoup d'attention; rien n'a été négligé pour les former aux coutumes européennes. Mais à peine ces élèves ont-ils eu atteint l'âge fixé pour le terme de leur éducation, qu'ils se sont affranchis de toute dépendance, et jetant les habits auxquels on les croyoit accoutumés, ils ont fui dans les bois pour reprendre la vie errante de leur père. On pourroit citer tant d'autres exemples des sauvages de cette partie du Globe, qui ont préféré de s'exposer à la faim et à toutes les inclémences des saisons, qu'on peut les regarder tous comme incapables d'aucune organisation sociale.

Ces sauvages ne reconnoissent ni chefs ni supérieurs. La seule distinction qu'ils accordent est celle de la force et du courage : les guerriers qui se font remarquer par leur bravoure, n'en recueillent d'autre avantage que de combattre plus souvent pour les querelles des autres. Ils ont confiance dans leurs *curradgies*, qui sont les

fixe, dans une lettre à M. de Fleurieu, du 7 février, son départ au 15 mars : voici l'extrait

sages, les vieillards du pays. Ces anciens font la médecine, et sont même arbitres dans les cas difficiles. Il faut qu'un curradgie approche de la décrépitude pour être devin.

Tous ces sauvages vivent par tribus ou familles, qui portent le nom du district qu'elles habitent. Il est rare qu'ils se marient hors de leurs familles, mais ils ne s'allient jamais à un degré plus proche que celui de cousin-germain. Leur manière de faire la cour aux femmes est extrêmement plaisante et bizarre. Lorsqu'un jeune homme a trouvé une jeune fille qui lui plaît, il lui déclare qu'il faut le suivre. Si elle refuse, il la menace; si elle persiste, il emploie les coups. Les Colons au commencement s'imaginoient que ces jeunes filles étoient violentées, mais elles leur apprirent que tel étoit l'usage établi dans leur pays, et que cette coutume leur plaisoit beaucoup. Ces femmes sont ordinairement très-fidèles à leurs maris, et elles en sont fort jalouses. Turnbull même prétend que ce n'est pas toujours sans motif légitime. C'est presque toujours le mari qui fait l'office de sage-femme, et dès le jour même des couches, l'épouse pourvoit aux détails de son ménage, comme s'il ne s'étoit rien passé d'extraordinaire. Le nouveau-né est mis dans un berceau d'écorce d'arbre, et il y est soigné avec beaucoup de tendresse. On a calculé cependant que sur trois enfans il n'y en avoit qu'un qui arrivât à l'âge de trois ans. Dès qu'un garçon commence à marcher, on lui apprend à lancer la pique; et dès qu'il est parvenu à l'âge de

d'une autre du même jour, au ministre de la marine, où il trace sa route projetée jusqu'à l'Île-de-France :

Botany-Bai, 7 février 1788.

..... Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connoître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je passerai, à la fin de juillet 1788, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de la Carpentarie, et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diémen; mais de manière cependant, qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver, au commencement de décembre 1788, à l'Île-de-France.

puberté, on lui enlève une des dents incisives. Ils ont soin aussi d'enlever aux petites filles les deux dernières phalanges du petit doigt de la main droite. Cette opération se fait par une ligature extrêmement serrée, qui occasionne la chute de cette partie du doigt. On jette dans la mer les deux phalanges qui sont tombées, afin de porter bonheur aux femmes pour la pêche.

Non loin du port Jackson, on trouve des mines de

Dans une autre il annonce le projet de quitter l'Ile-de-France le 25 décembre 1788 : « Je » dirigerai, dit-il, ma route vers le cap de la » Circoncision, d'où je me rendrai en France, » sans relâcher, ou après avoir relâché au cap » de Bonne-Espérance, suivant les circonstances; » et j'espère arriver à Brest en juin 1789, quarante-six ou quarante-sept mois après mon » départ de ce port ».

Voici encore quelques foibles détails sur cet infortuné, que depuis si long-tems nos vœux appellent en vain. Ces renseignemens donnés dans le journal de M. Whyte, sont d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls et vraisemblablement les derniers qu'on puisse avoir sur ce navigateur célèbre; car aujourd'hui la triste consolation de pouvoir douter de sa mort nous est même ravie : depuis le tems que la France a envoyé inutilement à sa recherche, il n'est que trop vrai qu'il aura été englouti dans les ondes, ou massacré comme M. de Langle.

sel fossile, de fer et de charbon. Le détroit de Bass fournit aussi de l'occupation à beaucoup d'individus, pour y recueillir l'huile de baleine et des peaux de veaux marins. Ces deux articles passent pour être les meilleurs du Globe. Voyez, sur la Nouvelle-Hollande, le tome iv, page 273, et le tome viii, pages 270 et suivantes.

Le 26 janvier 1788, dit M. Whyte, nous vîmes arriver à Botany-Bai M. Clonard, envoyé par M. le comte de la Pérouse. Ce capitaine nous dit que M. de Langle et onze Français de sa suite avoient été massacrés dans une île des Navigateurs. Le 8 février, plusieurs de nos officiers allèrent rendre visite aux Français; ils furent reçus par M. de la Pérouse de la manière la plus polie et la plus amicale. Le 30 mai suivant, après déjeuner, nous allâmes visiter le tombeau d'un Français mort pendant le séjour de M. de la Pérouse dans ces parages. Ce Français étoit le Père Receveur, cordelier et physicien, blessé grièvement à l'œil par les insulaires de Maouna. Son monument étoit simple et élevé sans art : au dessus de la fosse, on voyoit écrit sur une planche clouée à un arbre, l'inscription suivante que le commodore Philipp, ami de M. Whyte, fit graver ensuite sur cuivre.

*Ci-gît le Receveur de l'ordre des frères mineurs ;
embarqué, en qualité de physicien, sur l'escadre de
M. de la Pérouse, et mort à Botany-Bai le 17 février
1788.*



Quelques souscripteurs auroient désiré cette Collection plus volumineuse, mais, pour ne pas multiplier les volumes sans nécessité, nous avons résolu de la terminer ici. Il n'y a déjà que trop

de livres, et c'est moins à leur nombre qu'à leur mérite et à leur importance qu'un homme de goût s'attache ordinairement. Combien d'ouvrages ne voit-on pas surcharger tous les jours les bibliothèques, et qui, soumis à l'analyse, fourniroient à peine cinq à six pages intéressantes !

Conformément à notre promesse et au plan que nous nous étions tracé, le lecteur peut se flatter de trouver dans ce recueil presque tous les faits propres à compléter l'histoire de l'homme, à nous faire connoître les opinions, les erreurs, les folies et le délire de cette malheureuse espèce humaine : il y verra aussi les différens phénomènes, la température, et les productions les plus rares des diverses contrées de la Terre. Enfin, pour ne laisser rien à désirer aux géographes sur les découvertes récentes, nous y avons également inséré un extrait des relations des capitaines Dixon, Marchand, Vancouver, la Billardièrre, Péron, Turnbull, etc., ainsi que les détails les plus curieux des autres navigateurs et voyageurs célèbres. L'expérience de tous ces marins, leur mérite personnel et leur grade, sont des garans de la justesse de leurs observations et de leur véracité.

Il ne me reste plus qu'à réclamer un peu d'indulgence de la part de ceux qui liront cet

Ouvrage; car loin de moi la présomption et le fol orgueil que mon travail soit exempt de défauts. Je sais très-bien que si plusieurs savans critiques ont daigné applaudir à mes foibles efforts, d'autres ont été plus sévères. Que ceux-ci, pour toute discussion et pour toute réponse, me permettent de leur dire avec le bon La Fontaine : *Si de vous agréer je n'emporte le prix, j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*

FIN.

TABLE

Des matières du Tome douzième.

TROISIÈME et dernière année du voyage de la Pérouse.	Page 5
Détails sur le Jesso et l'Oku-Jesso.	7
La connoissance de ces contrées est due à la Pérouse.	9
Visite des insulaires du cap Crillon.	10
Leur taille, leurs manières.	11
Leur façon d'extraire l'huile de baleine.	13
Origine présumée des peuples de cette contrée.	14
Quelle est la distance de l'île Tchoka ou Ségalien, à l'île Chicha.	17
La côte de la Tartarie orientale est moins habitée que celle du nord de l'Amérique.	18
Total de la population de cette contrée de l'Asie.	19
Détails sur les perles de ce pays, et sur celles de Baharein.	20
Distance qu'il y a de l'Oku-Jesso aux Kuriles.	30
Description de l'île de la Compagnie.	34
Détails donnés par Steller sur la pointe de l'Opatka.	36
La Pérouse arrive au port d'Avatscha.	38
Il reçoit la visite du curé de Paratounka.	39
Chamanes du Kamtschatka.	40
Cérémonies funèbres de ce peuple.	<i>ibid.</i>
Présent de peaux de zibelines fait à la Pérouse.	45
Les Français vont voir le volcan d'Opala.	48
Précautions des Cosaques pour ne pas mettre en fuite les zibelines.	49
Détails sur la saranne.	54

TABLE DES MATIERES. 213

Détails sur les saumons du Kamtschatka.	Page 57
— sur les eaux chaudes de Baaniou.	60
Bal donné par M. Kasloff aux Français.	62
La Pérouse est promu au grade de chef d'escadre.	65
Son entrevue avec le malheureux Ivaschkin.	66
Epitaphes de Louis de Lisle, et du capitaine Clerke.	68
Usages des Kamtschadales, leur caractère.	72
Impôt qu'ils paient à la Russie.	74
Demande des Anglais au cabinet de Saint-Pétersbourg.	75
L'aspect des îles Kuriles est horrible.	37
Opinion du curé de Paratounga sur toutes ces îles.	79
— sur leur population.	80
Etablissemens des Russes à l'est du Kamtschatka.	86
Leurs bains publics à Saint-Pierre et Saint-Paul.	89
Lesseps est chargé d'apporter en France la relation de la Pérouse.	92
Ce chef d'escadre coupe l'équateur.	99
Il arrive aux îles des Navigateurs.	102
Il y commerce avec les insulaires.	103
Physionomie de ces habitans.	106
Beauté des oiseaux de ces îles.	107
La Pérouse vient à Maouna.	108
Il y fait des échanges.	113
Beauté et fertilité de cette île.	116
Massacre de douze Français.	128
La sagesse de M. de Vaujuas sauve quarante-neuf personnes des deux équipages.	130
Noms des individus morts dans ce désastre.	136
La Pérouse fait route vers l'île d'Oyolava.	140
Taille et force de ces insulaires.	148
Leurs mœurs.	155

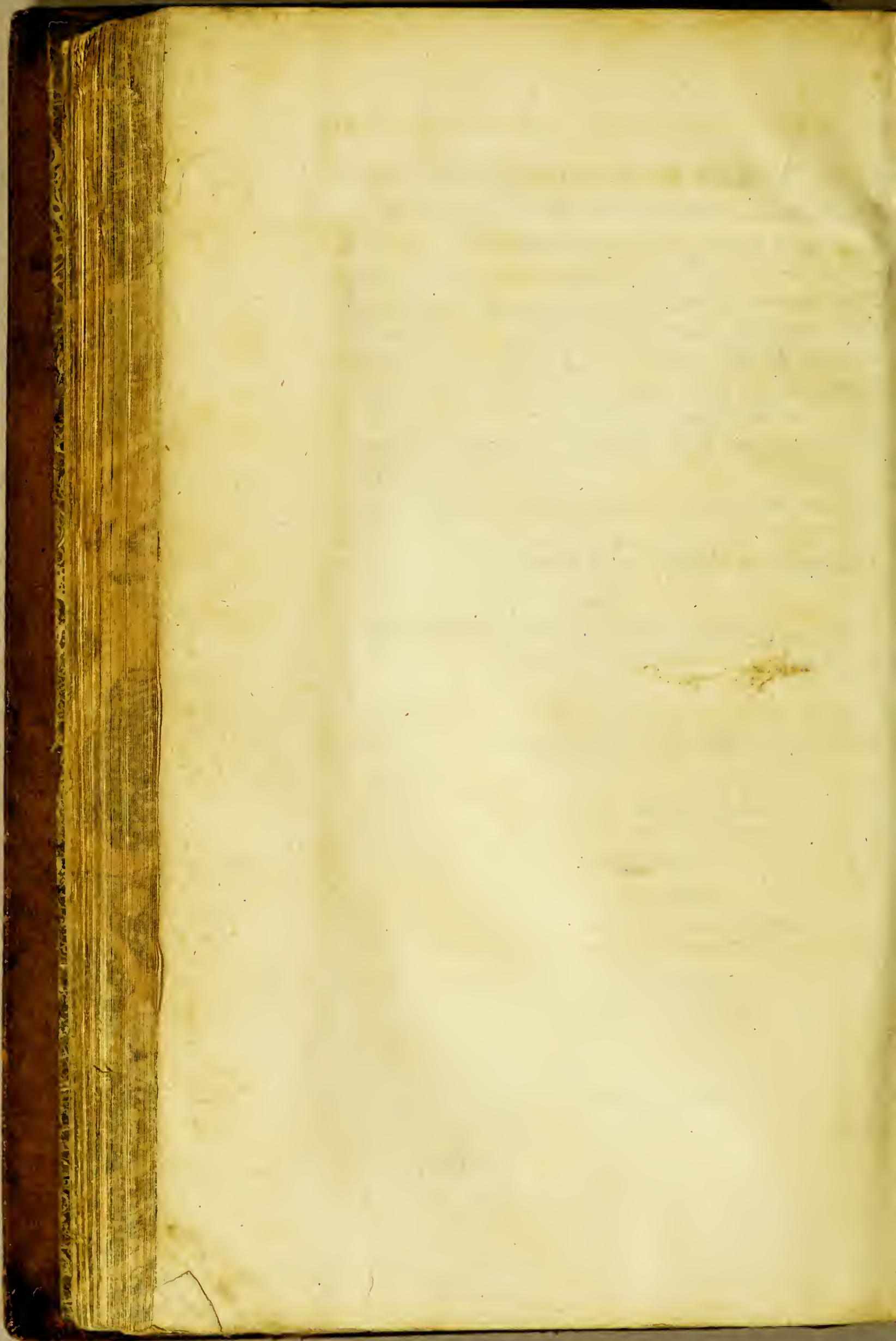
214 TABLE DES MATIERES.

Leurs travaux.	Page 156
Noms des dix îles de l'archipel des Navigateurs.	144
Origine de ces peuples.	158
Changemens survenus à O-Taïti.	146
Causes de la mortalité arrivée dans cette île.	147
Passion de ce peuple pour nos armes à feu.	148
Frères Moraves arrivés à O-Taïti, pour prêcher l'évangile.	149
Leur zèle y a peu de succès.	150
Propreté des O-Taïtiens.	151
Leur costume, leur toilette.	152
L'autorité paternelle y est presque nulle.	153
Détails sur le fruit de l'arbre à pain, et manière de le conserver long-tems.	154
Détails sur les îles des Cocos et des Traîtres.	168
Figure et caractère de ces habitans.	170 et 187
La Pérouse fait le commerce des cocos avec ces insulaires.	172
Il fait prendre à son équipage des précautions contre le scorbut.	174
Il vient à Vavao, une des îles des Amis.	175
Navigation de Maurelle dans cet archipel.	ib.
Résultat des observations de ce marin.	176
Vue des îles Latté, Kao et Toofa.	180
Détails sur Hoonga-tonga et Hoonga-hapaée.	182
Nombre des îles des Amis.	185
La Pérouse fait voile vers Botany-Bai.	188
Description des îles Philipp et Nepean.	189
— de l'île Norfolk.	195
Origine de cette colonie.	194
Fertilité et inconvéniens de cette île.	195
La Pérouse arrive à Botany-Bai.	198

TABLE DES MATIERES. 215

Détails sur la colonie de la Nouvelle-Hollande. Page	200
Réglemens sur les concessions de terrain.	201
— sur les travaux des déportés.	202
Prix des comestibles.	203
Population de Sydney.	<i>ib.</i>
Histoire de Barrington.	204
Caractère des indigènes.	205
Leurs mœurs et leurs usages.	206
Fin du journal de la Pérouse.	201
Ses lettres.	207
Foibles détails donnés sur cet illustre infortuné par Whyte.	208
Conclusion et résultat de cet ouvrage.	110

Fin de la Table du douzième et dernier Volume.





RPJCB



**CARTE
D'ASIE**
Par J.B. Persson
Ingénieur Géographe
An 1810.

Longueur commune de France de 114000	Longueur commune de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000
Milles de France de 114000	Milles de France de 114000

RPJCS

enque
0



CARTE
D'AFRIQUE.

Par J.B. Poisson.

An 1809.

Longueurs Propres de 1° 5 au Degré
Milles de Hollande de 25 au Degré
Longueurs Propres de 25 au Degré
Longueurs Propres de 25 au Degré

APJCS



AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
Par J.B. Peron
Ingénieur Géographe
An 1809

Liens communs de France de 24 au D.
Milles Anglais d'usage de 30 au Degré.
Liens de Canada de 30 au D.
Liens d'Espagne de 27 1/2 au Degré.
Liens Marins de 20 au Degré.

RPJCE



RPJCB



CARTE RÉDUITE
donnant toutes les découvertes faites dans
LE GRAND OCEAN
nommé aussi
OCEAN PACIFIQUE
ou
MER DU SUD
Par J. B. Pourcet Ingénieur Géographe
l'An 1810.

RPJCC

TABLE

ANALYTIQUE ET RAISONNÉE

Des matières contenues dans les 12 Volumes,

Mise par ordre alphabétique, avec une explication
de quelques termes de marine.

N. B. Les chiffres romains indiquent le tome; les chiffres arabes séparés par une virgule, marquent la page du volume. Quand les chiffres arabes sont seuls, ils désignent toujours la page du volume précédemment énoncé.

ABAZES. Leur force, leur costume, tome III, page 127.

ABYSSINIE. La couronne y est élective dans la famille du roi, I, 492. — Cérémonies du couronnement, 494. — Manière de se présenter devant le monarque, et d'obtenir justice, 495. — Coutumes de ce souverain, *ib.* — Usages de ce peuple, 497. — Son origine, 493. — Banquets, orgies des Abyssiniens, 498. — Leur religion, 501. — Leurs guerres, 509.

ABYSSINIENS (les) ne touchent jamais à leur manger; ils le reçoivent de la main des femmes, I, 499. — Cet usage est adopté par les nobles d'O-Taïti, VIII, 78. Et il se retrouve encore dans l'île d'Amsterdam ou Tongataboo : les femmes de cette île qui ont lavé un cadavre, ne peuvent toucher à aucun aliment pendant un certain nombre de mois, X, 86.

ACADIENS. Leur émigration et leurs regrets, I, 437.

ACAPULCO, port du Mexique. L'air y est pesant et mal-sain, VII, 257. Mais la rade en est vaste, sûre et belle : on y est exposé à ressentir des secousses de tremblement de terre, 258.

AGORES (les) ou Tercère sont découvertes en 1449 par des marchands flamands, VI, 439. — Leur nombre, et leur nom, 440. — Détails sur la ville de Horta, IX, 467. — Caractère des habitans, gouvernement de ces îles, 468. — Notions sur Corvo, Flores et Fayal, 469. — sur Pico, Tercère, Graciosa, Saint-Michel, 470. — Pendant l'hiver il ne gèle point dans ces îles, et le printemps et l'automne y sont délicieux, 472.

AGNANO. Lac du royaume de Naples, III, 548.

AGOWS, peuple de l'Abyssinie. Le Nil prend naissance dans leur territoire, I, 505. — Leurs vêtemens, leurs cavernes, 506.

AGUÉSSAU (d'). Son opinion sur la géographie : manière d'en rendre les détails faciles et agréables, VII, 364.

AHÉES (les) sont une noix assez semblable à notre châtaigne, et forment la principale nourriture de plusieurs habitans des îles de la Société, VIII, 101.

AIGUILLES des Alpes et des Pyrénées, III, 550. — Majesté et élévation de l'aiguille du mont Cervin, *ib.*

AIMANT de la Sibérie, fait feu avec le briquet, X, 486.

ALBATROS (l') est le plus gros des oiseaux d'eau, sans en excepter le cygne, IX, 38. — Il y en a qui ont dix pieds deux pouces d'envergure, 39.

ALBINOS de la vallée de Chamouni, III, 583. — Les Albinos de Panama ont la vue faible pendant le jour, et meilleure à la clarté de la lune, IV, 200.

ALGER. Son gouvernement, I, 539. — Description de sa capitale, 540. — Bains établis dans cette ville, 541. — Beauté de la plaine qui l'entoure, 542. — Manière dont le dey rend là justice, 543. — Mœurs des Algériens, 544. — Leurs meubles, leur vaisselle, 545. — Récompense qu'ils donnent aux enfans studieux, 546. — Caractère du peuple, ses manufactures, 547.

ALGUE. Il y en a de deux espèces, VIII, 45. — Quand la mer est calme et quand on se trouve dans le voisinage d'une terre inconnue, il est dangereux de risquer le passage sur des parties de mer couvertes de ces plantes, 46.

ALMÈS d'Egypte. Il n'est point de fêtes sans elles, III, 48. — Almès de Congo ou plutôt Cougou, sur la côte orientale du golfe Persique, 220. — Bayadères ou Almès de Surate, 235.

ALPES. Leur majesté, III, 549. — Leur montagne la plus élevée, 551. — Quelle est la différence entre l'élévation des Alpes et celle des Pyrénées, *ib.* — Mœurs des bergers des Alpes, 575. — Origine du mot *Alpes*, 579. — Les bestiaux des Alpes ont plus de fierté que ceux des Pyrénées, 574.

AMAZONES. Leur divorce presque perpétuel avec leurs maris, II, 159. — Opinion des Moxes du Pérou sur ces femmes, *ib.*

Les Amazones du Monomotapa se brûlent la mamelle gauche pour manier l'arc avec plus d'adresse, IV, 329.

AMBOINE. Description de cette île, III, 430. — Sa population, 431. — Elle produit à elle seule autant de girofle que toutes les Moluques, 430.

AMÉRIQUE (l') est découverte par Christophe Colomb en 1492, I, 9. — Il paroît constant que les Normands y avoient pénétré l'an 1001 de Jésus-Christ, VIII, 11. — Motifs qui ne peuvent ravir à Colomb le mérite et la gloire de sa découverte, 12. — *Berben*, maladie qui surprend quand on approche de l'Amérique, III, 448.

AMIANTE et Asbeste des Alpes, III, 585. — Expériences de MM. Darcet et de Saussure, *ib.* — Amiante du Groenland, IX, 234. — de la Sibérie, X, 566.

AMIRAUTÉ (îles de l'). Desseins hostiles de ces insulaires contre les Anglais, VI, 392. — Ils ont, comme ceux des îles d'Egmont et de la Nouvelle-Irlande, le teint couleur de cuivre très-foncé, avec une tête laineuse, 393. — Observations de M. de la Billardièrre sur ces îles, 394.

AMIS (les îles des) ont été découvertes en 1643 par Abel Tasman, IX, 186. — Origine de ce nom, 184. — Habitans de ces îles comparés avec ceux d'O-Taïti, 175. — Différence entre le sol ou le territoire de cet archipel et celui des îles de la Société, 184. — Dans

les îles des Amis on ne voit ni bourgs ni villages, 188. — Les hommes et les femmes y sont de la même taille que les Européens, 189. — Température de ces îles, 191. — Dans les îles de la Société on trouve des belles fontaines ombragées par des arbres odorans. Ces charmans réduits où l'on peut se baigner, embellissent la contrée et contribuent à la santé des habitans, 297. — Nom du roi de toutes les îles des Amis, X, 64. — Spectacle d'un combat singulier, 68. — Danse où ces insulaires développent une précision extrême, 69. — Concert, feux d'artifice, 70. — Etendue de l'archipel des Amis, et nombre des îles qu'il renferme, 106. — Les îles Keppel et Boscawen de Wallis sont vraisemblablement de ce nombre, *ib.* — Les femmes de ces îles ont le corps si bien proportionné, la forme de leurs membres est si arrondie, qu'elles pourroient servir de modèle aux artistes, 108. — Les dartres paroissent être la maladie la plus commune de ces peuples : quelques-uns en perdent le nez, *ib.* — Toutes ces îles ne paroissent point avoir le même système religieux, mais ont cependant des idées assez justes de l'immortalité de l'ame, 111. — Le peuple de ces îles nomme ses chefs *seigneurs du soleil et du firmament*, 112. — La langue de ces insulaires ressemble beaucoup à celle des peuples de la Nouvelle-Zélande et d'O-Taïti, 115. — Voyez AMSTERDAM et ANA-MOCKA.

AMPUERO. Famille de Lima, qui descend des anciens Incas du Pérou, V, 32. — On voit encore le Tambo où les Incas renfermoient leurs richesses. Cet édifice n'est plus qu'une mesure, 33.

AMSTERDAM ou Tongataboô, île des Amis, IX, 176. — Abondance qui règne dans cette île, 177. — La Nature y est par-tout aidée de l'art, 178. — Situation des maisons de ces insulaires, 180. — Les femmes de cette île chantent assez bien, 181. — M. de la Billardiére leur donne un concert, 190. — Manière dont ils fabriquent leurs étoffes : fêtes brillantes données à Cook dans cette île, X, 82. — Leur façon de tuer les porcs, 92. — Manière dont les chefs de cette île s'endorment ; soporifique dont ils usent, 93. — Dimensions de Ton-

gataboo, 94. — Cette île repose sur un roc de corail, 95. — Plantes et animaux qu'on y trouve, 96. — Cette île est comme le chef de l'archipel des Amis, 105. Voyez AMIS.

ANA-MOCKA, ou Rotterdam. Description de cette île, IX, 304. — Maisons des insulaires, 305. — Peu d'îles présentent une plus grande variété de sites dans un si petit espace, 306. — Un lac en occupe le centre : on y voit des berceaux touffus qui étalent les plus belles fleurs, et qui embaument l'air de parfums, 310. — Le sol y est argileux, rougeâtre et peu élevé, X, 65. — Cette île possède la meilleure eau de toutes les îles des Amis, 107. — Sa situation au centre de l'archipel, est la plus favorable au commerce, *ib.* — Voyez AMIS.

ANDAMAN (les îles). Leur situation, III, 280. — Notions du major Symes sur ces îles, 281.

ANDRINOPLE. Sa grandeur, III, 79. — Coutumes des Turcs dans cette ville, 81. — Détails sur le harem d'Andrinople, 85.

ANGLAIS (les) qui pillent les mines de Saint-Jago sont massacrés par les Espagnols, IV, 370. — Caractère de ces insulaires, 468. — Leur costume, 469. — Leurs meubles, 471. — Leur nourriture, 472. — Leurs routs, 477. — Hommes célèbres de l'Angleterre, 480. — Sagesse des femmes de cette île, 481. — Procédé des Anglais vis-à-vis de leur mère, 482. — Leurs combats au pistolet et à coups de poings, 483. — Course de chevaux, leurs paris, 485. — La pauvreté est méprisée dans cette île, 486. — Fortunes considérables de Londres, 487. — Population des trois royaumes, 491. — Leur ambassade à la Chine, 574. — Leurs possessions dans l'Inde, V, 414. — Leurs ports principaux en Europe, 196. — Nom donné à Londres aux Anglais qui reviennent de l'Inde avec de grandes richesses, VII, 314. — Leurs colonies dans la Nouvelle-Hollande, VIII, 315. — Régime de ces établissemens, XII, 201. — Leur activité commerciale sur tous les points du Globe, X, 467.

ANNIBAL. Les délices de Capoue sont funestes à

son armée, III, 532. — On n'est pas d'accord sur l'endroit par lequel il est entré en Italie, 580.

ANSON. But de son voyage, V, 195. — Le Commodore arrive à Madère, 201. — Description de la côte des Patagons, 229. — Le scorbut ravage son équipage, 243. — Il éprouve des tempêtes horribles, 245. — Il perd les deux tiers de ses matelots, 297. — Prix qu'il met à l'estime de ses ennemis, 316. — Il part pour l'Asie, 350. — Ses préparatifs pour s'y emparer du galion, 387. — Combat et victoire d'Anson, 389. — Son retour dans sa patrie, honneurs qu'il y reçoit, sa mort, 406.

ANTHROPOPHAGES du Fertit en Afrique, I, 536. — De Maniana, 607. — Des environs du détroit de Magellan, II, 254. — Fortes présomptions contre les sauvages de la Terre-de-Feu, 412. — Cannibales de la baie de Nassau, 415. — Il y en a eu autrefois au Mexique, VII, 254. — Les nègres voisins du Congo ont une boucherie de chair humaine, IV, 169. — Des habitans de Formose mangent la chair humaine avec du poivre et du sel, V, 59. — Les Caraïbes sont accusés de se nourrir quelquefois de la chair de leurs ennemis, 214. — Les Caffres des environs du Cap rôtiennent, selon Roggeween, leurs ennemis, et les mangent, VI, 147. — Il y a à Malacca des anthropophages reconnus, III, 287. — Selon Froger et les missionnaires, il y en a aussi à la Guiane, VII, 199. — Preuves évidentes que les habitans de la Nouvelle-Zélande ont ce goût horrible, tome VIII, pages 168 et 202, et tome IX, pages 203 et 450. — Il y a encore des Cannibales parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, VIII, 345. — M. de la Billardière a vu manger aux habitans de la Nouvelle-Calédonie le bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans, et un morceau de bras, IX, 402.

ANTIGUES, ou Antigoa. Position de cette île, VI, 308. — Sa population, ses productions, 309.

APELLÈS. Stanchio, jadis Cos ou Meropis, a vu naître ce peintre célèbre, III, 63.

ARABES du golfe Persique. Leur manière de demander l'aumône, III, 220. — Il y a des Arabes établis dans Madagascar, IV, 286. — Leur ancien pouvoir en Espagne, V, 179. — Leur abe ou vêtement, VII, 329. — Distinction à faire parmi les Arabes, 374. — Éducation de ces peuples, 376. — Leur usage en se mariant, 377. — Leur amour pour la propreté, 378. — pour l'hospitalité, 379. — Leur manière de saluer et de faire leurs échanges, 380. — Leur taille, leurs alimens, 381. — Maison et habits d'un Arabe, 384. — Toilette des femmes de l'Arabie, 386. — Age où elles se marient, 387. — Leurs amusemens, 388. — La lèpre existe encore dans ces régions, 389. — *Voyez* BEDOUIN.

ARAIGNÉES (les) de la Guiane sont très-dangereuses, V, 195. — Celles de la Nouvelle-Calédonie sont mangées par les habitans de cette île, IX, 404. — Les femmes du Kamtschatka qui désirent avoir des enfans en mangent aussi, X, 454. *Voyez* FEMMES. — On en voit à Ceylan d'une grosseur énorme, qui fabriquent une toile assez solide pour résister aux efforts des petits oiseaux dont elles font leur proie, VI, 129. — On en voit au Mexique, dont le corps est de la grosseur du poing, VII, 256.

ARARATH. Montagne de l'Arménie, III, 139. — Elle est toujours couverte de neige, et les Arméniens la nomment *montagne de l'Arche*, 143.

ARAUCO. Les peuplades de ce pays sont les plus intraitables de l'Amérique méridionale, V, 23. — Manière dont elles font la guerre aux Espagnols, *ib.* — Opinion de Cavendish sur cette nation, II, 179. — Trait remarquable rapporté par Olivier du Nord, 267. — Ces indiens du Chili ont, selon l'hermite, une nombreuse et excellente cavalerie, 423.

ARBRE AU MASTIC. Description de cette plante, III, 67.

ARBRE A PAIN des îles Larrons. Sa description par Dampier, IV, 229. — Arbre à pain des îles de la Société, VIII, 112, et XII, 153. — Les Anglais

cherchent à le naturaliser dans leurs possessions de l'Amérique, VIII, 115. — Ce fruit chez les O-Taïtiens est la base de leurs repas, 120. — Le bois de cet arbre est précieux pour la charpente, et plus durable qu'un autre, XII, 154. — Moyen adopté par les O-Taïtiens et les missionnaires anglais, pour conserver son fruit, nommé *rima*, d'une année à l'autre, 153. — Cet arbre pousse sur la racine des vieux, et ces arbres couvriroient la plaine, si les habitans ne s'y préparoient des espaces, ou pour leurs cabanes, ou pour d'autres productions, X, 152. — Les O-Taïtiens attribuent au fruit de cet arbre la qualité de blanchir la peau, 153.

AREC préparé au samorin de Calicut, I, 470. — Description de cet arbre, III, 254, et IV, 235. — Sa noix, semblable à la muscade, se mâche avec le betel, et est très-recherchée par les Chinois, XI, 319. — Cook a vu beaucoup de noix d'arec dans l'île Savu, VIII, 390.

ARGALI, ou Béliet sauvage. Description de ce quadrupède, X, 455.

ARGENT enlevé par Drak ou Drake aux Espagnols, II, 60. — par lord Anson, V, 394.

ARGENT coupé en morceaux par les Chinois pour faire leurs paiemens, XI, 525.

ARGENT fondu, et versé dans la bouche de deux Siamois, VII, 283.

ARGILE (l') ou terre grasse, est mangée par les Otomaques, IV, 158. — Ce goût bizarre se remarque chez les nègres de Guinée, arrivés en Amérique, 159. — M. de la Billardière en a vu aussi manger aux habitans de la Nouvelle-Caledonie, IX, 404. — Voyez NÈGRES.

ARICA. L'air de cette ville du Pérou est mal-sain, V, 27. — Inconvénient qu'occasionne à cette ville une montagne voisine, couverte d'ordures des Cormorans, *ib.*

ARIMOÀ. Description de cette île, VI, 91. — Elle est extrêmement peuplée, 95. — Ses productions, 94.

ARMÉNIENS. Leur goût pour la morale de l'évangile,

gile, III, 130. — Description d'Erivan leur capitale, 139. — Les Arméniens n'existent plus en corps de nation depuis long-tems, 140. — Maisons des riches, 141. — Les Arméniens de Zulfa sont les plus riches sujets de la Perse, 174. — Leurs jours de jeûne, leurs fêtes, 175.

ARREVVY, ou Éarrèøys. Société en honneur à O-Taïti, VIII, 123. — Elle a ses secrets comme les francs-maçons, et secourt ses membres quand ils sont dans le besoin, IX, 291. — Ces éarrèøys font de bons dinés, et voyagent dans toutes les îles de la Société, en se livrant aux plaisirs et à la débauche, 293. — Suites funestes de leurs maximes, XII, 147.

ARSACIDES, ou Archipel des îles Salomon, découvertes par Mendana en 1567: détails donnés par Surville sur ces habitans, V, 451. — Leurs armes, 452. — Bonnes qualités d'un jeune homme de ce pays, enlevé par M. de Surville, 454. — Mœurs et usages de ces insulaires, 455. — La tortue est leur principal aliment, 457. — Ils ne connoissent point de métaux, 458. — La navigation est dangereuse dans cet archipel, VI, 280 et 281. — Voyez EGMONT.

ARZERUM, ou Erzerum, est située dans une belle plaine de l'Arménie mineure, III, 131. — Détails sur cette ville, 132.

ASCENSION (l'). Moÿen de trouver la baie de cette île, VI, 437. — Usage des vaisseaux qui s'y arrêtent, *ib.* — M. de Bougainville s'y conforme, VII, 173. — L'aspect de cette île est plus affreux que celui de l'île de Pâques et de la Terre-de-Feu, IX, 462. — Elle n'est qu'un amas de roches brisées et entassées les unes sur les autres, *ib.* — Depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin, on y trouve beaucoup de tortues, 464.

ASPHALTITE (lac), ou Mer Morte. Ses issues, ses dimensions, VII, 458. — Expériences tentées par Vespasien et Pockocke sur ces eaux, 459. — Situation de Sodome et de plusieurs autres villes auprès de cette mer, *ib.*

ATHÈNES. Ses monumens, III, 107. — Sa popu-

lation actuelle, 108. — Sort des Athéniens, *ib.* — Leur vin est d'une amertume désagréable, 109.

ATLAS. Son sommet est couvert de neige, I, 561.

ATOOTI, ou Attowi. Observations du capitaine Dixon sur cette île, X, 401. — Détails de Vancouver, XI, 138. — Fête brillante donnée aux Anglais, 139. — Nombre des spectateurs, variété dans l'action de chaque groupe d'acteurs, 141. — *Voyez SANDWICH.*

ATTELAGE des chiens au Groenland, IX, 233. — au Kamtschatka, X, 456. — Utilité de ces animaux pour les Kamtschadales, 457. — Les peuples de Tchoka et les Tartares du voisinage n'ont pas d'autres attelages, XII, 91. — *Voyez CHIENS.*

AURIGNY et ALDERNEY. Description de ces îles, V, 7.

AUORES boréales de l'Islande, X, 278. — du Spitzberg, 292. — Celles de la mer Glaciale sont magnifiques, et ne se déploient qu'en pétillant, 481.

AUTRUCHES du cap de Bonne-Espérance, I, 489. — de l'Abyssinie, 519. — du Darfour, 530. — du port Saint-Julien, II, 11. — Ossemens d'autruche, aussi gros, selon Drake, qu'un gigot de mouton, 83. — Autruches farouches, vues par Olivier du Nord au port Désiré, 249. — Elles servent de nourriture aux Patagons, 254. — La course de ces oiseaux est, selon Spilberg, extrêmement rapide, 319. — Hauteur de cet oiseau, et différence entre le mâle et la femelle, VI, 148. — Ses œufs, selon Byron, sont un excellent mets, 200.

AVA, CAVA ou KAVA, II, 380. — Grosseur de la racine de cette plante, et effets funestes de son infusion bue avec excès, IX, 184, et XII, 124. — Description de cette plante, X, 91. — L'Ava Britannica des O-Taïtiens est différente, XII, 148.

AVALANGES ou AVALANCHES. Ce que c'est, III, 559. — Désastre arrivé à Pleurs, petite ville des Alpes, 577.

AVELINES. D'où leur vient leur nom, III, 553.

AVES. Cette île doit son nom à la multitude d'oiseaux qu'on y trouve, IV, 153. — Sa position, 154.

BABYLONE. Ses ruines, VII, 423.

BAFFIN (Guillaume). Sa navigation et ses découvertes, X, 252. — Sa mort aux Indes orientales, 253.

BAIE. Ce que c'est, VII, 204.

BAINS DE VAPEUR chez les Egyptiens, III, 49. — chez les Lapons, X, 302. — chez les Russes, 519. — au Kamtschatka, XII, 89. — Usage des Russes au sortir de ces bains, X, 519. — Utilité de ces bains de vapeur pour les insulaires de la Nouvelle-Zélande, 38.

BALBEK. Ses ruines; monumens qu'on y trouve encore, VII, 442.

BALEINE. Sa pêche aux Etats-Unis, I, 204. — Les pauvres Japonais vivent de sa chair, II, 297. — Combat de ce cétacée avec la licorne, VI, 307. — La baleine n'use jamais de sa puissance pour détruire, IX, 42. — Nombre de baleines prises dans l'espace de quarante-quatre ans, 43. — Pêche des baleines par les Kamtschadales, X, 548. — Nombre de ces cétacées, qui nagent majestueusement à une demi-lieue de la Terre-de-Feu, XI, 48. — Puanteur de l'eau lancée par les baleines, 228. — Pour faire leur huile de baleine, les insulaires de Tchoka coupent par morceaux la chair des baleines, ils la laissent pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil, et ils reçoivent l'huile qui en découle dans des vases d'écorce ou dans des outres de peau de veau marin, XII, 13. — Celle que les Anglais font dans le détroit de Bass passe pour la meilleure du Globe, 208. — La baleine est attaquée souvent par l'orque, 36.

BALISE. Ce que c'est, VII, 205. — Les balises se font aussi très-souvent avec des tonneaux vides.

BAMBOU, ou Canne d'Inde. Utilité de cette plante, III, 421. — Des morceaux de bambous fendus servent de couteaux aux insulaires d'Amsterdam ou Tonga-taboo : ils les emploient aussi pour enlever les soies des cochons, X, 93. — Les habitans des îles des Amis ont encore une grande flûte de bambou à quatre trous,

dont ils jouent avec le nez, IX, 190. — Le plus doux et le plus agréable instrument des Chinois est un orgue composé de divers tuyaux de bambou enfoncés dans une espèce de calebasse, XI, 324.

BANANE. Description de cette plante, ses variétés, VIII, 113.

BAOBAB, ou *Adansonia* de l'île Saint-Yago, sa conférence, IV, 7.

BARBADE (la). Situation de cette île, V, 209. — Sa population, 210.

BARBARIE (la) est le meilleur pays de l'Afrique, I, 538.

BASCHI, une des Bashées, IV, 260. — Nouveaux détails sur ces îles par Surville, V, 430.

BAUME de Darap (le) est excellent pour les fractures, III, 214. — Baume de Copahu, en quoi il consiste, V, 174. — Baume de la Mekke, VII, 391.

BAZAR (un) est un lieu de marché, III, 10. — Bazar des femmes à Constantinople, 99. — Un Européen ne peut entrer dans ce bazar sans un firman du Sultan, *ib.* — Détails de M. Olivier sur ce bazar, et prix d'une belle femme à Constantinople, *ib.* — Sa valeur en Mingrèlie, 125. — à la Chine, 384.

BEDOUIN. Son caractère, VII, 414 et 419. — Sa manière de vivre, 415. — Sa répugnance pour les villes, 416. — Travaux de sa femme, 420. — Gouvernement de ces habitans du Désert, 415. — Leurs guerres, 420. — Nombre des Arabes ou Bedouins du Désert, 375. — Voyez ARABES.

BENTANG, espèce de théâtre et de maison commune des Mandingues, I, 577.

BERING ou BÉERING (*Vitus*). Ses tentatives pour trouver un passage en Amérique par le nord-est de l'Asie, X, 240. — Préparatifs de ce marin célèbre, 241. — Indices qui lui prouvent la possibilité du succès, 242. — Sa seconde expédition ne lui laisse aucun doute sur sa découverte, 243. — Maladie et mort de cet illustre Capitaine dans une île qui porte son nom, *ib.* — Il a la gloire d'avoir trouvé le premier la route

de la Sibérie à l'Amérique, 244. — M. de l'Isle de la Croyère meurt aussi dans cette expédition faite par ordre du czar, 342. — M. de la Pérouse fait graver sur cuivre l'inscription qu'on voit au Kamtschatka sur le tombeau de ce Français, XII, 68. — *Voyez* TSCHIRICOFF.

BETEL. Description de cet arbrisseau si recherché dans l'Inde, IV, 236. — Il prospère dans Java, VI, 143. — Sa tige rampe comme le lierre, a besoin d'appui, et se cultive comme la vigne, 129. — Carteret l'a trouvé dans la Nouvelle-Bretagne, 380. — Cette plante mâchée picote le palais, produit une salivation rougeâtre, et exhale un doux parfum, VII, 260. — Cook a vu cette plante dans l'île Savu, VIII, 390. — *Voyez* la position de cette île sur la carte de l'Asie.

BETHLÉEM, petite ville de la Pensylvanie, est en partie habitée par les Moraves, I, 268. — *Voyez* MORAVES.

BETHLÉEM, ville de la Palestine, dépendante du pachalic de Damas, est sur une hauteur, à deux lieues de Jérusalem, III, 36, et VII, 449.

BIRMAN, ou Pegu. Etendue de cet empire, VII, 286. — Titre adopté par le monarque, et coutume particulière aux Peguans lorsqu'on bâtit une pagode, *ib.* — M. Sonnerat vante beaucoup la sobriété de ces peuples, 287. — En quoi consiste leur costume, *ib.* — Différence entre les Peguans et les Birmans, 288. — Leur culte, leur opinion sur les ambassadeurs étrangers, *ib.* — Leur usage au renouvellement de l'année, 289. — Nombre des villes et villages de cet empire, sa population, 291. — On peut appeler les Birmans un peuple de soldats remplis de force et de courage, 292. — Leur respect pour le souverain, *ib.* — Leur code, leurs livres, leurs maximes de morale, 293. — *Voyez* SIAM.

BOERE, ou Bouro. Triste situation de l'équipage de M. de Bougainville en arrivant dans cette île, VII, 143. — Il y trouve des vivres, 144. — Détails sur les naturels de cette île, 145. — Ses quadrupèdes, ses plantes, 146.

BŒUFS. Manière dont les Hottentots les dressent, I, 479. — Les Caffres taillent les cornes des bœufs, et leur donnent la forme qu'ils veulent, 491. — Sanglans combats du taureau des Alpes avec l'ours, III, 570. — Bœufs employés au Caire à faire monter l'eau dans une citerne, 21. — Bœuf *Apis* de Memphis, 27. — Dans les anciens états du Mogol, celui qui veut voyager monte sur un bœuf, 264. — Combat des taureaux à Madrid, V, 189. — Le bœuf est à très-bon marché au Brésil, IV, 344. — On nourrit beaucoup de ces animaux à Guam, une des îles Larrons, 397. — Le plus gros bœuf ne vaut au Chili que 12 fr., V, 26. — Sa valeur à Rio-Janeiro et au Brésil, 174. — Les bœufs du Brésil ressemblent à des buffles : la chair en est mollassse et désagréable au goût, 221. — La côte des Patagons en nourrit beaucoup de sauvages : manière dont les Indiens et les Espagnols en font la chasse, 229. — Dans le Paraguay, les Espagnols et les Portugais ne les tuent que pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux objets de leur commerce, 278. — Manière dont les Espagnols prennent ces animaux dans le Mexique, VII, 247. — Les bœufs du Pegu sont monstrueux, 289. — A Surate, les cabriolets maures y sont traînés par des bœufs, 321. — Dans l'île de Corse, la chair du bœuf est coriace, 363. — Dans l'île Ste.-Hélène, elle est délicieuse, succulente et grasse, IX, 460. — A Monterey, on voit des plaines couvertes de troupeaux de bœufs, XI, 245.

Bois trouvés dans les marais de l'Ecosse, VI, 154. — dans les marais de l'Irlande, 161.

BOIS FLOTTANS portés par la mer au Groenland, IX, 234. — Bering en a vu au détroit qui porte son nom dans le Nouveau-Monde, X, 242. — Bois flottans portés sur le rivage de l'Islande, 280. — du Spitzberg, 290. — La mer offre le même avantage sur les côtes du Kamtschatka et des îles Kuriles, 348. — La direction de ces courans du sud-ouest vers le nord-est a été très-souvent confirmée. On sait qu'ils portent les bois et les fruits de l'Amérique jusque sur les côtes d'Irlande, d'Ecosse et de la Norwège, 229.

BOLABOLA. Cette île a un pic haut et escarpé, VIII, 140. — Les insulaires y donnent à Cook le spectacle d'une danse bouffonne, 141. — Cook y achète l'ancre perdue par M. de Bougainville; prix qu'il en donne, X, 148. — Cette île n'a que 8 lieues de tour, 149. — Elle a cependant subjugué Ulietea, 150.

BONDOU. Mungo-Park s'y trouve environné de tout le sérail du souverain de ce royaume, I, 590.

BONNETTES (les) sont des voiles dont on se sert pour élargir la voilure du vaisseau, XI, 288.

BONTEKOE. Son naufrage, I, v de l'avant-propos. Triste situation où il se trouve, ix. — Ses blessures, x.

BONZES (les) sont méprisés à la Chine, V, 116. — Leur nombre dans cet empire, XI, 315. — Ils sortent ordinairement de la dernière classe du peuple, *ib.*

BORNEO. Détails sur cette île par Olivier du Nord, II, 304. — Ses productions, 305. — Elle nourrit des éléphants, des orangs-outans, IV, 320. — Détails des malheurs arrivés à des Français dans cette île, III, 294.

BOSCHIMANS. Observations sur une excroissance qui se manifeste dans la partie la plus secrète de leurs femmes, I, 483. — Manière dont ils préparent leur poison, 490. — Leurs alimens faute d'autre nourriture, IV, 325. — Leur barbarie, 326.

BOUCANIERS, ou Flibustiers. Leur établissement à St.-Domingue, VII, 179. — Leur régime, leur habillement, 180. — Leur courage intrépide, 181. — Leur civilisation, 182.

BOUGAINVILLE (M. de). But de son voyage, VII, 5. — Il arrive à Buenos-Aires, 7. — Position heureuse des Malouines, 15. — Leur description, 19. — Détails sur les Patagons, 61. — Sur le détroit de Magellan, 65. — Tristesse qu'inspire cette région, 80. — Arrivée de ce navigateur dans O-Taiti, 89. — Ses observations sur ces habitans, 92. — Il découvre des îles dans l'archipel des Navigateurs, 114. — Aventure du domestique de Commerson, 120. — Navigation

de M. de Bougainville dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, 130. — Il vient à Batavia, 158. — Il passe au cap des Tempêtes, 171. — Cingle vers Ste.-Hélène, 175. — Son arrivée en France, 175.

BOULEAU (le) est presque le seul arbre de l'Islande, X, 280. — Il est très-recherché aux environs de Tobolsk, 562. — Les Russes font une liqueur avec la sève de cet arbre, *ib.* — Les Kamtschadales en font aussi un très-grand usage, et la trouvent fort saine et assez agréable, XII, 48. — Ils mangent même l'écorce de cet arbre, 55.

BOURBON, ou de la Réunion, ou Bonaparté, ou Mascarenhas (île de). Notions de le Gentil sur cette île, V, 141. — Epoque où les Français y ont commencé leur établissement, 143 et 149. — Les habitants sont laborieux, doux et tranquilles, 144. — Observations de M. Bernardin-de-St.-Pierre sur cette île, 148. — Ses productions principales, 149. — Sa distance de l'Île-de-France, *ib.*

BOUSHOUANAS. Leur ville, leurs villages, IV, 526. — Leurs moyens de subsistance, 527.

BOUTAN, ou Boudistan. Ses montagnes, VII, 294. — Couleur des habitants de ce pays, leur taille, leur figure, *ib.* — Palais du souverain, 295. — Ses ministres, 296. — Fête d'Houli, *ib.* — Goût de ce souverain pour les arts de l'Europe, 297. — Ses Gylongs, 296. — Limites du Boutan et du Thibet, 298. — Voyez THIBET.

BOUTON, ou Bulton, ou Button. Détails donnés sur cette île par Dampier, IV, 268. — Faste du Sultan, et présens faits aux Anglais, 269. — Jeune garçon de cette île qui avoit deux rangs de dents à chaque gencive, 270. — Bonne réception faite à Wood-Rogers par le souverain de cette île, 400. — Singulière construction des bourgs dans ce pays, 401. — Figure de ces insulaires, 402. — Fertilité de cette île. VI, 102.

BRAMES de l'Inde, I, 458. — Leur origine, 459. — Leur costume, 460. — Leur manière de vivre, 465. — Ils cultivent la jeunesse des Almès ou Baya-

dères, III, 235. — Observations astronomiques, et calcul des éclipses des bramines de Benarès, V, 416. — Doctrine qu'ils enseignent encore aujourd'hui dans leur école, 417.

BRÉSIL. Sa description par le Gentil, V, 156. — Il se fait beaucoup de commerce à Bahia, ou San-Salvador, 157. — On y remarque quatre classes d'habitans, *ib.* — Les naturels du pays sont indomptables, 158. — Mœurs corrompues des Européens dans le Brésil, 161. — Leur costume, 162. — Religieuses de ce pays, 165. — Tout le monde y aime les commodités de la vie, *ib.* — Détails sur Rio-Janeiro, 169. — Population de tout le Brésil, *ib.* — Ses neuf grands gouvernemens, 170. — Désagrémens pour un étranger dans ce pays, *ib.* — Négligence des habitans de Rio-Janeiro dans leurs habits et sur leur personne, 171. — Leurs repas, et prix des denrées, 172. — Minéraux et pierres précieuses du Brésil, 173. — L'intérieur du Brésil n'est qu'une forêt immense, 174. — Végétaux de cette contrée, 175. — Observations du lord Anson sur ce pays, 219. — Selon Roggeween, le Brésil est un pays vaste et riche, VI, 22. — Selon Commerson, il est très-précieux pour la botanique, VII, 32. — Notions de Cook sur ce pays, VIII, 36. — Les femmes n'y paroissent pas sévères, 39. — Voyez STE.-CATHERINE.

BROWNE. Son voyage dans le Darfour, I, 522. — Voyez DARFOUR.

BRUCE. Son voyage aux sources du Nil, I, 492. — Voyez ABYSSINIE et NIL.

BUENOS-AIRES. Origine du nom de cette ville, V, 277. — Richesse des campagnes qui l'environnent, *ib.* — Gouvernement des peuplades de ce pays, 278. — Position de cette ville du Paraguai, VII, 9. — Ses dehors sont bien cultivés, 10. — Taille, costume et mœurs de ces Indiens, 11. — Voyez INDIENS de l'Amérique méridionale.

BUFFLES (les) sont si abondans aux Philippines, que les Espagnols les tuent pour la peau, III, 416.

234 TABLE ANALYTIQUE

— Ils sont à très-bon marché aux environs de Tronganon, V, 429. — Java en nourrit qui pèsent plus de douze cents, VI, 143. — Les Siamois montent, par préférence, le buffle ou le bœuf, VII, 283. — Les buffles du Pégu sont monstrueux, 289. — Selon Cook, le buffle du Cap est très-féroce; il attaque les fermiers dans leurs voyages, tue, foule aux pieds leur bétail; et six bœufs ordinaires, attelés avec lui au chariot, ne peuvent le faire changer de place, IX, 36.

BYRON. But de son voyage, VI, 190. — Manière dont il purifie son eau douce, 191. — Il arrive au port Désiré, 199. — Détails sur le détroit de Magellan, 215 et 237. — sur les Malouines, 230. — Il y a des saisons où la route du détroit est préférable à celle du cap Horn, 255. — Byron passe aux îles Mariannes, 284. — Détails sur Batavia, 298. — Il arrive au cap de Bonne-Espérance, 303. — Son retour dans sa patrie, 310.

BYRSA. Château situé sur les ruines de Carthage, I, 550.

CACAO (le) de Manille est supérieur à celui de l'Amérique, III, 411. — Les Espagnols en offrent dans toutes les visites qu'ils reçoivent, *ib.* — Description de l'arbre qui le donne, IV, 157. — On trouve des cacaotiers à Tabaco, 200. — Il y en a beaucoup dans le Brésil, du côté de Para, V, 177. — Nombre de livres de cacao qu'on tiroit en 1788 de Saint-Domingue, VII, 183. — Cook a trouvé cette plante à O-Taïti, VIII, 113.

CADIX. Ses anciens noms, III, 499. — Description de cette ville, 500.

CAFÉ (le) croissoit naturellement dans l'île Bourbon, à l'époque de sa découverte : son grain sauvage, plus beau, plus gros que celui d'Arabie, étoit plus amer, moins onctueux et d'un parfum moins agréable, V, 146. — On peut tirer aujourd'hui de Bourbon près de trois millions pesant de bon café, 149. — Celui de Ceylan a le parfum du Moka, VI, 129. — Quantité de café exporté de Saint-Domingue en 1788, VII,

183. — Tendres sollicitudes de Declieux pour introduire cette plante précieuse à la Martinique, 187. — Café Moka, 390. — Sa description, et manière de le cultiver, *ib.* — Choedely a été le premier mortel qui en ait fait usage, 391.

CAFFRES, différent des Hottentots, I, 484. — Leurs cabanes, 485. — Leurs mariages, 486. — Manière atroce avec laquelle ils traitent souvent la vieille, 487. — Ils redoutent le voisinage des Européens, 490. — Les Caffres forment une nation très-nombreuse, IV, 327. — Selon Røggeween, il y en a d'anthropophages, VI, 147. — Voyez ANTHROPOPHAGES.

CAIRE (le). Sa position, sa population, III, 19. — Détails sur cette ville, 21.

CALAVANZY (le) n'est autre chose que des fèves brunes et blanches, IV, 42.

CALCUTTA est une des plus belles villes de l'Asie, V, 411. — Pouvoir du conseil qu'on y a établi, 412. — Population et luxe de cette ville, 413.

CALIFORNIE. Les hommes de la partie méridionale sont grands, droits et bien faits : ils vont nus, et les femmes n'ont qu'une frange épaisse d'herbe, IV, 120. — La chasse, la pêche sont leurs seules occupations, 121. — Leurs armes sont l'arc et la flèche, 126. — Leur pays est sain et très-fertile, 124. — Ils ont beaucoup de vivacité et sont railleurs, 125. — Observations de Wood-Rogers sur cette partie de l'Amérique, 389. — Deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie suffisent à l'Espagne pour contenir environ cinquante mille Indiens errans dans cette vaste partie de l'Amérique, XI, 250. — Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc, et leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable, 231. — Montagne extraordinaire vue par Vancouver auprès de Monterey, 237. — La terre de la Californie est d'une fertilité inexprimable, 238. — Le produit moyen du blé y est de soixante-dix à quatre-vingts pour un ; les extrêmes, soixante et cent, 239. — Régime de la mission de Monterey, 246. —

236 TABLE ANALYTIQUE

Cabanes des Indiens, 247. — Leurs heures de travail par jour, peines corporelles dont on punit leurs fautes, 249. — Heure de leur lever et de leurs repas, 252. — Adresse des femmes de ce pays pour donner un degré convenable de torrédaction à leur grain avant de le moudre, 254. — Les Indiens convertis ont conservé tous les usages que le Christianisme ne prohibe pas; l'habillement des femmes étant un manteau de peau de cerf mal tannée, celles des missions en font un petit corset à manches, 258. — Pouvoir du vice-roi, et traitement des divers membres de l'administration de ce pays, 268.

CAMÉLÉONS (les) sont très-communs aux environs de Smyrne, III, 70. — Description de ces animaux, *ib.* — Caméléons du Darfour, I, 530.

CANADA. Ses lacs, I, 418. — Époque de sa découverte par Cartier de Saint-Malo, et sa cession à l'Angleterre, 425. — Ses villes principales, *ib.* — Usages et mœurs de ces habitans, 424 et 429. — Température du Canada, 428. — Caractère du Canadien, 450. — Moyen de captiver sa confiance, 431. — Couleur, taille de ces sauvages, 432. — Leur manière de faire la guerre, 434. — Leurs voyages, 435. — Leur gouvernement, 436.

CANARIES. Nombre de ces îles, IV, 3. — Costume des habitans, 4. — Ils sont sujets à la gale et à la lèpre, *ib.* — Le climat de ces îles est peut-être plus beau qu'en aucune contrée de l'Univers, 5. — Voyez GUANCHES et TÉNÉRIFFE.

CANDIE, ou Crète. Son labyrinthe, III, 59. — Taille et figure des habitans de cette île, 60.

CANELLE du Mont-Etna, en Sicile, III, 546. — Cannelle de Jean Winter, ou fausse canelle, IV, 421; V, 457; VI, 219; VIII, 46, et IX, 421. — Cannelle de Ceylan, manière d'en faire la récolte, VI, 127. — Elle est transplantée avec succès à Cayenne, VII, 191. — Cannelle de la Chine et de la Cochinchine, XI, 333.

CANGUE, ou Tcha. Supplice usité en Perse, III,

200. — Il l'est aussi à la Chine, 375. — Description de cette machine, 376, et tome XI, 331.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Ses trois montagnes, I, 478. — Il n'y a pas de chemin frayé dans les environs de la ville, 479. — Quadrupèdes et oiseaux de cette partie de l'Afrique, 489. — La découverte du Cap est due à Gama, 444. — Observations de Wood-Rogers sur ce pays, IV, 410. — de Roggeween, VI, 144. — de M. Bougainville sur le vin de Constance, VII, 172. — Familles de France établies au Cap, VIII, 417. — Selon Cook, l'éducation des femmes des colons y est négligée, et leur conversation est peu intéressante, IX, 34. — Les colons ne peuvent s'établir à moins d'un mille de distance les uns des autres, 35. — Cherté de la queue des moutons de ce pays, X, 14.

CAPUL ou CAPOUL. Usage bizarre des habitans de cette île, II, 221.

CAP-VERT (îles des). Leur situation, et origine de leur nom, II, 442. — Leur nombre, IV, 6. — Leur température, 7. — Herbes qu'on remarque aux environs de ce Cap, *ib.* — Détails de Dampier sur ces îles, IV, 161. — de Wood-Rogers, 338. — Selon Roggeween, il n'y pleut jamais, et les rosées y fécondent la terre, VI, 11. — Selon Cook, les habitans sont de taille médiocre, laids et presque noirs, IX, 19. — Leur costume, 20.

CARAÏBES. Leur taille, leur figure, leur origine, V, 211. — Leur manie de se peindre le visage, 212. — Ornaments de leurs femmes, *ib.* — Quel est le plus grand affront qu'on puisse leur faire, 213. — Leur amour pour l'hospitalité, 214. — Leur cuisine, *ib.* — Leurs maisons, 215. — Leurs hamacs, 216. — Leur jalousie, leur antipathie pour les nègres, *ib.* — Voyez NÈGRES. — Différence entre les Caraïbes et les Naturels primitifs de St.-Domingue, 217. — Voyez GUIANE.

CARAINERS du royaume d'Ava, VII, 290. — Leur costume, leur amour pour la paix; leur origine présumée, *ib.*

238 TABLE ANALYTIQUE

CARAVANES. Motifs de ces associations, I 526. — Elles sont dans l'usage de marquer dans le désert les chemins par un tas de pierres, 527. — Provisions de la caravane du Darfour, *ib.* — Attirail d'un homme qui ne veut manquer de rien dans le désert d'Arabie, VII, 371. — Les caravanes qui vont du Boutan à Rungpore se servent des chevaux de la vallée de Paro, 297. — La caravane de Barbarie qui se rend à la Mekke, achète sa sûreté et son passage dans le désert, en donnant cent bourses aux Bedouins, 410. — *Voyez* DÉSERT.

CARAVELLE. Petit bâtiment espagnol ou portugais de 120 à 140 tonneaux, I, 4.

CARAVENSERAI (un) est un bâtiment destiné aux voyageurs, III, 10. — Caravenseraï qu'on voit dans le Portugal, à une lieue d'Oporto, VII, 37.

En Perse, ces édifices sont bâtis en briques, et tous sur le même modèle, III, 153.

CAROLINE-NORD, I, 349. — Sa population, 350. — Ses productions, 357. — Abondance de ses bestiaux, 358. — Insalubrité de ce pays pendant l'été et l'automne, 359. — Végétaux précieux de cette contrée, 360.

CAROLINE-SUD. Ses limites et sa population, 378. — L'insalubrité y est encore plus grande à cause de la culture du riz, 379. — Ports de cette contrée, 382. — Ses fruits les plus abondans, 384. — Ressources d'un planteur dans ce pays, 388. — Charles-Town est la seule ville considérable de la Caroline-Sud, 389.

CARTERET. Son voyage, VI, 311. — Il arrive au détroit de Magellan, 318. — Il vient dans l'île Masafuero, 336. — Triste état de son équipage lorsqu'il découvre l'île Egmont, 360. — Son arrivée dans la Nouvelle-Bretagne, 384. — Détails sur la Nouvelle-Irlande, 387. — sur la Nouvelle-Hanovre, 388. — Description des îles de l'Amirauté, 393. — de Mindanao, 399. — de Célèbes, 415. — Ses observations sur Batavia, 432. — Son retour dans sa patrie, 440.

CASOAR de Malacca. Grandeur de cet oiseau, III, 285. — Casoar de la Nouvelle-Hollande, VIII, 310.

CATARACTES de Niagara dans le Canada, I, 419. — *Cataractes* du Nil, 504. — *Cataracte* des Pyrénées, qui a 1200 pieds de hauteur, III, 585. — *Cataracte* du Rhin à Lauffen, *ib.* — *Cataracte* ou chute du *Staub-bach*, *ib.* — *Cataracte* de la Nouvelle-Zélande, qui a offert à Cook un très-beau spectacle. IX, 73.

CAVENDISH (Thomas). Son voyage, II, 161. — Il vient à Sierra-Leone, 165. — Vise au détroit de Magellan, 174. — Divers détails sur ce passage, 176. — Cet Anglais prend un vaisseau espagnol chargé d'or, 212. — Il arrive aux Philippines, 217. — Il y fait pendre un Espagnol, 221. — Ses observations sur l'île de Capoul ou Capul, *ib.* — sur Java, 226. — Retour de ce navigateur dans sa patrie, 240.

CAVIAR (le) est fait avec des œufs d'esturgeon, XII, 56.

CÉLÈBES. Macassar est le principal établissement des Hollandais dans cette île, VI, 413. — Détails donnés par Carteret sur cette ville, 416. — Difficultés qu'il y éprouve, 418. — Souverainetés indépendantes dans cette île, 426.

CEYLAN est la plus riche des îles de l'Asie, III, 278. — Habitans de cette île, VI, 126. — Son pic d'Adam, 125. — Caractère de ces insulaires, 127. — Végétaux qu'on y trouve, 129. — Supplices ordonnés par le souverain de Ceylan, 128.

CHALES de Cachmyr (les) sont tissus avec le poil des chèvres du Thibet, VII, 299. — Beauté de ces quadrupèdes, *ib.* — Voyez la position de cette ville sur la carte générale du Globe, ou sur celle de l'Asie.

CHAMANES ou CHAMANS ou KAMMS. Confiance des Tatars dans ces sorciers, X, 515. — Ces chamanes portent une robe de cuir parsemée de ferrailles, de griffes d'aigle et de hibou, 516. — Tous les mouvemens de ces êtres sont convulsifs; ils roulent des yeux hagards et furieux, et ils regardent les popes du

240 TABLE ANALYTIQUE

Kamtschatka comme leurs plus grands ennemis, XII, 40.

CHAMEAU. Utilité de sa fiente, I, 539. — Cet animal mue en trois jours, et on prétend que son lit est très-bon pour les hydropiques, III, 189. — Il y a deux espèces de chameaux, *ib.* — Leur charge, 190. — Nombre des chameaux du Grand-Mogol, 265. — Les Arabes les appellent *les navires-du-désert*, VII, 394. — Ils emploient le chameau au transport des fardeaux, et le dromadaire à la monture des pèlerins, 395. — Le lait de chameau passe pour très-sain dans l'Arabie, mais il est très-gluant, 400. — On voit des troupeaux de chameaux dans la Crimée, dans la Tauride et dans le pays des Kirguises, X, 555. — Ces animaux réussissent très-bien dans les Steppes qui sont imprégnées de sel, 556.

CHATAIGNIERS énormes du Mont-Etna, III, 546. — Il y en a un qui a 208 pieds de circonférence, *ib.*

CHATS (les) font l'amusement des femmes du Japon, II, 296. — Ceux de l'Ile-de-France ont dégénéré, et ne sont guères redoutés des rats, IV, 296. — Ils sont presque tous rouges dans la capitale de la Sibérie, X, 474.

CHATS de mer; description de ces poissons, IV, 188.

CHAUVES-SOURIS énormes du lac Bahi (les), sont mangées par les habitans des Philippines, III, 394. — A Mindanao il y en a d'aussi grosses que le milan, IV, 237. — Dans une petite île au couchant de Sébo, on en voit de la grosseur d'un canard, 250. — La chair de celles de Timor est, selon M. Péron, très-tendre et très-estimée, 272. — Dans l'île de Bourbon, les chauves-souris y sont de la grosseur d'une poule, et leur chair est très-délicate, V, 148. — *Chauve-souris* ou *le Spectre* de la Guiane, VII, 195. — Casuarina d'une île des Amis, dont les branches étoient remplies de chauves-souris noires de l'espèce du vampire, IX, 180.

CHÊNES du Kentucky, I, 339. — Variété qui produit un gland dont on fait une boisson semblable au café,

café, *ib.* — Les *chênes* de la Béotie et de la Phocide nourrissent le Kermès, III, 62. — *Chêne* à la galle, 107.

CHENIER. Son voyage à Maroc, I, 556. — *Voyez* MAROC.

CHEVAUX. Leur beauté et leur prix dans le Luddamar, I, 598. — Ils sont rares dans l'Inde; leur nourriture dans ce pays, III, 266. — Le plus beau cheval ne vaut au Chili guères plus de douze francs, V, 26. — On les y prend à la chasse avec des lacs, 27. — Les chevaux de la côte des Patagons sont excellens, et les meilleurs ne coûtent qu'un écu, 230. — Ceux du Boutan sont très-vifs, et les caravanes s'en servent pour venir du Boutan à Rungpore, VII, 297. — Les Arabes vivent avec ces animaux comme avec des domestiques sur lesquels ils peuvent compter, 393. — Précautions qu'ils prennent pour la race des koclanis, *ib.* — Nombreux troupeaux de cavales réunies sous un étalon dans les vastes steppes du Don, de l'Oural et de Jeniseisk, X, 553. — Quand les jeunes étalons commencent à devenir grands, le chef du troupeau les chasse, *ib.* — Les paysans russes accoutumés à des corvées pénibles, les font éprouver à leurs chevaux avec une dureté impitoyable; quelquefois aussi ils les prennent par le raisonnement, 554.

CHICHA ou CHICA. Liqueur des Indiens de l'Amérique méridionale; manière de la faire, II, 157 et 259. — Plaisir qu'ils ont à la boire, V, 22.

CHICHA, ou Jesso. Cette île, réunie à l'Oku-Jesso, dont elle n'est séparée que par un détroit de douze lieues, est plus considérable que toutes les îles britanniques, XII, 28. — *Voyez* ТЧОКА.

CHIENS dressés à combattre les Naturels de St.-Domingue, I, 37. — Ces animaux sont souvent mangés par les Canadiens avec des pattes d'ours, 431. — Les Chinois les mangent aussi, III, 379. — *Chiens* des flibustiers de St.-Domingue, VII, 180. — *Chiens* de la Sardaigne, 366. — Les *chiens* du détroit de Magellan aboient, ce que ne font point ceux qui sont originaires de l'Amérique, VIII, 56. — La chair

de ces animaux est préférée à celle du cochon par les O-Taïtiens, 97. — Elle est un excellent mets selon les Anglais, 98. — Les *chiens* de la Nouvelle-Hollande sont très-féroces, 297. — Ceux d'Huaheine sont souvent allaités par les femmes de cette île, IX, 155. — *Chiens* donnés par Cook à *Attago*, chef de Tongataboo, 182. — Ces animaux sont réputés très-bons à manger par les insulaires des Amis, 188. — *Chiens* du Kamtschatka sont les meilleurs coureurs de la Sibérie, X, 456. — Ils sont très-utiles aux Kamtschadales; leur récompense, 457. — *Chiens* du Port-des-Français, XI, 207. — Jeunes *chiens* trouvés par la Pérouse, dans l'île Tchoka, 448. — Les *chiens* des Orotchys sont attelés à des traîneaux, 490. — Les Kamtschadales morts servent souvent de pâture à ces animaux, XII, 40.

CHILI (le) est un des plus beaux pays du Monde, V, 16. — On y compte quatre villes assez importantes, *ib.* — Le climat y est à peu près celui de l'Europe, 17. — Les habitans en sont pauvres, quoique sur un sol fertile, 21. — Observations de Roggeween sur ce pays, VI, 36. — Selon M. de la Pérouse, la ville de la Conception a été ruinée en 1751 par un tremblement de terre, et elle n'existe plus. La nouvelle ville a été bâtie à trois lieues de la mer, XI, 54. — Cette nouvelle ville bâtie en 1763, contient environ dix mille habitans. L'ancienne a été plutôt engloutie par la mer, que renversée par les secousses de la terre, 56. — Parure des femmes de cette ville, 64. — Leur complaisance; le peuple y est très-voleur, 62.

CHINE. Son antiquité, III, 376; XI, 305. — Variété des opinions sur la population de cet empire, III, 344; V, 82; XI, 306. — Ses forces militaires, III, 376; XI, 309. — Dépenses annuelles de ce gouvernement, XI, 307. — Son code pénal, V, 88; XI, 328. — Son culte, III, 341; V, 104; XI, 317. — Feste de la cour du monarque, III, 337 et 377. — Routes de cet empire, XI, 322. — Sa grande muraille, III, 339. — Époque où elle a été bâtie, XI, 345. — Température de Pékin, de Canton et

de Macao, 346. — Voyez sur cet empire la relation de Gemelli, tome III, page 307; celles de le Gentil et du lord Anson, tome V, pages 60 et 376; et enfin ce qu'en dit M. de Guignes, tome XI, page 304.

CHINOIS. Leur caractère, III, 378. — Leur couleur, V, 92. — Leur amour pour le jeu, III, 383. — Cérémonies de leur mariage, III, 369, et V, 101. — En quoi ils font consister la beauté d'un homme et d'une femme, III, 380. — Ils sont polygames, 384. — La femme d'un Chinois est son esclave, V, 98. — Vénération des Chinois pour la mémoire de leurs ancêtres, III, 380. — Leur cuisine, 381. — Manière dont leurs enfans sont élevés, XI, 308. — Classe des citoyens dans cet empire, 314. — Leur manière d'inviter pour un repas, V, 97. — Leur magnificence dans leurs funérailles, 109. — Ils laissent croître leurs ongles, XI, 320. — Médecin remarquable par un ongle de sa main gauche, *ib.* — Goût des Chinois pour les jardins, 321. — Ils sont passionnés pour le théâtre, 324. — Manière dont ils font leur paiemens, 325. — Leur passion pour l'argent et pour la vengeance, 327. — Goût plus horrible encore dont ils se vantent, 328. — Chinois comparé avec le Tartare, 327. — Productions de la Chine, 331. — Saison la plus favorable pour y arriver de France, 347.

CHYPRE. Détails sur cette île, et sur les villes qu'on y voit, III, 12.

CIGOGNES (les) sont très-communes à Andrinople, III, 86. — Opinion des Turcs sur ces oiseaux, *ib.*

CINCHONA, ou Quinquina, se trouve dans la Cordillère des Andes, V, 22. — Ce que dit Lyonel Waffer d'une écorce de manglier de la Guiane, VII, 193. — Nouvelle espèce de quinquina aussi efficace que celui du Pérou, trouvée par Cook dans une île des Amis, IX, 188.

CIRCASSIENS (les) sont remarquables par les graces dont la Nature les a doués, III, 125.

CITRONS de la Sicile. Manière d'en conserver longtemps le jus, III, 533.

CLERKE. Ses services dans la marine anglaise, X, 463. — Il sacrifie sa vie à son devoir, 464. — M. de la Pérouse fait graver sur une plaque de cuivre, l'inscription que l'on voit sur le tombeau de ce Capitaine, XII, 68.

CLIPERTON OU CLIPPINGTON. Objet de son voyage, II, 433. — Temps qu'il met pour venir des côtes du Mexique aux Philippines, 434. — Ses querelles avec Shelwock, 438. — Il vient aux Canaries, 440. — Il enlève plusieurs bâtimens aux Espagnols, 448. — Conspirations contre ce capitaine, 456. — Sa réunion avec Shelwock, 461. — Raisons qui engagent l'équipage à nommer un autre chef, 464. — Il vient à Amoy ou Emouy, 466. — Il se rend, en qualité de passager de Macao, à Batavia, et meurt en Irlande, 470.

CLOCHE, presque enterrée avec son clocher dans un glacier des Alpes, III, 578. — *Cloche* de Moscow, qui pèse 480 mille, X, 529. — *Cloche* un peu moins forte à Pékin, XI, 347.

COCHENILLE. Description de cet insecte, IV, 212. — La cochenille la plus précieuse est celle du Mexique, 213. — Manière d'en faire la récolte, 214.

COCHINCHINE (la) abonde en riz et en sucre, III, 300. — Détails donnés par M. Barrow sur ce pays, *ib.* — Adresse des Cochinchinois au jeu de volant, 302. — Leurs mœurs, leur figure, 303. — Productions de ce royaume, 304.

Cocos (l'île de) a été découverte par le Maire, II, 369. — Ce navigateur lui a donné le nom de Cocos, parce qu'il la vit remplie de cocotiers, 370. — Sa forme est celle d'un pain de sucre très-élevé, et elle est couverte d'arbres jusqu'à sa cime, XII, 168. — Son diamètre est à peu près d'une lieue, et elle est séparée de celle des Traîtres par un canal d'environ trois milles, *ib.* — Cette île et celle des Traîtres appartiennent à l'archipel des Amis, 187.

COCOTIER (le) est un des arbres les plus utiles, III, 253. — Ce qu'on peut faire de son fruit, *ib.* — Les singes en sont très-friands, 262. — Il y a quarante espèces de palmier, 420. — Détails donnés par Dam-

pié sur cet arbre, IV, 228. — Les terrains bas et sablonneux lui sont favorables, 229. — Il y en a beaucoup à Sumatra, 276. — Manière de tirer la sève d'une espèce de palmier pour en faire du vin, 297. — Selon Cowley, en râpant la chair du coco, on en fait une espèce de lait d'un goût très-agréable, 316. — Les fruits du coco *butyracea* du Brésil, donnent un beurre excellent, V, 175. — Observations de Roggeween sur le cocotier, VI, 94. — Il est très-commun dans la Nouvelle-Bretagne, 382.

COLOMB (Christophe). Son plan éprouve des obstacles à Gênes, à Lisbonne et en Espagne, I, 2. — Il s'embarque à Palos, 4. — Les Espagnols veulent le jeter dans les flots, 6. — Il découvre l'Amérique, 8. — Il passe à St.-Domingue, 13. — Il y est chargé de fers, 44. — Sa mort, 55. — Honneurs décernés à sa mémoire, 57. — Son portrait véritable, V, 194. — Sort des habitans que Colomb a trouvés à St.-Domingue, 217. — Voyez ST.-DOMINGUE et BOUCANIERS.

COMMERSON. Sa passion pour la botanique; beauté de son herbier, IV, 292. — Selon ce savant, le Brésil est très-riche en plantes rares, VII, 32. — Aventure du domestique de ce naturaliste, 120. — Mort de ce philosophe, 169.

COMPTES. Manière de compter des Kamtschadales, X, 458. — des habitans du Port-des-Français, XI, 216. — des Californiens, 274.

CONFUCIUS est le plus célèbre et le plus révééré des Chinois, V, 104. — Honneurs rendus tous les mois à sa mémoire, 106.

CONGO. Sa température, IV, 168. — Ses productions, 169.

CONNECTICUT. Sa population, I, 177. — Rivières et poissons de cette partie des États-Unis, 178. — Salubrité de l'air qu'on y respire, 180. — Police et réglemens de cet état, 187.

CONSTANCE, est à deux lieues du Cap, I, 480. — Ses vins sont faits avec du muscat, blanc et noir, *ib.*

CONSTANTINOPLE. Sa population, selon M. Oli-

246 TABLE ANALYTIQUE

vier, III, 89. — Le Grand-Seigneur y a deux sérails, 90. — Détails sur ces harems, 91. — Mosquées de Constantinople, 101.

COOK (Jacques). Son premier voyage, VIII, 17. — Notice sur ce célèbre navigateur; sa naissance, ses premiers travaux, 5. — Son application à l'étude de l'astronomie, 10. — Son mariage, 12. — Il est nommé *lieutenant de vaisseau*, 16. — Savans embarqués avec lui dans sa première navigation autour du Monde, 17. — Ils arrivent à Madère, 19. — Cook vient à Rio-Janeiro, 33. — Prix des diamans dans le Brésil, 41. — Détails sur les habitans de la Terre-de-Feu, 54. — Cook arrive à O-Taïti, 65. — Mœurs et coutumes de ces insulaires, 66. — Usage des nobles de cette île lorsqu'ils sont à table, 78. — Description de quelques autres îles de la Société, 134. — Cook célèbre l'anniversaire de son départ de Londres, 147. — Il arrive dans la Nouvelle-Zélande, 148. — Détails sur ces insulaires, 151 et 159. — Européens dévorés par ces sauvages, 168 et 202. — Végétaux de cette île, 221. — Armes et danses de ces sauvages, 229. — Arrivée de Cook dans la Nouvelle-Hollande, 234. — Détails sur les côtes orientales de ce vaste continent, 252. — Etendue de cette cinquième partie du Globe, 290, 294 et 314. — Bestiaux d'Europe transportés dans cette région, 300. — Caractère des sauvages de la Nouvelle-Hollande, 303. — Talent singulier de leurs femmes pour contrefaire les Européens, 304 et 378. — Goût de ces insulaires pour la chair humaine, 345. — Misère excessive de ces peuples, 310. — Cook descend dans l'île Savu, 389. — Il vient ensuite à Batavia, 395. — Effets funestes du climat de cette ville, 397. — Il vient louer une maison au cap de Bonne-Espérance, pour y soigner ses malades, 416. — Retour de ce navigateur dans sa patrie, 425.

COOK (Jacques). Objet de sa deuxième navigation, IX, 5. — Naturalistes et savans embarqués avec lui, 8. — Ils s'arrêtent à Madère, 12. — Cook vient au cap des Tempêtes, et y embarque Sparmann,

élève de Linnæus, 33. — Détails sur les montagnes de glace qu'on trouve vers le pôle Austral, 42 et 46. — Navigation pénible de Cook pour trouver un continent austral, 44. — Dangers auxquels s'expose M. Forster, 45. — Plaines immenses de glace trouvées par les Anglais vers le 71^e degré de latitude-sud, 52. — Cook arrive dans la Nouvelle-Zélande, 65. — Ses occupations dans cette île, 72. — Son entrevue avec des Zélandais, 76. — Il découvre la terre de Diémen, 92. — Et passe ensuite dans la baie d'Oaiti-Peha, 116. — Détails sur O-Taïti et sur ses habitans, 117. — Les Anglais et les O-Taïtiens se font des présens réciproques, 142. — Triste sort de la reine Oberea, 150. — Arrivée de Cook à Huaheine, 153. — O-Mai s'embarque avec les Anglais, 158. — Ils viennent à Ulietea, 159. — Cook y dîne chez le roi de cette île, 164. — Liqueur enivrante de ce pays, 165. — Comparaison entre les O-Taïtiens et les habitans des îles des Amis, 173. — Détails sur l'île d'Amsterdam, 176. — Soins d'Attago pour les Anglais, 177. — Vénération de ces insulaires pour leur monarque, 183. — Caractère de ces habitans, 187. — Ils se coupent presque tous un doigt de la main, 191. — Goût des femmes de cette île pour le chant, 190. — Retour de Cook dans la Nouvelle-Zélande, 193. — Effroi d'Edidée en voyant ces sauvages manger de la chair humaine, 203. — Maladie grave de Cook, 233. — Il arrive dans l'île de Pâques; ses observations sur cette île, 236. — Vices de ces insulaires, 244. — Arrivée de Cook aux Marquises, 249. — Découvertes du capitaine Marchand dans cet archipel, 264. — Caractère et mœurs de ces insulaires, 262. — Cook visite de nouveau les habitans des îles des Amis et de la Société, 270 et suivantes. — Il découvre l'île Mallicollo, 315. — Costume de ce peuple, et température de cette île, 319. — Détails sur Apée, 324. — sur Tanna, 330. — sur la Nouvelle-Calédonie, 377. — Observations de M. de la Billardiére sur cette dernière île, 399. — Cook passe de nouveau dans la Nouvelle-Zélande, 407. — Il s'arrête un peu au

548 TABLE ANALYTIQUE

cap de Bonne-Espérance, et cingle ensuite vers l'Angleterre, 453.

Cook (Jacques). Son troisième voyage, X, 5. — Il vient à Ténériffe; hauteur du pic, 9. — Il visite ensuite les îles vues par Marion et Kerguelin, 16. — Autres notions sur la Nouvelle-Hollande, 25. — sur la Nouvelle-Zélande, 31. — Réflexions de Cook sur ces habitans, 36. — Détails sur Mangéa, 44. — sur Watéoo, 49. — sur Ana-Mocka, 63. — sur Tongataboo, 78. — Fêtes données à ce capitaine par Mareewagee, 82 et 98. — Eloge des insulaires des Amis, 105. — Leur culte, leurs coutumes, 110. — Arrivée de Cook dans O-Taïti, 117. — Il y apprend la mort de la reine Oberea, 119. — Il assiste à une cérémonie barbare, 124. — On lui donne ensuite des heavas, 130. — Cook tombe malade, et les femmes du roi Otoo le guérissent, 133. — Il visite Eimeo, 137. — Il arrive ensuite à Bolabola, 149. — Mœurs des filles dans les îles de la Société, 155. — Observations de Vancouver sur ces îles, 157. — Cook cingle vers le nord, 168. — Il se rend aux îles Sandwich, 193. — Taille de ces insulaires, 172 et 379. — Commerce et productions de cet archipel, 176 et 391. — Grandeur des calebassés qu'on y cultive, 399. — Nombre de ces îles, 387. — Leur température, 390. — Les habitans de cet archipel sont divisés en trois classes, 400. — Détails de ce Capitaine sur les habitans de Nootka, 206. — sur leur nourriture, 222. — Découvertes pénibles de ce navigateur au nord-ouest de l'Amérique, 245. — Il y trouve d'énormes bancs de glace, 327. — Circonstances qui ont préparé les malheurs de ce Capitaine, 407. — Combat entre les Anglais et les insulaires d'Owhihée, 412. — Cook est assassiné, 414 et 431. — Son corps est partagé entre les chefs de cette île, 424 et 428. — Ses tristes restes sont mis dans une bière, et jetés dans la mer, 428. — Eloge de cet illustre navigateur, *ib.* — Honneurs rendus à sa mémoire, 442. — Sort des deux vaisseaux après la mort de leur chef, 444. — Ils viennent au Kamtschatka, 449. — Au mois d'août 1780, ils jettent l'ancre en Angleterre, 470.

COPHTES (les) sont les anciens possesseurs de l'Égypte, III, 17. — Ils habitent dans le Saïd, ou Haute-Égypte, 44. — Ils font le métier de courtiers et d'écrivains, 45.

COQS. Leur combat sanglant à Manille, III, 392, et XI, 373. — *Coqs* sauvages de Java, dont la crête blanche est mêlée d'une teinte de violet, VI, 143.

CORÉE. Sa côte méridionale est très-belle pour la navigation, XI, 410. — Epître du roi de Corée à l'empereur de la Chine, 412. — Étendue de ce royaume, *ib.* — Son code pénal, faste du monarque, 413. — Hospitalité du Coréen, son caractère, ses défauts, 414. — Productions de ce pays, 415. — Les Coréens sont mal vus à la Chine; anecdote sur un de leurs ambassadeurs, 416.

CORINTHE n'est plus qu'un gros village, III, 61. — Sa population actuelle, *ib.*

CORSE (la). Situation de cette île, VII, 362. — Sa population, *ib.* — Ses productions, 363. — Ses bois, ses ports, 364.

COTON de la Géorgie, I, 405. — Ses variétés, 406. — Coton de l'île de Puna, II, 199. — Le coton est le principal commerce des Grecs modernes, III, 62. — Coton de Perse, 201. — Les Philippines sont très-riches en coton, 409. — Il abonde aussi dans les îles du Cap-Vert, IV, 7. — Description du cotonnier, arbre dont, selon Dampier, on trouve deux espèces du côté du cap Saint-François, 193. — La culture du coton s'est considérablement augmentée dans le Brésil, V, 176. — Selon Byron, Tinian, une des îles Larrons, en produit beaucoup, VI, 290. — Nombre de cotonneries qu'on voyoit en 1788 à Saint-Domingue, VII, 182. — On en tiroit annuellement environ 6,289,000 pesant de coton, 183. — On trouve en Syrie le coton herbacé et le coton arbre, 433.

COWLEY. Son voyage, IV, 304. — Le vent le pousse jusqu'au soixantième degré trente minutes de latitude méridionale, 307. — Il vient aux Gallapa-

250 TABLE ANALYTIQUE

gos, 311. — Et passe ensuite en Asie, 313. — En revenant à Londres, il remonte aussi au delà du 60^e degré de latitude septentrionale, 333.

CRISTAL de roche. Sa recherche est très-pénible dans les Alpes : elle est plus facile dans les environs de Barèges, III, 568. — Ses variétés dans les Alpes, 569. — Selon Roggeween, on en trouve aussi dans les montagnes de l'Afrique, du côté du Cap, VI, 149. — On en voit des fragmens très-transparens dans la Nouvelle-Calédonie, IX, 404.

CROCODILES de l'Abyssinie, I, 502. — Leur grandeur énorme, 519. — Du Darfour, 530. — De la Gambie, 573. — De Sierra-Leona, ou Leone, II, 353. — Ceux du lac Bahi, dans les Philippines, sont très-féroces, III, 395. — On en voit beaucoup à Ceylan, VI, 129. — Observations de M. le chevalier Bossu, sur les crocodiles de la Louisiane, VII, 213. — Détails sur le caïman ou crocodile de Saint-Domingue, *ib.* — Sa grandeur, ses usages, sa fécondité, *ib.* — Sa ponte, ses ruses ; manière dont la femelle nourrit ses petits, 214. — Ces ovipares sont effrayans par leur figure et par leur puanteur, 221. — On en voit au Mexique, de 16 à 17 pieds de longueur, 255.

CUBA, ou Cubes a 500 lieues de tour, 100 de longueur, et 50 de large, VII, 199. — La Havane en est la capitale, 200. — Maisons et alimens de cette île, 201. — Costume de ses habitans 202. — Anecdote du lord Albemarle, qui s'étoit emparé de la Havane, 203. — Productions de cette île, 204.

DAMAN. Description de cette ville de l'Indoustan, III, 228. — Mœurs et usages de ses habitans, 230.

DAMIETTE. Insalubrité de l'air qu'on respire dans cette ville, III, 29.

DAMPIER (Guillaume). Son voyage, IV, 139. — Son arrivée chez les Moskites, 142. — Il passe aux Gallapagos, 175. — Epoque du départ du galion pour Manille, 219. — Observations de Dampier sur les Philippines, 262. — sur la Nouvelle-Hollande, 273.

— Route la plus sûre pour venir de l'Asie en Europe, 302.

DARFOUR. Règles pour les étrangers qui viennent dans ce royaume, I, 522. — Cour du sultan, 523. — Villes principales de cette partie de l'Afrique, 524. — Population de tout le royaume, 528. — Travaux champêtres de ce peuple, 529. — Quadrupèdes et oiseaux de ce pays, 530. — Tribut que l'on paie au souverain, 531. — Monnaie de ce royaume, 533. — Mœurs des Fourains, *ib.* — Maladie particulière à ce climat, 536. — Exemple de sévérité du sultan du Darfour, 537.

DÉFERLER, XI, 288. C'est dépaqueter les voiles, lorsqu'elles sont serrées sur leurs vergues. On dit de la mer qu'elle *déferle*, lorsque la lame brise en écumant avec bruit.

DEGRÉ, XI, 279. En France, on a coutume de partager le degré terrestre en 25 lieues communes de 2283 toises, et en 20 lieues marines; ainsi la lieue marine est la 20^e partie du degré: il y a 60 minutes de tems au degré, donc une lieue marine vaut 3 minutes de tems.

Sur terre un degré vaut 4 minutes de tems.

2	8
3	12
4	16
5	20
6	24
7	28
8	32
9	36
10	40
11	44
12	48
13	52
14	56
15	1 heure de tems.

Exemple. Il est à Vienne en Autriche, midi 56 minutes, lorsqu'il est midi précis à Paris; quelle est

la longitude de Vienne? Je cherche dans la colonne des minutes le nombre 56, et je vois qu'il correspond à 14 degrés de longitude orientale.

DELAWARE, partie des Etats-Unis, ses limites, I, 272. — Les farines de ce pays sont estimées, 274.

DERVICHES, sont des religieux turcs, III, 116. — Il y en a de plusieurs espèces, 95. — Plusieurs passent quelquefois toute la nuit à prononcer le mot *allah*, VII, 436. — M. de Pagès voyage avec une vingtaine de ces moines; ce qu'il en pense, 324.

DÉSERT du Mont-Blanc, III, 563. — de l'Arabie, VII, 330. — Silence profond qui y règne, 331. — Précautions indispensables pour celui qui veut visiter l'Arabie, 369. — Voyez BEDOUINS et CARAVANES.

DIABLES DE MER. Volume considérable de ces monstres, du genre des raies, VI, 31. — Il y en a qui pèsent plus de deux mille, *ib.*

DIAMANS du Brésil, V, 174 et 223.

DIAMANT inappréciable, possédé par le prince du Brésil, 174. — *Diamans* de Ceylan, VI, 129. — de Golconde et de Raolkonda, 130; III, 274.

DIEMEN (terre de). Opinion de M. Péron sur les sauvages de ce pays, VIII, 305. — Détails donnés par Cook sur ces peuplades, X, 25. — Leurs huttes, leurs vêtemens, 26. — Productions de cette partie du Globe, 27. — En 1642, Abel Tasman lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, *ib.* — Voyez NOUVELLE-HOLLANDE.

DOIGT. Usage des habitans des îles des Amis de se couper un doigt de la main, et souvent deux, IX, 191. — Cet usage est si général lorsqu'ils ont une maladie grave, ou qu'ils se croient en danger de mourir, que la dixième partie de ces insulaires est ainsi mutilée: ils se coupent les petits doigts avec une hache de pierre, X, 110. — Cette coutume se retrouve aux îles des Cocos et des Traîtres, ainsi que chez quelques individus des îles des Navigateurs, XII, 170. — Les sauvages de la Nouvelle-Hollande enlèvent aussi aux petites filles, les deux dernières phalanges du petit doigt de la main droite, 207.

DRAGON VOLANT tué par le Gentil dans l'île de Java, V, 134. — Selon le capitaine Surville, cet animal est extrêmement commun dans Pulo-Timon ou Pulo-Timor, 420.

DRAK ou DRAKE (François). Son premier voyage, II, 29. — Il s'empare des trésors de l'Espagne, 60. — Son retour à Londres, 68. — Sa deuxième navigation; luxe de sa table, 69. — Rupture entre Drake et son ami Doughty, 74. — Celui-ci est condamné à mort, 99. — Drake ne met que seize jours à traverser le détroit de Magellan, 109. — Il arrive près de la Mocha, où il court le danger d'être tué, 112. — Il vient à Valparaiso, 134. — Il y enlève de nouveaux trésors à l'Espagne, 122. — Il découvre et prend possession de la Nouvelle-Albion, 130. — Il court le danger d'être submergé et de perdre son vaisseau, 142. — Son retour dans sa patrie; il y est comblé d'honneurs, 147. — Sa mort, 148. — On dit ses entrailles déposées dans l'île Scuda, IV, 150.

DRUZES. Peuples de la Syrie, leur amour pour l'hospitalité, VII, 430. — Ils sont un reste des armées chrétiennes qui partirent pour la conquête de la Terre-Sainte, 431.

EAU douce. Manière de la purifier, VI, 191.

EAU de la mer. Manière de la dessaler et de la rendre potable, IV, 466. — Expériences sur la quantité de sel qu'elle contient, IX, 40.

ECOSSE. Stérilité de ses montagnes, VI, 154. — Maisons des Hyghlanders, 155. — Leurs meubles, leurs habits, leur nourriture, 156. — Le midi de l'Ecosse est plus fertile, 158. — Caractère des Ecossais, 159. — Savans qui ont illustré ce pays, *ib.* — Population de ce royaume, IV, 491.

EGMONT est l'île *Santa-Crux*, découverte par Mendana dans le second voyage qu'il fit en 1595, pour retrouver l'archipel de Salomon, VI, 368. — Hostilités de la part de ces insulaires, 371. — Nom général donné à ces îles par Carteret, 373. — Voyez ARSACIDES, ou Archipel des îles Salomon.

254 TABLE ANALYTIQUE

EGYPTE. Détails sur ce royaume, III, 43. — Ses limites, 46. — Saison la plus favorable pour y arriver d'Europe, *ib.* — Inconvéniens de ce pays, 49. — Influence du climat de l'Egypte sur les Géorgiennes que les Mamlouks épousent, 50. — Monumens qu'on y trouve encore, 51.

EGYPTIENS modernes. Leurs défauts, leur costume, III, 42. — Leur manière de vivre, 47. — Leurs idées sur la beauté des femmes, 50.

EIDER. Grosseur de cet oiseau; lieu où il place ordinairement son nid, X, 283. — Prix de l'édredon à Archangel, 284.

EIMÉO, ou Imao, est l'île du duc d'York, du capitaine Wallis; sa description, IV, 457. — Guerre d'O-Taiti contre les habitans d'Eiméo, IX, 275. — Le havre *Taloo*, qui est à la partie septentrionale de cette île, est le plus sûr de l'océan Pacifique; l'entrée et la sortie en sont également faciles, X, 137. — Les productions y sont les mêmes qu'à O-Taiti, 140.

ÉLÉPHANS (les) sont très-communs du côté du cap de Bonne-Espérance, I, 488. — Coutume du roi de Nubie, de se faire frotter avec la graisse de ces quadrupèdes, 515. — Manière de les prendre dans l'Abyssinie, 520. — Les Caffres les terrassent dans l'Inde, III, 248. — Nombre des éléphants du Grand-Mogol, 265. — Leur nourriture, 266. — Education qu'on leur donne, 269. — Les plus beaux viennent de Ceylan, 279. — Ceux du Congo sont fort doux, IV, 169. — Siam en nourrit beaucoup, et ce noble animal y sait défendre son maître, VII, 283. — Nombre des éléphants de l'empereur des Birmans, 286.

EMERAUDES de Manta, III, 473. — du Brésil, V, 174. — Grosse émeraude donnée à Gemelli par un Espagnol de Cadix, III, 501.

EMOUX, nommé par Clipperton *Amoy*, est un port de la Chine dans la province de Tonkin, II, 468. — C'est une île séparée par une demi-lieue de mer, du continent de la Chine, V, 75. — Son étendue, 80.

EPHÈSE. Ses ruines, III, 71. — Son temple de Diane est brûlé par Erostrate, 72.

EPONGES (les) sont la principale richesse des habitans de l'île Syrué, dépendante de Rhodes, III, 59. — Eponge de la terre de Leuwin, qui, selon M. Péron, rend, lorsqu'on la presse, une liqueur de pourpre éclatante, VIII, 297.

ESPAGNE. Sa population ancienne, III, 512. — Nombre de ses habitans en 1768, *ib.* — Ses treize provinces ou royaumes, 513. — Son culte, son gouvernement, *ib.* — Fleuves et rivières qui l'arrosent, 514. — Ses productions agricoles, V, 192. — Droit de *la Mesta*, 193.

ESPAGNOL. Son caractère, V, 180. — Ses défauts, 181 et 184. — Ses bonnes qualités, 182. — Portrait des Catalans, 183. — Physionomie d'une femme espagnole, 185. — Sa fidélité, son attachement sans bornes, 186. — Beauté des femmes du royaume de Valence, 187. — Combat des taureaux, danses et jeux des Espagnols, 189. — *Alhambra*, pureté de l'air à Grenade, 191. — Usages et façon de vivre des Espagnols de Saint-Domingue, VII, 185. — Leurs maisons de campagne manquent souvent des choses les plus nécessaires, 186. — Costume des Espagnols de la Louisiane, 226. — Caractère de ceux de Sartille dans le Mexique, 244.

ESQUIMAUX, I, 438. — Leur existence malheureuse, 439. — Le capitaine Hearne, en allant découvrir la rivière de Cuivre, en voit massacrer deux devant lui, X, 231. — Portrait et figure de ces Américains, XI, 113.

ETATS (l'île des) est inhabitée à cause du froid et de sa stérilité; les tempêtes y sont fréquentes, V, 14. — Dimensions de cette île; animaux innombrables qu'on y trouve, IX, 434.

ETATS-UNIS. Trois grandes divisions de cette république, I, 105. — Caractère commun à la grande pluralité des habitans de ce pays, 60. — Beauté des femmes dans cette partie de l'Amérique, 61. — Leurs mœurs, 64. — Armée des Etats-Unis, 92. — Revenus, impôts de cette république, 93. — Sa population, 94. — Ses cultes divers, 99.

256 TABLE ANALYTIQUE

ETUVES DE SAINT-GERMAIN (les) sont utiles dans plusieurs maladies, III, 548.

EUNUQUES. La Haute-Egypte est le pays où l'on mutilé le plus de nègres, I, 536. — Foule d'eunuques qu'on voit à Andrinople, III, 86. — A Constantinople, la garde des femmes n'est confiée qu'à des eunuques noirs qui n'ont plus aucune trace de leur sexe, 92. — Tous ces infortunés s'attachent plus fortement que les autres hommes, aux maîtres de qui dépend leur destinée, 211. — Ils sont haïs des femmes, et cependant ceux qui parviennent au gouvernement de l'état ont presque tous un harem, 212. — Age auquel on peut faire sans danger un enfant eunuque, *ib.* — Ces êtres misérables sont méprisés et redoutés tour à tour à la cour de l'empereur de la Chine, V, 91. — Fonction des eunuques du roi de Siam, VII, 284.

EUPHRATE. Sa source est dans l'Arménie, à six lieues d'Arzerum ou d'Erzerum, III, 132.

FALKLAND, ou Malouines. Observations de Wood-Rogers sur ces îles, IV, 345. — Dénominations diverses qu'on leur a donné, VI, 28. — Leur description par Byron, 224. — Leur distance du continent, 250. — Qualité du sol de ces îles, *ib.* — Détails donnés par M. de Bougainville sur ces îles, nommées aussi *Malouines*, VII, 15. — Histoire d'une colonie établie dans ce pays, 18. — Aspect que présentent ces campagnes, 19. — Végétaux de cette contrée, 22.

FEMMES de Java qui se poignardent cinq jours après la mort du souverain de cette île, II, 231. — Femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris, III, 259. — Femmes qui s'enterrent toutes vivès à côté de leur époux, 260. — Trente personnes immolées aux mânes d'une princesse de la Chine, XI, 326. — Coutume des femmes de Tauris quand elles sont stériles, III, 150. — des femmes kamtschadales qui désirent avoir des enfans, X, 454. — Les femmes du roi de Siam se jettent, à sa mort, dans le même feu qui doit le consumer, VII, 285. — Coutume des femmes des îles de la Reine-Charlotte, du port Mulgrave, du vaste

vaste canal de Norfolk et du Port-des-Français, de se percer la lèvre inférieure, et d'y placer une large pièce de bois, X, 257. — Il y a un certain période de la vie marqué pour cette opération bizarre, *ib.* — Forme de ce morceau de bois, 258. — *Saison des femmes* : ce que les Kamtschadales entendent par cette expression, 458.

FERLER LES VOILES. C'est les serrer, et plier la toile sur la vergue après qu'elles sont carguées, IV, 89.

FEU (rivières de). Rivières qui descendent du haut des montagnes de l'Afrique, pour se précipiter dans la mer, I, 511. — Ce spectacle effrayant se voit aussi chez les Mandingues, 580.

Feu Saint-Elme : en quoi il consiste, IV, 258, et XI, 33.

Feu ou Phosphorescence de la mer, IV, 340. — Explication de ce phénomène, VIII, 28.

Feu. Manière dont les Savuens font bouillir leurs alimens, VIII, 393.

Météore enflammé qui, s'élançant avec la rapidité de l'éclair, laisse sur ses traces une trainée de lumière dont le tillac du vaisseau de Wallis est éclairé comme en plein midi, IV, 414.

FEZ, capitale d'un royaume de ce nom, I, 559. — Amphithéâtre de ses jardins, 560. — Poste établie pour communiquer de Fez à Miquenès, *ib.*

FIÈVRE JAUNE. Ses ravages à Philadelphie, à New-York et à Norfolk, I, 265. — Causes de ce nouveau fléau de l'espèce humaine, 266. — Ses symptômes, *ib.*

FLAMINGO (le). Manière dont cet oiseau très-commun aux îles du Cap-Vert, fait son nid et couve ses œufs, IV, 161.

FLORENCE. Beauté de cette ville, III, 528. — Sa situation dans des champs émaillés de fleurs, 529.

FORMOSE. Détails sur cette île, V, 58. — Les mers des environs de Formose et de la Chine sont très-fertiles en naufrages, 59. — Cette île n'est qu'à trente lieues du

258 TABLE ANALYTIQUE

continent chinois, à deux cent cinquante du Japon, et deux cent soixante-seize des Philippines, XI, 393. — La belle végétation qui y règne lui a fait donner le nom qu'elle porte, *ib.*

FOURMIS (les) servent de nourriture aux Boschimans, IV, 325. — aux sauvages de la Nouvelle-Hollande, VIII, 311. — Nids de fourmis blanches, qui ont huit pieds de haut et seize de circonférence, 278. — Fourmis blanches du Darfour, I, 530. — Fourmis jaunes et noires du Mexique : celles-ci ont les jambes longues, et leur piqure est presque aussi dangereuse que celle des scorpions, VII, 255.

FOUS, ou Boubies (les) secouent continuellement leur tête, IX, 327. — Lieux où l'on trouve ces oiseaux ; leurs ennemis, 328.

FRANCE. Description de quelques villes de France, visitées par Gemelli, III, 514 et suivantes.

FRANKLIN refuse la présidence des Etats-Unis, I, 330.

FRÉGATE. Description de cet oiseau, IX, 463. — Ses guerres avec le fou ou boubie, 328. — *Voyez aussi POISSONS VOLANS.*

FROID. Ses effets lorsqu'il est joint à la fatigue, VIII, 49. — Il fait plus froid pendant l'été, vers le pôle Antarctique, que vers le pôle Nord, IX, 54. — Froid qu'on éprouve au Groenland, 218. — au Spitzberg, X, 292. — Froid de 40 degrés au dessous de 0, à Tornea, 305. — Le froid de 30 degrés est ordinaire à Tobolsk en Sibérie, X, 474. — Soixante-dix degrés de froid ont été observés à Solikamskaïa et à Jeniseisk, 475. — Malheurs éprouvés par les personnes qui voyagent en Sibérie, 476. — Précautions à prendre, *ib.* — Moyens employés par M. de Lesseps pour se garantir du froid au Kamtschatka, 450. — Salubrité du froid dans plusieurs contrées du Nord, 521. — Conjecture sur les causes qui ont pu forcer des peuples à se fixer dans les régions du Nord, IX, 213. — Observations générales sur les contrées voisines du Pôle, 214.

GALLAPAGOS. Position de ces îles, IV, 175. — Leurs productions, 176. — Leur température, 177. — Noms donnés par Cowley à plusieurs de ces îles, 311. — Celle d'York est la seule où l'on trouve de l'eau, 312. — Wood-Rogers en a vu une située sous le 0 degré 32 minutes de latitude méridionale, couverte de cailloux pesans et cariés, semblables à du mâchefer, 366.

GALLAS. Peuples de l'Abyssinie; leur taille, leur couleur, I, 507. — Leurs provisions pour la guerre, 508.

GAMA (Vasco de) s'embarque pour les Indes orientales, I, 441. — Il découvre le cap de Bonne-Espérance, 444. — Il est étonné de la beauté de la ville de Melinde, 446. — Arrive à Calicut, où il éprouve divers dangers, 448. — Le scorbut se met dans son équipage, 475. — Il revient en Portugal, où il est comblé d'honneurs, 476.

GARONNE (la) doit la plus grande partie de ses eaux à la Maladetta, et aux torrens des montagnes voisines, III, 557.

GAURES, ou Guèbres, ou Parsis (les) sont les restes des anciens Perses, III, 171. — Leurs mœurs, leur croyance, 173. — Leur temple à Surate, 235. — Ils prennent soin des pénitens de l'Inde, VII, 311. — Voyez PÉNITENS.

GEMELLI CARRERI. Son voyage, III, 1. — Il vient à Malte; détails sur cette île, 5. — sur Alexandrie, 9. — sur la Judée et les saints lieux, 30. — sur l'Egypte, 42. — Gemelli arrive à Andrinople, 78. — Il visite Constantinople, 89. — Il y est mis en prison, 119. — Détails sur Trébisonde, 122. — Il vient en Perse, 158. — Description d'Hispanie, 162. — Gemelli est admis à l'audience du Grand-Mogol, 267. — Faste de cette cour, 268. — Richesse de son trône, 272. — Gemelli vient à la Chine, 305. — Détails précieux sur cet empire, 306. — sur les Philippines, 388. — sur les Moluques, 426. — Il passe dans la Californie, 449. — Description d'Acapulco, 451. — du Mexique, 458. — de quelques villes de l'Espagne, 499. — Il

traverse la France et l'Italie, 515. — Son retour dans sa patrie, 531.

GÉNOIS. Leurs usages, III, 543.

GÉORGIE (la) du capitaine Cook est l'île Saint-Pierre de Duclos-Guyot, découverte par Antoine Laroche, IX, 438. — Position et latitude de cette île, 439. — Elle est inhabitable, n'a point de bois, et les étés y sont très-froids, 440.

GÉORGIE. Ses limites, I, 399. — Rivières qui arrosent ce pays des Etats-Unis, 400. — Sa température, 404. — Objets d'exportation de la Géorgie, 408. — Sauvages du pays, 411.

GÉORGIENNES. On ne peut peindre des plus charmans visages, ni de plus belles tailles que celles des femmes de la Géorgie, III, 126. — Leurs défauts, *ib.*

GINSENG du Canada. Par qui découvert, I, 423. — Les Chinois lui attribuent une vertu aphrodisiaque, X, 491.

GINSENG de Tartarie, XI, 334. — Prix de cette racine à la Chine, *ib.*

GIRAFES du cap de Bonne-Espérance, I, 489. — du Darfour, 530.

GIROFLE (le clou de) est très-commun dans l'île de Bouton, VI, 102.

GLACES (les) de l'Océan offrent un spectacle curieux aux navigateurs, IX, 42. — Cette glace est ordinairement dure, claire, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste, *ib.* — Île de glace de 200 pieds de haut, vue par Cook, 61. — Épaisseur de la glace trouvée par ce Capitaine au nord-ouest de l'Amérique, X, 527.

GLACIÈRES. Ce qu'on entend par ce mot, III, 557.

GLACIERS des Alpes et des Pyrénées, III, 555. — Leur épaisseur varie, 556. — Leur origine, 558.

GOA. Sa position, son circuit, III, 247. — On compte trente villages dans cette île, 249.

GOUFFRE de la Panthère, dans la Virginie, I, 320.

GRÈCE. Sa population actuelle, III, 62. — Caractère, mœurs et usage des Grecs modernes, 63.

GRENOUILLES de la Virginie; leur croassement extraordinaire, I, 516.

GROENLAND. Epoque de sa découverte, IX, 214. — Ses côtes sont d'un difficile accès, 217. — Sa température, 218. — L'été n'y a pas de nuit, 219. — Taille de ces insulaires, leur habitation, 220. — Leur caractère, 221. — Sort, dans ce pays, des femmes avancées en âge, 225. — Leurs funérailles, leur culte, 224. — Habits des Groenlandais, leur propreté, 227. — Leur manière de traiter un Européen, 228. — Leur divertissement, leur pêche, 229. — Code pénal de ce peuple, 251. — Exemple de l'attachement de ces insulaires pour leur patrie, 255.

GROTTEs de St.-Antoine et St.-Paul, en Egypte, III, 51. — *Grottes* de l'île Salsette, 241. — *Grotte* où est mort Saint François-Xavier, 304. — *Grotte* du Chien, 547. — de Fingal, IV, 494. — *Grotte* où le Camoens a composé sa *Lusiade*, X, 468.

GUADELOUPE (la) a une forme très-irrégulière, VII, 189. — Elle est coupée en deux par un petit bras de mer, sa population, *ib.*

GUANCHES, peuple de l'île Ténériffe; leur vénération pour les corps de leurs ancêtres, I, 24. — *Voyez* MOMIES. — Ils se sont presque tous mêlés aux Espagnols, et les hommes y sont de haute taille, X, 11. — Pâleur des femmes dans cette île, leur nourriture, *ib.* — Ils sont sujets à *l'éléphantiasis*, 12 (1). — *Voyez* TÉNÉRIFFE et CANARIES.

(1) Cette cruelle maladie méconnue des anciens, signalée pour la première fois par les Arabes, remarquée chez les habitants de Ténériffe par M. Péron, a été bien observée vers le milieu du siècle dernier, par Hillary et Hendy, médecins anglais, dans l'île de Barbade, où elle est devenue endémique. Depuis cette époque, M. Alard, médecin de Paris, a acquis la conviction de l'identité de cette maladie avec la lèpre ou l'éléphantiasis des Arabes, de l'Egypte, du Malabar, et il l'a même traitée à Paris. Il cite dans son ouvrage, une femme de

GUIANE, VII, 189. — Epoque où les Français y ont commencé leurs établissemens, 190. — Population de la partie française, 191. — Cayenne en est la capitale, 192. — Mœurs des Colons, *ib.* — Le climat de la Guiane est mal-sain, 193. — Productions de cette partie de l'Amérique, 194. — L'intérieur en est et

quarante-quatre ans, qui, après avoir éprouvé plusieurs accès de fièvre et d'inflammation très-aiguë, en a conservé un état de difformité très-extraordinaire : elle a les mamelles, le ventre et les membres inférieurs excessivement volumineux, de manière cependant que la cuisse et la jambe gauches, qui ont déjà essuyé plusieurs attaques, sont d'une grosseur plus démesurée que les autres parties qui n'ont subi qu'un ou deux accès. Il cite encore l'exemple d'une religieuse de Sienne, chez qui le bras droit avoit acquis, dans l'espace de sept ans, un poids de cent vingt livres. Tous les mois ou tous les trois mois, cette infortunée éprouvoit un accès de fièvre, accompagné d'inflammation et de douleur, et chacun de ces accès étoit suivi d'un nouvel accroissement de volume dans la tumeur. Cette religieuse mourut à l'âge de vingt-six ans, à la suite d'incisions pratiquées sur sa tumeur qui étoit dure, et semblable à une outre pleine : elle résistoit fortement à l'impression du doigt. Après sa mort, l'écoulement séreux continua pendant huit heures, et le liquide qu'il produisit, réuni à ce qui étoit déjà sorti pendant l'opération, forma un poids de quatre-vingts livres. D'un autre côté, le bras détaché du tronc se trouva peser cent vingt livres ; ce qui, joint aux quatre-vingts livres déjà citées, présentait une masse de deux cents livres, masse double de celle du corps. Selon M. Alard, l'inflammation des vaisseaux lymphatiques constitue essentiellement cette maladie, dont la nature paroît être la même que celle de l'érysipèle : elle présente encore des analogies frappantes avec les rhumatismes goutteux, la goutte et quelques autres infirmités qui accablent l'espèce humaine. L'éléphantiasis s'observe rarement au cou, à la poitrine et sur la tête. Cette maladie paroît s'attacher principalement aux membres, et surtout aux inférieurs.

sera très-peu connu, 197. — Mœurs des Indiens de ce pays, *ib.* — Leur parure, 198. — Voyez CARAÏBES.

GUILLAUME, ou William (Entrée du Prince). Son étendue, X, 254. — Taille et figure de ces habitans, *ib.* — Leur costume, 255.

GYLONGS du Boutan. Leur costume, VII, 296. — *Gylongs* du Thibet, 302. — Leur culte, *ib.*

HAREM du Grand-Seigneur à Constantinople, III, 91. — Régime et ordre établi dans ce palais, 92. — *Harem* d'Hispanie, 204. — Les femmes y sont plus étroitement gardées qu'en aucun endroit de la terre, 202. — *Harem* de l'empereur de la Chine, 354; V, 90. — *Harem* des grands de la Chine, V, 91. — du roi de Japara, VI, 105.

HARENG. Espace que les colonnes de ces poissons occupent sur la surface de l'Océan, X, 285.

HEARNE (Samuel). Ses tentatives pour pénétrer à la rivière de Cuivre, X, 230. — Distance qu'il y a de ces mines de cuivre à la baie de Hudson, 251. — Observations de cet Anglais sur les sauvages de ces contrées, *ib.*

HERBE douce. Goût des Kamtschadales et des Russes pour cette plante, dont ils font une eau de vie, X, 459. — Description de ce végétal, *ib.*

HERBE du PARAGUAY. Son utilité pour les ouvriers employés aux mines, V, 294.

HERCULANUM. Ses ruines, ses monumens, III, 545.

HIPPOPOTAME du Cap. Sa grosseur, manière de le prendre, I, 488. — *Hippopotame* du Darfour, 530. — de la Gambie, 573.

HOLLANDAIS. Leur faste, leur luxe à Batavia, VI, 135. — Aspect des villes qu'ils possèdent en Europe, 163. — Propreté de leurs maisons, leur passion pour les fleurs, 169. — L'aisance du pays y annonce celle des habitans, 170. — Caractère des Hollandais, 171. — Leur manière de voyager, 172. — Provinces exposées à la fureur de la mer, 174. — La variabilité des vents y

devient le germe de beaucoup de maladies, 177. — Habitudes des Hollandais dans l'intérieur de leurs maisons, *ib.* — Leurs usages dans le tems des glaces, 179. — Leur sobriété, 180. — Portrait des Hollandaises, 181. — Musicaux de la Hollande, 184. — Code pénal de ce royaume, 186. — Sa population; rivières qui l'arrosent, 188.

HOSPICE du Grand-St.-Bernard, dans les Alpes, III, 580. — Sollicitudes et zèle des religieux de cette maison, *ib.*

HOTTENTOTS. Leur couleur, leurs habits, I, 481. — Manière dont leurs femmes portent leurs enfans, 482. — Leur mal-propreté, IV, 323. — Ils semblent adorer la lune, 326. — Cérémonies de leurs funérailles, 328.

HOULEUSE (mer), XI, 178. La mer est houleuse lorsqu'elle est élevée et agitée par de grosses lames longues, sans brisans.

HUAHEINE. Le roi de cette île, par un sentiment d'amitié, change son nom avec Cook, VIII, 134. — Les productions y sont celles d'O-Taïti, 135. — Coffre remarquable dans cette île, 136. — Vêtement de ces insulaires, leurs mœurs, leurs coutumes, 137. — Huaheine n'est qu'à vingt-cinq lieues d'O-Taïti, IX, 153. — Soins des femmes de cette île pour les cochons, 155. — Quelquefois elles leur présentent la mamelle, *ib.* — Elles n'ont pas autant de lubricité que celles d'O-Taïti, 156. — Pièce dramatique représentée dans cette île, 289. — Le peuple y paroît plus robuste et moins basané qu'à O-Taïti, X, 141. — Cook établit O-Maï dans cette île, *ib.* — Eloge de cet insulaire, 145.

HUDSON (Henri) fait la découverte de la baie qui porte son nom, X, 228. — La fin de ce navigateur est malheureuse et digne de pitié, 229.

HYCORI. Espèce de noyer d'Amérique qui donne des noix, I, 284.

ICHOGLANS (les) sont élevés aux frais du Grand-Seigneur, III, 92.

IGNAME, ou Yam. Description de cette plante, IV, 144.

ILE-DE-FRANCE, ou Maurice. Son étendue, IV, 293. — Tout y décèle les traces du feu, 294. — Ses inconvéniens, *ib.* — Mœurs et usages des habitans de cette île, 295. — Ses productions diverses, 296. — Sa température, 297. — Sa distance de Pondichéry, 298. — Sa distance de l'île de Bourbon, V, 149. — *Voyez* BOURBON.

IMANS (les) sont comme nos curés, III, 116. — Les logemens des imans sont ordinairement autour des Mosquées, 97.

Iman de l'Arabie-Heureuse fait battre monnaie à Sana, VII, 598.

INDE. Origine de ce mot, I, 449. — Presque tous les peuples y sont venus puiser les élémens de leurs connoissances, 451. — Ses pénitens, III, 235. — Bonté des habitans de l'Inde pour les animaux, 235. — Tout l'argent de l'Europe vient se rendre dans ce pays, 271. — Figures et coutumes des habitans de l'Inde, 272. — Quadrupèdes et oiseaux de cette contrée, 274. — Les Indous sont le peuple le plus doux, le plus sobre, le plus patient et le plus humain du Globe, V, 416. — Leurs maximes, *ib.* — Leur culte, 417. — *Voyez* INDOSTAN.

Climat de l'Inde comparé avec celui du Groenland, IX, 226.

INDIANA. Territoire des Etats-Unis, I, 334.

INDIENS de l'Amérique méridionale, leurs caciques, II, 150. — Leur ressource pour vivre, 151. — Leur adresse à manier l'arc, 154. — Certaines peuplades haïssent les Espagnols, 155. — Régime des Indiens du Paraguay, 156. — *Voyez* BUENOS-AIRES.

INDIGÈNES des Etats-Unis. Leur taille et leur caractère, I, 66. — Discours d'un de ces sauvages, 72. — Mépris qu'ils ont pour la vie, 74. — Préliminaires de leur mariage, *ib.* — Leur amour pour la vengeance, 78. — Leur culte, leur gouvernement, 80. — Causes du décroissement graduel de leur population, 81.

INDIGO de la Caroline, I, 585. — Ses variétés, 586. — Manière de le cultiver, *ib.* — Six cents sacs d'indigo pris aux Espagnols par les Anglais, II, 204. — Manière de préparer cette plante, IV, 212. — Selon Byron, on la trouve dans l'île Tinian, VI, 290.

INDOSTAN. Ses divinités, I, 451. — Mœurs de ses habitans, 452. — Meubles de ce pays, 455. — Usages des femmes de l'Inde, 455. — Leurs mariages, 463. — Leurs funérailles, 464. — Raison pour laquelle on y mange peu de viande, et seulement le matin, III, 232. — Le cap Comorin sépare l'hiver de l'été sur cette côte, 278. — Sa température, I, 450 et 452. — Il abonde en riz, en blé et en légumes, III, 274. — Voyez INDE.

IQUIQUE. Description de cette île, IV, 74.

IRLANDE, ou l'Ibérie. Son antiquité, VI, 159. — Elle est très-fertile, 160. — *Bogs* ou marais de ce pays, 161. — Cabanes des paysans irlandais, 162. — Ce royaume est opprimé par l'Angleterre, 163. — Caractère des Irlandais, 164. — Leur amour pour la vengeance, 165. — Différences entre un Irlandais et un Écossais, 166. — Monumens de l'Irlande, 167. — Projet du roi d'Angleterre pour l'indépendance de ce royaume, 168. — Irlandais déportés dans la Nouvelle-Hollande, après l'insurrection de 1793, XII, 204. — Population de l'Irlande, IV, 492.

ISLANDE. Situation et grandeur de cette île, X, 270. — Ses premiers habitans, 272. — Vie sobre et frugale de ces insulaires, 273. — Leur costume, 274. — Leurs habitations, 275. — Leur caractère, 276. — Leur amour pour les lettres, 277. — Température et climat de cette île, 278. — Ses quadrupèdes, 281. — Fontaines curieuses qu'on y trouve, 279. — Les faucons et le duvet des eiders y sont un objet précieux de commerce, 283. — Les abîmes de l'Océan, situés sous le pôle, sont la vraie patrie des poissons de la mer, 285.

ISPAHAN, ou Spahon. Détails sur cette ville, III, 162 et 208.

ITALIE (l') a été la patrie d'une foule de grands

hommes, III, 535. — On y cultive encore les arts et les sciences, 534. — Ses monumens anciens et modernes, 535.

IVASCHKIN. Causes de sa disgrâce, XII, 66. — Rigueurs exercées contre cet infortuné, 67. — Grande confiance qu'inspire à ce vieillard l'aménité de la Pérouse, 69.

JAMAÏQUE. Etendue de cette île, IV, 139. — Sa population, son climat et ses productions, *ib.*

JAPON (le) est un assemblage d'îles, II, 279. — Mœurs, usages et productions de cet empire, 280. — Caractère des Japonais, 281. — Leur culte, 285. — Leurs précautions à l'égard des étrangers, 286. — Détails donnés par Thunberg sur cet empire, 289. — Leurs salles de spectacle, 298. — Leur code pénal, XI, 424. — Exemple rare et sublime de piété filiale, 427.

JAVA. Observations de Cavendish sur cette île, II, 226. — d'Olivier du Nord, 306. — de Cowley, IV, 321. — Anecdote sur l'empereur de cette île, *ib.* — Température de Java, selon Wood-Rogers, 406. — Le divorce y est commun, 407. — Détails sur cette île, 408. — Divers habitans de Batavia, VI, 110 et 138. — Cette capitale est le tombeau des Européens, 132. — Faste des Hollandais dans cette ville, 135. — Industrie des Chinois dans ce pays, 137. — Mœurs des Hollandaises qui y résident, 139. — Productions végétales de cette île, 142. — Pompe des souverains de Java, 141. — Byron se plaint de l'insalubrité de Batavia, 299. — Police de cette ville, amusemens qu'on y trouve, 300. — Faste de son gouverneur-général, 436. — M. de Bougainville y assiste à des comédies chinoises bien ridicules, VII, 160. — Les rangs sont assignés à chacun dans Batavia, 161 et 307. — Cette ville est l'entrepôt de tout le commerce des Moluques, 163. — Mais l'insalubrité de l'air y est telle que de la meilleure santé en apparence on y descend en trois jours au tombeau, 166. — Arrivée de M. Pagès dans cette ville, 290. — Le capitaine Cook y vient

268 TABLE ANALYTIQUE

aussi, VIII, 395. — Effets funestes du climat de cette ville sur les Anglais, 397 et 415.

JEFFERSON, président des Etats-Unis, I, 350.

JERSEY et GRENESEY. Description de ces îles, V, 5. — Leurs productions, 6.

JÉRUSALEM. Détails sur cette ville, III, 50. — Observations de M. de Chateaubriant sur cette cité célèbre, VII, 449.

JEUX des Cochinchinois, III, 302. — des Chinois, 383. — des O-Taïtiens, VIII, 83. — Jeux des insulaires d'Atowi, XI, 140. — des Californiens, 260.

JOUR. A la Chine, aux Philippines, et à l'Île-de-France on compte un jour de plus qu'à Paris ou à Lisbonne, IV, 248; V, 65, et VII, 168. — Ceci explique le problème de deux jumeaux dont l'un a vécu deux jours plus que l'autre, quoiqu'étant partis tous deux d'un même lieu, et mourant tous deux le même jour et à la même heure.... C'est que l'un va à l'orient, et l'autre à l'occident. Celui-ci perd un jour entier en faisant son voyage autour du Monde, tandis que celui qui va à l'orient le gagne.

JOUR long du Spitzberg, X, 291. — Vers le soixante-sixième degré cinquante-deux minutes de latitude, le plus long jour est de vingt-quatre heures, et au pôle ou quatre-vingt-dixième degré, le jour est de six mois. Sous l'équateur le plus long jour est de douze heures.

JUAN FERNANDO ou FERNANDEZ (les îles) sont découvertes par le Maire le premier mars 1616, II, 361. — Nouveaux détails sur ces îles par l'Hermite, 417. — Clipperton y laisse deux monumens de son passage, 445. — Détresse de Shelvock en arrivant dans une de ces îles, IV, 52. — Il y fait construire un navire avec les débris de son vaisseau naufragé, 54. — L'air de cette île est très-sain, 67. — Les montagnes qui sont au couchant offrent une perspective romantique, 68. — Mais le bruit des flots qui frappent sans cesse le rivage, et celui des cascades qui tombent dans des profonds abîmes, y font éprouver des sentimens

de terreur, 70. — Moskite délaissé depuis trois ans, par le capitaine Sharp, dans cette île, 171. — Selon Dampier, le sol de Juan-Fernandez est noir, bon et fertile, 172. — Ecossais laissé aussi dans cette île par le capitaine Stradling, 347. — Dangers que court ce nouveau Robinson, 348. — Observations de lord Anson sur cette île, V, 251. — C'est Juan-Fernandez espagnol qui les a découvertes le premier, et qui leur a donné son nom, VI, 42. — Leur distance des côtes du Chili, 47.

JUSANT, Jussant ou Êbe. C'est le reflux de la mer, c'est son mouvement régulier par lequel elle se retire des côtes deux fois en vingt-quatre heures, XI, 155.

KAMTSCHATKA. Epoque de sa découverte, X, 345. — Ses habitans sont divisés en trois nations, *ib.* — Leurs révoltes contre la Russie leur ont été très-funestes, 451. — Taille et figure des Kamtschadales, 453. — Goût de leurs femmes pour le plaisir, *ib.* — Leur humeur est joyeuse et d'une vivacité piquante, 454. — Ce peuple aime à contrefaire dans ses danses les différens animaux qu'il prend à la chasse, *ib.* — Epoque où ils chassent les divers quadrupèdes du Kamtschatka, 455. — En quoi consistent leurs grands festins, 457. — Détails sur leur façon de recevoir un ami, 460. — Leur peu de respect pour les morts, XII, 40. — Leur indifférence pour les troupeaux, 53. — La religion grecque a été établie sans violence chez ce peuple, 78. — Population de ce pays, 90. — Saison où le froid commence à s'y faire sentir, 91.

KANG-HY, célèbre empereur de la Chine, et ami des arts, V, 89. — Exemple de sa justice, 90. — Autre exemple de son humanité, XI, 326. — Sa mort, X, 514.

KANGUROO observé dans l'île Boere ou Bouro, VII, 146. — Description de ce quadrupède, VIII, 272. — Ses variétés, 273.

KENTUCKY. Population de cette partie des Etats-Unis, I, 336. — Fertilité de ses terres, 341. —

270. TABLE ANALYTIQUE

Abondance des fruits et du gibier dans ce pays, 342.

KERGUELEN (la terre de) est visitée avec exactitude par le capitaine Cook, X, 18. — Dimensions de cette île, sa stérilité, 21. — Plantes et animaux qu'on trouve dans cette terre de Kerguelen ou de la Désolation, 22.

KERMÈS (le). Mœurs et utilité de cet insecte, III, 62.

KORIAQUES (les) sont un peuple au sud des Tchouktchis, X, 321. — Il y en a de fixes et d'errans, leurs mœurs, *ib.* — Jalousie des Koriaques errans, 322. — Epreuves bizarres pour un jeune Koriaque qui veut se marier, 325.

KOUSKOUS. Nourriture ordinaire des Maures de l'empire de Maroc, I, 565. — Manière dont le font les Mandingues, 578.

KURDES (les) vivent errans dans les campagnes, avec les animaux qu'ils nourrissent, III, 136. — Leurs tentes sont dressées en un moment, 137. — Leur mère-patrie paroît être la chaîne des montagnes de l'Arménie, VII, 326. — Leur nombre présumé, *ib.*

KURILES ou KOURILES, X, 345. — On appelle les habitans de ces îles, *Kouriles les velus*, 346. — Dénombrement de ces insulaires payant tribut en 1766 à la Russie, *ib.* — Les femmes *kuriles* accouchent plus difficilement que les *kamtschadales*, 348. — Rapport du curé de Paratounga sur toutes les îles Kuriles, XII, 79. — Distance de ces îles à l'Okou-Jesso ou île Tchoka, 30. — Selon la Pérouse, les habitans des Kuriles sont le même peuple de Tchoka et de Chicha, 36.

LAMA, ou Brebis du Pérou. Fardeau dont on les charge, II, 117.

Lama du Chili; sa force, II, 118, et VI, 38 et 201. — Pesanteur de ce quadrupède, VI, 202. — Manière dont il se venge des coups qu'on lui donne, II, 260.

Lama du Thibet, VII, 302. — Il y est le chef du gouvernement, 303. — *Lama* des Tongouses, X, 515.

LANGHANS , femme d'une rare beauté. Nahl, sculpteur saxon, lui érige un mausolée auprès de Berne, III, 587.

LA PÉROUSE. Notice sur sa vie, XI, 5. — Passion de ce navigateur pour la mer, et ses premiers travaux dans la marine, 6. — Il sait concilier son devoir contre les ennemis de sa patrie, avec une conduite noble et généreuse, 7. — Vertus personnelles de ce marin estimable, 8. — But de son voyage autour du Monde, 9. — Il mouille à Madère, 18. — Ses observations sur l'île de la Trinité, 28. — sur l'île Sainte-Catherine, 34. — Son arrivée à la côte des Patagons, 45. — Fertilité du Chili, 58. — Usages et caractère de ces habitans, 62. — Arrivée de ce Capitaine dans l'île de Pâques, 72. — Mœurs de ces insulaires, 91. — Leurs statues colossales, 82. — Observations du chirurgien Rollin sur cette île, 102. — Discussion sur *la Mesa* et *los Monjes* des Espagnols, 107 et 122. — La Pérouse arrive aux îles Sandwich, 112. — Il mouille ensuite au Port-des-Français, 157. — Désastre où vingt et un Français périssent, 180. — Détails sur les monumens qu'on trouve sur ces côtes de l'Amérique, 190. — Végétaux de cette contrée, 195. — Maisons, meubles de ces sauvages, leur taille, 205. — Leur industrie, leurs armes, leur passion pour le jeu, 214. — La Pérouse vient à Monterey, 227. — Taille et couleur de ces Américains, 230. — Missions établies dans ces contrées, 232. — Leur régime, 249. — Richesse du sol, et végétaux de la Californie, 237. — Nombre des Indiens baptisés, 267. — Arrivée de la Pérouse aux Mariannes, 291. — Il passe à la Chine, 298. — Il vient à Manille, 365. — Mœurs des habitans de cette ville, 372. — Leur étiquette, 371. — Tribut imposé à ces peuples, 374. — Forces militaires de toutes ces îles, 389. — Détails sur les côtes orientales de la Tartarie, 428. — Hospitalité de ces habitans, 432. — Description de l'île Tchoka, 447, et XII, 7. — Costume de ces insulaires, XI, 449. — Leurs femmes sont d'une physionomie agréable, 465. — Leurs bijoux, leurs cabanes, 460. — Notions sur les

Orotchys, 479. — Leur costume, leur délicatesse, 487. — Température de ce pays, 497. — Origine présumée de ces peuples, XII, 14. — La côte orientale de la Tartarie est moins habitée que celle du nord de l'Amérique, 18. — Arrivée de la Pérouse au port Saint-Pierre et Saint-Paul, 38. — Il reçoit la visite du pope de Paratounka, 39. — Bal donné aux Français par M. de Kasloff, 62. — Usages des Kamtschadales, leur caractère, 72. — Impôt qu'ils paient à la Russie, 74. — Détails sur les îles des Navigateurs, 102. — Physionomie de ces insulaires, 106. — Leur taille, leur force, 148. — Leurs mœurs, leurs travaux, 155. — Noms des dix îles qui composent cet archipel, 144. — Massacre de douze Français dans Maouna, 128. — La Pérouse vient dans la Nouvelle-Hollande, 198. — Lettres écrites par ce navigateur, 207. — Foibles détails sur le sort de cet illustre infortuné, 208.

LAPONS. Division de leur territoire, X, 297. — Leur fortune, 298. — Leurs voitures de transport, 299. — Leur nourriture, 300. — Leurs mariages, 301. — Education de leurs enfans, 305. — Leur costume, leurs funérailles, 304. — Tornea est la dernière ville du Nord ; sa température, 305.

LARRONS OU MARIANNES (les îles) ont été visitées par Magellan, II, 20. — Mœurs des habitans de ces îles, du tems de ce navigateur, 21. — Ces îles ont été observées ensuite par Cavendish, 215. — par Spilberg, 345. — par l'Hermite, 450. — par Gemelli, III, 457. — Leur nom primitif, *ib.* — Figure de ces insulaires, 438. — Productions de ces îles, 459. — Selon Dampier, les naturels de ces îles sont membrus, ont le teint noir et les cheveux longs et noirs, IV, 229. — Observations de Cowley sur ces îles, 315. — Selon Wood-Rogers, les naturels de ces îles sont très-adroits à tirer de la fronde, et ils peuvent tuer un homme à une assez grande distance, 398. — Selon le Gentil, les naturels de Guaham sont presque tous affligés de la lèpre, V, 56. — Détails du lord Auson sur ces îles, 556. — de Byron, VI, 284. — Selon la Pérouse, l'île de l'Assomption est la seconde des îles Mariannes vers le

le nord, et l'imagination la plus vive se peindroit difficilement un lieu plus horrible et plus noir, XI, 292. — Description de cette île, 293.

LATITUDE d'un lieu, ce que c'est, IV, 308. — La latitude peut aussi être définie, la dimension du Globe en allant de l'équateur à un des pôles de la terre. Il y a quatre-vingt-dix degrés de latitude de l'équateur au pôle Arctique, et tout autant de l'équateur au pôle Sud ou Antarctique. Pour changer de latitude, il n'y a qu'à faire un pas du sud au nord; mais si l'on parcourt l'équateur ou tout autre parallèle, sans s'éloigner de sa circonférence, on sera toujours sous la même latitude. Les degrés de latitude se comptent sur les méridiens qui passent par les pôles. Ils ont chacun vingt-cinq lieues communes de France, ou vingt lieues marines. — *Voyez* DEGRÉ.

LE MAIRE (Isaac). But de son voyage, II, 351. — Il cherche le port Désiré, 356. — Il vient dans la Terre-des-Etats, 358. — Découvre le détroit qui porte son nom, 360. — Le scorbut infecte son équipage, 362. — Détails sur l'île des Cocos, située, selon la Pérouse, dans l'archipel des Navigateurs, 369. — Origine du nom de cette île, *ib.* — Sa distance des côtes du Pérou, 374. — Le Maire commerce avec les naturels des îles de cet archipel, 376. — Il arrive ensuite à Moa et Arimoa, au sud des Moluques, 391. — Mort de ce célèbre navigateur, 396. — *Voyez* SCHOUTEN.

LÈPRE (la) des Hébreux fait encore ses ravages dans l'Arabie, VII, 389. — On y en distingue trois sortes, *ib.* — Précautions des magistrats de Damas et de Bagdad contre cette cruelle maladie, 390.

LESSEPS (M. de); son voyage pénible pour apporter en France la relation du voyage de la Pérouse, XII, 92. — Ses observations intéressantes sur le Kamtschatka, X, 450.

L'HERMITE (Jacques); objet de son voyage, II, 398. — Il arrive au Cap-Vert, 402. — Détails sur

274 TABLE ANALYTIQUE

Sierra-Leona ou Leoné, 404. — sur l'île Annobon, située vers le neuvième degré de latitude-nord, 407. — L'Hermite arrive au détroit de le Maire, 409. — Il découvre bientôt le Chili, 416. — Il attaque le Callao, port de Lima, 419. — Il fait voile au couchant, et vient aux îles Larrons, 430. — Il visite les Moluques, 431.

LICORNE qui heurte avec tant de violence le vaisseau de le Maire que la mer en est teinte de sang, II, 354. — Même phénomène observé par le capitaine Byron, VI, 306. — Détails sur ce cétacée, 307. — Ses guerres avec la baleine, *ib.*

LIGNE DE LOCH, XI, 178. — C'est un morceau de bois de forme triangulaire, attaché à une longue ficelle. On s'en sert pour mesurer le chemin d'un vaisseau. On laisse tomber de la poupe sous le vent le morceau de bois qu'on nomme *bateau de loch*. On lâche de la ficelle à mesure que le vaisseau avance, et quand le bateau de loch se trouve à une distance égale à la longueur du vaisseau, il est à peu près fixe, et il est hors du *remoux*. Alors continuant de lâcher de la ficelle, on a par la longueur qu'on a lâchée pendant la durée de l'expérience, depuis le moment où on le juge fixe, le chemin que le vaisseau a fait pendant ce tems-là; d'où l'on conclut le chemin qu'il fait pendant une heure ou davantage. La ligne de loch est divisée en parties égales par des *nœuds*, afin de pouvoir les compter la nuit comme le jour. Ces parties ou intervalles entre *les nœuds* se nomment aussi *nœuds*. Comme on est dans l'usage de faire durer l'expérience une demi-minute, on fait ces intervalles de la cent vingtième partie d'un tiers de lieue marine, ou de quarante-sept pieds et demi; en sorte qu'autant on file de nœuds pendant la demi-minute, autant le vaisseau est censé faire de tiers de lieue pendant une heure ou cent vingt demi-minutes.

LIMA. Son nom primitif, V, 57. — Sa vallée est célébrée par les poètes péruviens, *ib.* — Mœurs des

habitans de cette capitale, 39. — Luxe des dames en parfums et fleurs rares, 41. — Les arts n'y fleurissent pas plus que les sciences, 45. — Voyez TREMBLEMENS DE TERRE. C'est auprès et au sud de Lima que M. de Surville a péri au mois d'août de l'année mil sept cent soixante-dix, 489. — Il y a environ trois mille trois cent soixante lieues de Lima à Canton, 55.

LION. Sa force, I, 489. — Manière dont on le tue dans l'Inde, III, 248. — Au Mexique les lions fuient les chiens, et pour leur échapper, montent sur les arbres, 483. — Quand les paysans du cap de Bonne-Espérance voient un lion endormi, ils le réveillent pour l'attaquer, VI, 145.

Lions marins tués par le Maire; leur taille, II, 558. — Shelvock en a vu dans l'île Juan-Fernandez, de dix à onze pieds de longueur, IV, 68. — C'est sur la terre qu'ils s'accouplent, et c'est toujours un vieux qui fait une garde constante : dès qu'un ennemi approche, il commence à rugir d'une manière effrayante, 69. — Un coup sur le nez les fait mourir, 173. — Selkirk délaissé dans l'île Juan-Fernandez, en a vu de vingt pieds de long, et qui ne pouvoient guères peser moins de quatre mille livres, 555. — Lord Anson a tiré d'un seul jusqu'à cinq cents pintes d'huile, V, 254. — Les portées sont de deux lionceaux qui, en naissant, tettent leur mère, 555. — Ils grognent comme le porc, hennissent comme le cheval, et l'amour est la cause de plusieurs combats entre les mâles, *ib.* — Ils abondent aux Malouines ou îles Falkland, VI, 228. — Cook en a vu aussi à l'extrémité de la Terre-des-Etats : ils y vivent ensemble en grosses troupes, IX, 450.

LÆMMER-GEYER (le), ou Condor des Alpes, déploie son adresse contre le chamois, III, 569. — Oiseau d'une grandeur extraordinaire de la montagne de la Table, qui, selon Roggeween, enlevait des moutons, des veaux, et dévorait des vaches, VI, 148. — Description d'un autre oiseau considérable

par son volume, observé par Byron aux environs du port Désiré, 199.

LONGITUDE d'un lieu; ce que c'est, IV, 308. — On peut aussi la définir par la dimension de la terre de l'ouest à l'est. La longitude change à chaque pas que l'on fait de l'est à l'ouest. Les Français ayant adopté le méridien de Paris pour point de départ, comptent cent quatre-vingts degrés de longitude à l'est de Paris, et autant à l'occident. Si l'on suivoit toujours un même méridien en allant d'un pôle à l'autre, on seroit toujours sous la même longitude. Comme les parallèles à l'équateur ont une plus petite circonférence à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, il s'en suit que les degrés de longitude diminuent d'étendue depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Leur diminution ne devient bien sensible que vers le trentième degré de latitude. Sous l'équateur ils ont chacun vingt-cinq lieues; vers le trentième degré ils n'ont plus que vingt-deux lieues; vers le quarante-neuvième degré ils n'ont que seize lieues; vers le soixante-unième ils n'en valent plus que douze; vers le soixante-dixième ils n'ont plus que huit lieues; vers le quatre-vingtième ils ne sont que de quatre lieues; enfin vers le quatre-vingt-neuvième, les degrés de longitude n'ont plus qu'un quart de lieue. Dans les globes, les degrés de longitude se marquent sur l'équateur. — *Voyez* DEGRÉ.

LOUISIADE (la) est, selon M. de Bougainville, une terre extrêmement élevée, VII, 126. — *Voyez* sa position sur la carte de l'Asie.

LOUISIANE (la) a été découverte par Ferdinand Soto, VII, 208. — Cet Espagnol y périt avec les principaux officiers de son armée, *ib.* — Dévouement d'un Français pour reculer de quelques jours la mort de ses compatriotes, 209. — Trait magnifique de M. de Gourgues pour réparer les malheurs des Français dans la Louisiane, 210. — Beauté de cette portion de l'Amérique, *ib.* et 215. — Costume et caractère des naturels de ce pays, 211. — Moyens sûrs pour se conci-

lier leur bienveillance, 212. — Ils sont braves et bien faits, 213 et 215. — Détails sur la Nouvelle-Orléans, 208. — sur ces sauvages et sur les maisons des chefs, 218.

LOUTRE DE MER; sa description, X, 210. — Beauté éblouissante de sa fourrure, et chaleur singulière qu'elle procure, 239. — Cet amphibie se trouve en aussi grande abondance dans la Californie qu'au nord de l'Amérique, XI, 235. — Il est très-commun sur les côtes occidentales du Nouveau-Monde, depuis le vingt-huitième degré de latitude-nord jusqu'au soixantième, et les Indiens le prennent à terre avec des lacs, ou l'assomment à coups de bâton lorsqu'ils le trouvent éloigné du rivage, 265. — Nombre de peaux de loutres que les Espagnols pourroient fournir chaque année, 264. — Il est possible que les peaux du Sud soient un peu inférieures, 266. — Prix d'une peau de loutre à Saint-Pierre et Saint-Paul, XII, 75.

LUKEYOS ou LIEU-KIEU. Ces îles sont extrêmement fertiles, XI, 401. — Les insulaires sont remplis de douceur et de gaieté : comme les Japonais, ils ont un Daïri qu'ils vénèrent, *ib.*

MACAO. Origine du nom de cette île, III, 306. — On y vit très-bien, et on n'y fait point de repas sans bonnes confitures, *ib.* — On y est exposé à des ouragans effroyables, 307. — Description de cette île, XI, 340. — Sa population, 341. — Son sénat, 348. — Costume des femmes, 343. — Manière de vivre des Portugais dans cette ville, *ib.* — Leurs amusemens, 344. — Distance de Macao à Canton et à Pékin, *ib.*

MADAGASCAR. Il y a trois races d'habitans dans cette île, IV, 285. — Costume de ces peuples, 286. — Leurs maisons, leurs meubles, leurs armes, 287. — Leur médecine, 288. — Leur culte, leur serment du sang, 289. — Etendue de cette île, 290. — L'air y est malsain, 291. — L'infanticide y est en usage, 292.

MADÈRE. Cette île est fameuse, selon lord Anson, par ses excellens vins, V, 201. — Raggeween la trouve charmante, VI, 9. — Neuf matelots de Carteret désertent et veulent rester dans cette île, 313. — Selon Cook, vue de la mer, elle présente un très-bel aspect, VIII, 19. — Il paroît qu'elle est sortie anciennement de la mer par l'éruption d'un volcan, 20. — Chapelle étonnante des Franciscains de Funchal, 23. — Population de cette ville, 25. — Vigueur du paysan de Madère, costume de ses habitans, *ib.* — Funchal en est la capitale, et elle a sept autres villes, IX, 13. — Son vin n'y est pas par-tout d'une égale bonté; la Malvoisie, produite par un plant tiré de Candie, est la meilleure, 16. — Turnbull appelle cette île *le Jardin du Monde*, XI, 20.

MADRID. Sa situation, III, 507. — Ses palais, *ib.* — L'air y est en général très-pur, mais le climat y est très-variable, V, 190. — Sa *Plaza mayor*, 189.

MAGELLAN (Fernando). But de son voyage, II, 2. — Il descend vers Rio-Janeiro, 3. — S'avance jusqu'au port Saint-Julien, et y trouve un Patagon, 6. — Présens faits à ce sauvage par les Espagnols, 7. — Ruse de Magellan pour amener deux Patagons en Europe, 10. — La révolte se met dans son équipage, 12. — Il tue de sa main un capitaine et les plus mutins de son vaisseau, 14. — Il découvre le détroit qui porte son nom, 16. — Longueur de ce nouveau passage, 17. — Mort de ce navigateur à Zebu, une des îles Philippines, 24.

MAHÉ ou SEHELLES (îles) sont très-propres à la culture des épiceries, IV, 298.

MAHOMET, VII, 412. — Son tombeau à Médine, 413. — Sa taille, sa figure, 409. — Son caractère, son génie, 412. — Regrets et discours de sa fille Fatime, 411.

MAIN (district de); sa fertilité, I, 141. — Ses productions principales, 143. — Caractère des habitans de cette partie des États-Unis, 145.

MALACCA. Description de cette presqu'île de l'Inde, III, 284. — Ses fruits précieux, *ib.* — Notions de M. Sonnerat sur ce pays, 286. — Les Hollandais qui en sont les maîtres sont, selon M. de Surville, dans l'usage de répondre au salut des vaisseaux, mais toujours en nombre moindre de coups de canon, V, 418. — Selon M. Sonnerat, cette presqu'île a fourni des colonies qui ont peuplé Borneo, Java, les Célèbes, les Moluques, etc., III, 287.

MAL DE MER (le) saisit ceux qui ne sont pas accoutumés à naviguer, et même des matelots qui ont vécu sur l'Océan, IX, 10. — Remède contre cette maladie, *ib.* — Edidée de Bolabola, embarqué avec le capitaine Cook, en est très-malade, 169.

MALDIVES (îles); leur description, III, 279. — Maisons et coutumes de ces habitans, 280.

MALLICOLLO. Détails sur cette île, IX, 315. — Intelligence des Mallicollois, 317. — Costume de ce peuple, 319. — Température de cette île, 320. — Sa population présumée, 323.

MAMLOUKS. Leur origine, III, 44. — Leur puissance et leur fortune en Egypte, 45. — Influence du climat de l'Egypte sur les belles Circassiennes qu'ils épousent dans ce pays, 50.

MAMMOUTH trouvé dans le Tenessée, I, 372. — Opinion des sauvages de l'Amérique sur ces ossements, 373. — Dépouilles pareilles trouvées en Sibérie et en Russie, X, 565. — Opinion des savans sur ces découvertes, *ib.*

MANCENILIER de Saint-Domingue. Description du fruit de cet arbre qui est un violent poison, IV, 150, et VI, 116.

MANDARINS. Leur nombre à la Chine, III, 344. — Ils sont ordinairement précédés par des bourreaux, 377. — Ils abusent souvent de leur pouvoir, XI, 509. — Le fils du plus puissant mandarin rentre dans la classe ordinaire, quand il n'a pas de talent, 315.

280 TABLE ANALYTIQUE

MANGUA ou MANGÉA. Détails sur les habitans de cette île, X, 43. — Leur taille, leur figure, 44. — Productions de ce pays qui est d'un aspect agréable, 46.

MANIOC (le), à côté d'un aliment sain, recèle un poison mortel, V, 175. — Quelles sont ses racines les plus estimées, *ib.* — Manière d'en faire la cassave, 176. — Moyen d'obtenir la farine de manioc, *ib.*

MANNE de Calabre, III, 533. — Manne de la Californie, IV, 124. — Manne du mont Sinai et de la Mésopotamie, VII, 392.

MANUCODES. Beauté de ces oiseaux, leur prix, VI, 97.

MAOUNA. Abondance qui règne dans cette île de l'archipel des Navigateurs, XII, 111. — Facilité des femmes de cette île : il y en a qui sont très-jolies, 113. — Bonheur dont jouissent ces habitans, 116. — Anecdote sur quelques jeunes insulaires de cette île, 155. — M. de Langle et plusieurs autres Français sont massacrés par les sauvages, 128. — La sagesse de M. de Vaujuas dans ce désastre, préserve et sauve quarante-neuf personnes des deux équipages, 130. — *Voyez* NAVIGATEURS.

MARABOUS d'Alger, I, 546. — de Tunis, 554.

MARATTES. Etendue du pays qu'ils occupent dans la presqu'île de l'Inde, VII, 313. — Leur gouvernement, 314. — Leur caractère, *ib.* — Leurs forces militaires, I, 451.

MARINS; leur patience dans de longues traversées, III, 444. — Leur existence comparée avec celle d'un riche habitant des villes de France, IX, 52. — Leur manière de diviser le jour de vingt-quatre heures, IV, 308. — Leurs valentines et baptêmes de la ligne, 307 et 338. — Caractère du marin, 307. — Matelots de la flotte du lord Anson, qui, avant d'expirer par la famine, entroient dans le délire, et montroient une joie folle, V, 272.

MAROC. Limites de cet empire, I, 556. — Détails sur sa capitale, 557. — sur le palais de l'empereur, 558. — Température de ce pays, 561. — Justice sévère du souverain, 563. — Ses femmes, 564.

MARONITES, peuple de la Syrie; leur culte, VII, 433. — Leur origine, 434.

MARQUISES de Mendocá. Origine du nom de ces îles, IX, 249. — Époque de leur découverte, 252. — Leur distance de Payta, ville du Pérou, 253. — Vice dominant chez ces insulaires, 251. — Les hommes y sont d'une beauté frappante, 252. — Observations du capitaine Marchand sur cet archipel, 260. — Commerce établi entre les Français et ces insulaires, 262. — Beauté des Mendocaines, leurs agaceries, *ib.* — Leurs évolutions autour du vaisseau, 263. — Leur caractère, *ib.* — Leur propreté, leur régime, 264. — Découvertes du capitaine Marchand dans cet archipel, *ib.* — Noms des cinq îles nouvelles, 265. — Selon Dixon, les Marquises sont le meilleur lieu de relâche qu'aient les vaisseaux destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique, 266. — La santé robuste de ces insulaires est bien préférable aux sensualités qu'ils ne connoissent pas encore, et qu'il faut leur désirer de ne connoître jamais, 260.

MARTINIQUE (la); sa population, VII, 186. — Ses ports, ses productions principales, 188.

MARYLAND; ses rivières, I, 291. — Ses productions, ses fruits, 293. — Mœurs et usages des cultivateurs de cette partie des États-Unis, 294. — Principales villes de ce pays, 295.

MASAFUERO. Origine du nom de cette île, V, 296. — Elle nourrit des chèvres, des veaux et des lions marins, *ib.* — Sa distance de l'île Juan-Fernandez, VI, 348. — On y trouve de très-gros faucons, 350.

MASCATE. Situation de cette ville sur des rochers arides, VII, 322. — Les chaleurs y sont insupportables; nourriture de ses habitants, 323.

MASSACHUSETTS. Nombre des rivières qui arrosent

cet état, I, 149. — Ses productions diverses, 152. — Objets de son exportation, 153. — Ponts construits depuis peu dans ce pays, 156. — Ses autres établissemens, 158. — Détails sur la ville de Boston sa capitale, 161.

MAZULIPATAM a été autrefois le chef-lieu des établissemens français à la côte d'Orixa, V, 411.

MEKKE (la). Description de cette ville, VII, 405. — Détails sur la Kaba, 406. — sur la pierre noire qu'on y vénère, 407. — Colonnes de métal qui règnent tout autour de la Kaba, 408. — Les pèlerins qui viennent pour la première fois à la Mekke sont obligés de s'habiller de la façon la plus humble, 409.

MER Pacifique (la) mérite peu son nom. Ses mouvemens orageux devoient lui faire donner celui de *Turbulente*, III, 445. — Selon le capitaine Cook, ce nom ne lui est applicable que dans la partie située entre les Tropiques, où en effet les vents sont uniformes, le tems doux et beau, et les flots peu agités, IX, 112.

MEXICO. Description de cette capitale du Mexique, III, 458. — Climat de cette ville, 459. — Mœurs de ses anciens habitans, 460. — Conquête de cet empire par Cortez, VI, 14. — Manière dont est traité par Cortez, Guatimozin successeur du grand Montezuma, 15. — Costume actuel des Indiens, III, 461. — Mexico est exposé à d'effroyables inondations par la crue subite des eaux de son lac, 467. — Autres détails de M. Pages sur cette ville, VII, 249. — sur Sartille, 244. — Mécontentement des Indiens et des Créoles du Mexique, 255. — Végétaux d'Europe, qui ont prospéré dans ce pays, 256. — Anciens sacrifices des Mexicains, 250.

MIDDELBOURG ou Eöoa, île des Amis, IX, 170. — Ces insulaires reçoivent le capitaine Cook avec acclamation, 171. — Ils sont plus actifs que les O-Taïtiens, 173. — La multitude de leurs armes répond mal à leur caractère pacifique, 174. — La côte de cette île est bordée de cabanes et de cocotiers superbes, X, 103. — Voyez AMIS.

MINDANAO. Détails donnés sur cette île, par Dampier, IV, 233. — Supplices qui y sont les plus usités, 243. — Observations de Carteret sur ce pays, VI, 399.

MINES d'or de Cibao à Hayti, ou Saint-Domingue, I, 29. — Grain d'or assez grand pour tenir un porc tout entier, 30. — Ce grain est englouti dans l'Océan, avec des trésors évalués dix millions, 49.

Mines et grains d'or du Manding en Afrique, I, 607. — Manière dont les négresses en font le lavage, 608. — Mines de Pachuca dans le Mexique, III, 468. — Mine de la Montagne, 469. — Produit des mines du Mexique, 470. — Pesanteur de deux grains d'or trouvés dans les mines du Pérou, *ib.* — Les mines d'or ou d'argent appartiennent, dans le Nouveau-Monde, à celui qui les trouve, 471. — Procédés pour le minerai d'or et pour celui d'argent, 472. — Mines d'or du Mont-Rosa dans les Alpes, 569. — Mines d'or du Monomotapa, IV, 328.

Mines d'or du Chili, V, 16. — du Brésil, 173 et 222. — Produit des mines du Brésil, 225. — Mines d'or et d'argent de la Sibérie, X, 487.

Mines d'or très-abondantes dans l'île Nipon ou Nippon, XI, 417.

Ruses des mineurs pour ne pas payer au roi la cinquième partie du produit des mines, IV, 113.

MINGRELIE. Observations de Chardin sur ce pays, III, 122. — Beauté des femmes de cette contrée, 123. — Prix d'une belle femme dans ce pays, 125.

MISSISSIPPI est le fleuve le plus important de l'Amérique Septentrionale, I, 108. — Sa source est inconnue, 109. — Ce fleuve peut être comparé avec le Nil, 110.

MOLUQUES (les). Origine de ce nom, III, 426. — Les hommes y sont presque noirs et d'une belle physionomie, 427. — Productions de ces îles, 432.

MOMIES de l'île Ténériffe, I, 25. — Procédé des Guanches pour cette opération, *ib.* — Momies de

284 TABLE ANALYTIQUE

l'Egypte, et procédé des Egyptiens, III, 55. — Puits des momies, 27.

MONOMOTAPA. Etendue de cet empire, IV, 327. — Ce pays est peu connu, 328. — Taille et couleur des habitans, *ib.* — Leur plus grande fête, 329.

MONT-BLANC; son élévation, III, 551. — De combien sa hauteur excède les plus hautes Pyrénées, et est inférieure au Chimborazo du Pérou, *ib.* — Etendue de ses glaciers, 556. — Rien ne végète sur sa cime, 562. — Profond silence qui y règne, 564. — M. de Saussure y a tenté diverses expériences, 563. — Fatigues et dangers infinis qu'il lui a fallu essuyer pour parvenir à cette sommité, 561.

MONTEZUMA, vice-roi du Mexique, III, 457. — Honneurs rendus à une de ses filles, comme descendante des anciens empereurs du Mexique, 477. — Traitement barbare que Cortez fait éprouver à un successeur du grand Montezuma, VI, 15. — Faste de la cour de ce monarque du Mexique, 16.

MONT-VERNON est remarquable par la beauté de sa situation, et pour avoir été le séjour de l'illustre Washington, I, 528.

MORAVES. Simplicité de leurs mœurs, I, 268. — Leurs divers établissemens, 269 et 361. — Leurs missions dans les îles de la Société, XII, 149. — Leurs provisions de fruits d'arbres à pain à O-Taïti, 154.

MORES ou Maures (les) sont les habitans primitifs de l'Afrique Septentrionale, I, 547. — Leur manière de vivre et de s'habiller, *ib.* — Coutumes de leurs femmes, 548. — Leurs mariages, *ib.* — Maures de Miquenés, 559. — de Fez, *ib.* — Maures de l'empire de Maroc, 565. — Leurs tribus, 567. — Heures de leurs repas, 568. — Leur opinion sur un chrétien, 569. — Maures de Tripoli, 570. — Maures du Ludamar, 592. — Education de leurs enfans, 593. — En quoi consiste la beauté d'une femme de ce pays, *ib.* — Cérémonies nuptiales dans le Ludamar, 599. — Figure désagréable

et sinistre des Maures, 601. — Toutes les villes du centre de l'Afrique sont sous leur influence, 604. — Toilette des Maures qui naviguent avec Gemelli, III, 224. — Ce qu'ils font lorsque la nouvelle lune paroît, 226.

MORUE (la) est si abondante à Terre-Neuve, qu'il y a des années où les Européens en ont chargé sept mille tonneaux, VIII, 11. — L'espèce en est petite sur les côtes de l'Entrée de Nootka, X, 213. — En Islande, la pêche de ce poisson y occupe également toutes les années une infinité de bâtimens, 284. — Nombre d'œufs comptés par un naturaliste dans une morue femelle, 285.

MOSCOW. Description de cette ancienne capitale de la Moscovie, X, 523. — Amusemens qu'on a dans cette ville, 525. — Parcs où l'on va promener, 524. — Voyez RUSSIE.

MOSKITES. Description de ce peuple, IV, 141. — Moskite trouvé dans l'île Juan-Fernandez, 171. — Voyez JUAN-FERNANDEZ. — Leur gouvernement est républicain, VI, 45. — Usage des veuves de cette nation, 46.

MOUCHES à feu de la Virginie, I, 317. — Le zimb, ou la mouche de l'Afrique, est très-funeste aux troupeaux, 509. — Les mouches sont très-incommodes à Tinian, VI, 286. — Les mouches à miel abondent en Corse, VII, 363. — Les mouches de sable noires de la Nouvelle-Zélande font enfler la peau, et causent souvent des ulcères semblables à ceux de la petite-vérole, IX, 88.

MOUETTES (les) et Goélands. Différence entre ces oiseaux, VIII, 197. — Leur voracité, leur port ignoble, leurs cris importuns, 198.

MOWÉE est la plus considérable des îles Sandwich après Owhihée : elle a cinquante-quatre lieues de tour, X, 389. — Selon la Pérouse, l'aspect en est ravissant, XI, 112. — Selon M. Rollin, les habitans de cette île

286 TABLE ANALYTIQUE

ne jouissent pas d'une aussi bonne santé que les insulaires de l'île de Pâques, 134. — Ils sont doux, prévenans, et ont même une sorte de politesse pour les étrangers, 135. — Leurs vêtemens, maladies qui les affligent, 136. — *Voyez SANDWICH.*

Moxes du Pérou. Leur couleur, II, 151. — Leur parure, 152. — Leur cruauté, 153. — Leurs mariages, *ib.*

MUNGO-PARK. Son voyage dans l'intérieur de l'Afrique, I, 571. — Sa détresse dans le Ludamar, 591. — Des femmes du Bambara prennent pitié de lui, 603. — Son retour dans sa patrie, 507.

Musc de la Chine, III, 357. — Manière de le connoître et de n'être pas trompé par les marchands, XI, 352. — Prix de la livre de musc, *ib.*

MUSCADE. Il y en a de sauvage dans l'île de Luçon, III, 421. — Celle de Ternate, île principale des Moluques, a été arrachée par les naturels du pays, 427. — Mais l'île de Tidor en donne une bonne récolte, 428. — Le rivage de Banda est aussi embelli par des muscadiers dont le feuillage se revêt d'un bleu mêlé de noir, d'incarnat et de couleur d'or, 430. — Il y en a encore dans Mindanao, IV, 235. — La muscade sauvage qu'on voit à Pulo-Condor est plus petite que la cultivée, dont elle n'a ni l'odeur ni le goût, 253. — Le muscadier aime à croître à l'ombre du bananier, il réussit très-bien à l'Île-de-France, 293. — Il y en a beaucoup dans la Nouvelle-Guinée, VI, 98. — dans l'île de Bouton, 102. — dans la Nouvelle-Bretagne, 380. — Selon M. de Bougainville, les îles Banda sont seules consacrées par les Hollandais à la muscade, Amboine au girofle, et Ceylan à la canelle, VII, 164.

MUSIQUE. Son influence sur la santé d'un marin, II, 69, et VII, 175.

Musique chinoise est aigre et bruyante, XI, 523.

NAINS vus à Madagascar par M. Sonnerat, IV, 286. — Nain d'environ deux pieds de haut, âgé de plus de cinquante ans, et père de cinq enfans vivans, observé par Gmelin à Jeniseisk en Sibérie, X, 474.

NAPOLITAINS. Leurs mœurs, leurs usages, III, 539.

NAVIGATEURS (l'archipel des) a été découvert par M. de Bougainville, VII, 114. — Noms des îles principales qui le composent, IX, 186. — Leur nombre, XII, 144. — Ces insulaires, comme tous ceux de la mer du Sud, sont de mauvaise foi dans leur commerce, 103. — Leur taille moyenne est de cinq pieds sept à huit pouces; les proportions des différentes parties de leur corps sont colossales: leur teint est à peu près celui des Algériens, et leur physionomie paroît peu agréable, 106. — Elle exprime toujours ou l'étonnement ou la colère, 153. — Leurs femmes sont sveltes, grandes, et ont de la grace dans leur printems; mais la Nature paroît ne leur laisser qu'un instant et à regret leurs formes élégantes, 154. — Plusieurs de ces insulaires ont des plaies considérables, et il seroit possible qu'elles fussent un commencement de lèpre, 106. — Oyolava, une des principales de cet archipel, est aussi belle et aussi fertile qu'O-Taïti: elle n'est séparée de Maouna que par un canal de neuf lieues, 140. — Pola est aussi une très-grande et superbe île, 166. — Conjecture sur l'origine de ces insulaires, 158. — Leurs amusemens, 161. — L'imagination la plus riante se peindroit difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages et de leurs maisons, 164. — Voyez MAOUNA.

NÈGRE (le) feloup est triste, I, 573. — Nègres foulahs ou foulays, leur couleur, 574. — Nègres mandingues, leur douceur, 575. — Beauté et costume de leurs femmes, 576. — Leurs jardins, 578. — Leur monnaie, 579. — Valeur d'un nègre de dix-huit à vingt-cinq ans, *ib.* — Tendresse des mères pour leurs enfans, 581. — Elles les allaitent souvent pendant trois

288 TABLE ANALYTIQUE

ans, 582. — Leurs mariages, *ib.* — Leur manière de se saluer, 584. — Leurs notions du Globe, *ib.* — Cérémonies de leurs funérailles, 585. — Heures de leurs repas, *ib.* — Les nègres esclaves, relativement aux hommes libres, sont en Afrique dans la proportion de trois contre un, 586. — Moyen employé pour empêcher les esclaves de s'échapper, *ib.* — Confiance des nègres dans leurs saphis, 588. — L'adresse des nègres marrons est utile à Drake, II, 45. — Anglais blessés par des nègres de Sierra-Leoné, 167. — Les nègres de Guinée mangent habituellement une terre jaune qu'ils appellent *cahouac*, IV, 159. — Voyez ARGILE. — Vénération des nègres de Juïda pour leur serpent fétiche, 164. — Prêtresses consacrées au culte de ce serpent, 167. — Les nègres anzichos sont ceux qui inspirent le plus de confiance aux Portugais, 169. — Condition et valeur des nègres à l'Île-de-France, 295. — Leurs crimes à Saint-Domingue, VII, 182. — Antipathie entre les nègres et les caraïbes, V, 216. — Manière de punir les nègres à Lima, 42. — Leur nombre au Brésil, 159. — Négresses de Cuba, VII, 203. — Voyez CARAÏBES.

NEW-HAMPSIRE (état de); ses pâturages, ses montagnes, I, 128. — Tradition des sauvages sur cette contrée des États-Unis, 129. — Détails sur la chaîne des montagnes blanches qu'on y voit, 132. — Caractère des habitans de ce pays, 137.

NEW-JERSEY; sa population, I, 228. — Ses montagnes, 230. — Son commerce, 232. — Mœurs et caractère des habitans de cette partie des États-Unis, 235.

NEW-YORK. Température de cette partie des États-Unis, I, 192. — Sa population, 194. — Rivières qui arrosent cet état, 195. — Ses lacs, 200. — Ses îles, 202. — Ses routes, 204. — Ses quadrupèdes, 207. — Sa capitale, 209. — Mœurs des habitans de cette ville, 212. — Leur commerce, 217. — Nombre des sauvages qui vivent encore dans l'ouest de cet état, 224.

NEZ. Les habitans de la Nouvelle-Zélande ont la coutume de frotter leur nez contre celui de la personne qu'ils aiment; et, selon Dixon, cet usage est reçu chez les habitans des îles Sandwich, IX, 412. — Selon Cook, les habitans des îles des Amis, pour saluer, frottent leur nez, 191.

NICOBAR. Description de cette île, IV, 278. — Figure de ses habitans, *ib.*

NIGAUDS (les) font leurs nids dans les fentes des rochers, et surtout dans les endroits où les rocs se projettent dans la mer, IX, 423. — Origine du nom donné à ces oiseaux, *ib.*

NIGER, fleuve d'Afrique, coule à l'est, et le Sénégal à l'ouest; I, 593. — Cours ultérieur du Niger, 605.

NIL; ses sources, I, 503. — Leur distance de Gondar, capitale de l'Abyssinie, 504. — Culte annuel rendu par les Abyssiniens au berceau de ce fleuve, 505. — Ce fleuve est redouté des Arabes et des Turcs de l'Egypte, III, 13. — Fertilité qu'il procure à l'Egypte, 16. — Ses eaux sont sales et bourbeuses pendant six mois, 43. — Le Nil n'exhausse point le terrain de l'Egypte comme on l'a prétendu, 55.

NINIVE; ses ruines, VII, 424.

NOEL (l'île de) est déserte, X, 169. — Le sol en quelques endroits en est léger et noir, 170. — Elle a quinze à vingt lieues de circonférence, 171.

NŒUDS, XII, 162. — Voyez LIGNE DE LOCH.

NOOTKA. Costume des sauvages de ce port, X, 198 et 217. — Leurs échanges, 199. — Leur goût pour le larcin, 200. — Leur manière de fabriquer les étoffes, 202 et 225. — Leurs chants ne sont passans agrément, 204. — Leurs idées du droit de propriété sont plus rigoureuses que celles des habitans de l'océan Equinoxial, 205. — Description du territoire, 207. — Ses productions végétales, 208. — Ses quadrupèdes, 209. — Détails sur la loutre marine de cette contrée, 210. — Taille et figure des naturels de ce pays, 214. —

Occupation des hommes et des femmes, 221. — Leurs alimens, 222. — La mal-propreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes et de leurs personnes, 224. — Leur talent pour la peinture, 226. — Leurs différens outils, 227. — Observations de M. de Fleurieu et de Jean Reinhold Forster sur l'origine de ces Américains, 232. — Conformité de plusieurs mots de leur langue avec plusieurs expressions mexicaines, 233. — Voyez REINE-CHARLOTTE.

NORFOLK. Cette île a à sa pointe méridionale deux petits îlots nommés *Philipp* et *Nepean*, XII, 189. — Norfolk est aujourd'hui une colonie anglaise, établie peu de tems après celle du port Jackson, 194. — Le climat en est délicieux et très-sain : la terre y donne sans engrais deux récoltes par an, 195. — Observations du capitaine Cook sur cette île, IX, 405.

NOUVELLE-ANGLETERRE ; sa population, I, 112. — Usage de ces habitans, 114. — Amusement recherché par la jeunesse de ce pays, 115. — Commencement pénible de cette colonie anglaise, 116.

NOUVELLE-BRETAGNE. Description de ce pays par Roggween, VI, 89. — Teint de ces insulaires, *ib.* — Productions du sol, aspect du pays, 380. — Les habitations y sont des misérables huttes, 381. — La terre septentrionale et au nord de la Nouvelle-Bretagne est la Nouvelle-Irlande, 385. — Voyez NOUVELLE-IRLANDE et AMIRAUTÉ. — Arrivée de M. de Bougainville dans ces parages, VII, 136. — Il y donne un nom à une île, 129.

NOUVELLE-CALEDONIE. Montagnes de cette île, IX, 382. — Maladie de ces insulaires, 387. — Leur frayeur en voyant des cochons, 389. — Ce pays est peu susceptible de culture, 391. — Arrivée de M. de la Billardiére dans cette île, 399. — Costume de ces insulaires, 400. — Leur misère excessive, 403. — Température de cette île, 405. — Sa séparation de la Nouvelle-Hollande, *ib.*

NOUVELLE-HOLLANDE. Observations de Dampier

sur cette vaste contrée, IV, 273. — Figure de ses habitans, 274. — Le bruit du tambour les fait fuir, 276. — Arrivée de Cook dans cette région, VIII, 234. — Détails sur les côtes orientales de ce continent, 252. — Difficultés de cette navigation, 277. — Etendue de la Nouvelle-Hollande, 290, 294 et 314. — Direction de ses montagnes, 290. — Il est impossible d'y pénétrer, 291. — Température de la ville de Sydney, 292. — Terre de Diémen et détroit de Bass, 294. — Rivières de ce pays, *ib.* — Bestiaux d'Europe transportés dans la Nouvelle-Hollande, 300. — Fermes et vignes qu'on y admire, 301. — Les toisons des bêtes à laine rivalisent déjà avec celles de l'Espagne, *ib.* — Caractère des sauvages de la Nouvelle-Hollande, 303. — Barbarie de ces insulaires envers leurs enfans, 304 et 354. — Talent singulier des femmes de ce pays pour contrefaire les Européens, 304 et 378. — Leur goût pour la chair humaine, 345. — Divers exemples de leur férocité, 306, 321 et 345. — Leur costume pour la guerre, 307. — Leur manie de se peindre le corps, 337. — Leurs monumens funèbres, 307. — Leurs meubles, leur manière de puiser l'eau, 309. — Misère excessive de ce peuple, 310. — Leur force physique comparée avec la nôtre, *ib.* — Sauvage remarquable par sa conformation, 367. — Code de ce peuple, 378. — Il est dépourvu d'idées et de tout esprit d'invention, 377. — Déportation des criminels de la Grande-Bretagne dans cette contrée, 315. — Déportés fugitifs arrêtés et condamnés à mort, 324 et 352. — Punition des femmes déportées, XII, 201. — Concessions de terrain, *ib.* — Lois sur les travaux champêtres, 202. — Etablissemens pour les orphelins, et prix des comestibles dans la Nouvelle-Hollande, 205. — Population de la capitale de cette colonie, *ib.* — Anecdote sur Barington, 204. — Goût des sauvages du pays pour les liqueurs fortes, 205. — Ils sont incapables d'aucune organisation sociale, *ib.* — Leur manière de faire la cour aux femmes pour se marier, 206. — Voyez DIÉMEN.

NOUVELLE-IRLANDE. Couleur et cheveux de ces insulaires, VI, 387. — Elle est séparée de la Nouvelle-Hanovre par un canal formé de rescifs, 389.

NOUVELLE-ZÉLANDE (la); sa position, selon Surville, V, 466. — Entrevue de ce Capitaine avec les naturels du pays, 469. — Embarras d'un de ces sauvages pour ôter une chemise que les Français lui avoient donnée, 470. — Notions diverses sur ces insulaires, 479. — Leurs mœurs, 482. — Détails de Cook sur quelques insulaires tués par les Anglais; VIII, 150. — La physionomie de ces sauvages est expressive, 153. — Leurs armes, leur patou-patou, 157. — Tatouage et coquetterie de leurs femmes, 165. — Ces insulaires sont anthropophages, 168 et 202. — Prélude de leurs combats, 181. — Aspect de ce pays, 219. — Ses productions, 220. — Taille et couleur de ces sauvages, 224. — Leur habillement, 226. — Leurs cabanes, 228. — Ils reconnoissent l'autorité d'un roi, 232. — Abel Tasman a découvert le premier cette contrée en mil six cent quarante-deux, 168. — Le tambour est l'instrument qui paroît le plus leur plaire, IX, 71. — Marque d'amitié donnée à Cook par un de ces sauvages, 76. — Nouvelles notions sur ce pays, 97. — Spectacles de ces insulaires, 103. — Leurs instrumens de musique, 106. — Leur langue a assez d'affinité avec celle des îles de la Société, 204. — La hauteur du mont Egmont dans cette île n'est guères inférieure à celle du pic de Ténériffe, 407. — Fonctions des hommes et des femmes dans ce pays, X, 31. — Insouciance de ces sauvages pour les animaux d'Europe qu'on leur laisse, 34. — Ces insulaires sont malheureux avec la faculté de ne pas l'être. La crainte d'être massacrés et le désir de la vengeance les agitent sans cesse : leur triomphe est horrible; l'ennemi vaincu est toujours tué et mangé, 36. — Les hommes prennent deux ou trois femmes s'il leur plaît de le faire, 37. — Leurs témoignages de douleur et de tendresse, 42. — Plantes et animaux de cette contrée, 39.

NUBIE. Gouvernemens de ce royaume, I, 514. — Insalubrité des environs de la capitale, 516. — Usages du monarque, dangers auxquels il est exposé, 515. — Costume des Nubiens, 517.

OBEEA. Puissance de cette reine d'O-Taïti; ses soins et son amitié pour le capitaine Wallis, IV, 448 et 453. — Visite du président de la Société royale de Londres à cette princesse; son admiration pour une poupée, VIII, 76. — Révolution qui lui enlève et sa fortune et sa couronne, IX, 282. — Triste sort de cette infortunée, 150. — Sa mort, X, 119.

OISEAU-CLOCHE; sa mélodie, ses concerts, VIII, 202. — Il garde le silence dès que le soleil est sur l'horizon, 203. — Cet oiseau n'est point remarquable par son plumage, mais son chant ressemble au tintement d'une cloche, 358. — Autres oiseaux remarquables dans la Nouvelle-Zélande, IX, 87.

OLIVIER DE NOORTOU OLIVIER DU NORD. Son voyage, II, 242. — Il découvre la côte du Brésil, 245. — Ses soins pour les malades de son équipage, 248. — Détails sur le détroit de Magellan, 254. — Il fait des échanges dans l'île de la Mocha, 258. — Principales villes du Chili et du Pérou, 264. — Cruelle ingratitude des Hollandais envers un Espagnol, 269. — Notions d'Olivier du Nord sur le Japon, 279. — sur Borneo, 304. — Retour de ce marin dans sa patrie, 308.

OPEOU ou HOPOU, mandarin, chef des douanes en Chine, III, 374.

OPIUM (l') est très-recherché des Malais, III, 286. — Danger de cette boisson, 202 et 286.

OR enlevé aux Espagnols par Cavendish, II, 212. — Cinquante-deux petites caisses d'or jetées dans la mer pour en priver les Hollandais, 268. — L'or est si abondant au Monomotapa, qu'on y a trouvé un lingot de douze mille ducats, et un autre de quatre cent mille, IV, 328.

Or fondu et versé dans la bouche d'un gouverneur du

Chili, VI, 37. — Or de la Chine; sa valeur, XI, 325.

ORCADES, ou Orkney. Position et productions de ces îles, VI, 152.

OROTCHYS. Leur manière de saluer, XI, 478. — Leurs cabanes, 479. — Inviolable fidélité de ces peuples, 480. — Leur sécherie de saumon; leur manière propre de manger ce poisson, 481. — Leurs tombeaux, 482 et 484. — Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans, leur respect pour les vieillards offrent un spectacle touchant, 485. — Leur taille est petite, leur voix est foible, aiguë comme celle des enfans, et leur corps est grêle, 486. — Costume des hommes et des femmes, 487. — Délicatesse qu'ils désirent quand on veut leur offrir quelque chose, 489. — La nature de tous les êtres vivans est comme engourdie dans ces climats presque toujours glacés, et les familles y sont peu nombreuses, 496. — Les Orotchys sont très-inférieurs, par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitans de l'île Tchoka, 497. — Voyez TCHOKA et RUSSIE.

OSNABRUG. Description de cette île par Wallis, IV, 436. — Elle est la même que l'île Maitéa du capitaine Cook, et la Dezana de Quinos, X, 117. — Maitéa dépend d'O-Taïti, et ses habitans portent les cheveux longs, se parent de coquilles et de perles polies, éblouissantes au soleil, 167.

O-TAÏTI. La première découverte de cette île célèbre est due à Wallis, IV, 436. — Les Anglais ont signalé leur entrée dans cette île en donnant la mort à plusieurs insulaires, 438 et 442. — Commerce des matelots de Wallis avec les O-Taïtiennes, 446. — Figure de ces habitans, 453. — Leurs mœurs, 454. — Arrivée de M. de Bougainville dans cette île, VII, 89. — Echanges réciproques entre les Français et ces insulaires, 90. — Divers détails sur ces habitans, 91. — Leur costume, leurs guerres, 104. — Accueil qu'ils font au capitaine Cook, VIII, 66. — Nul scrupule

ne gêne les actions des femmes de cette île, 68. — Caractère de ces Indiens, 76. — Anecdote sur la reine Oberea, 77. — Divertissement donné aux Anglais, 83. — Penchant de ce peuple pour le larcin, 87. — Cérémonies de leurs funérailles, 93. — Leur morai, 105. — Toutes les pierres de cette île portent les marques incontestables du feu, 108. — Observations intéressantes de Cook sur ce pays, 111. — Empire irrésistible des femmes de cette île sur les Européens, 115. — Nourriture et amusemens de ces insulaires, 120. — Leurs arts, 123. — Les traits de leur visage annoncent la bonté, IX, 118. — Leurs cabanes, 124. — Leurs étoffes, 129. — Leur marine, 273. — Leurs habits de bataille, 274. — Ardeur du peuple et des grands pour les plumes rouges, 276. — Punition infligée par Cook à un de ces insulaires, 277. — Le mal vénérien paroît être naturel dans les îles de la Société, 299. — Leurs sacrifices barbares, X, 124. — Détails sur ces cérémonies sanglantes, 125. — Repas et spectacles donnés à Cook dans cette île, 130. — Ils ont les passions et la légèreté des enfans, font cinq repas par jour, et les femmes y mangent seules, 153. — Observations de Vancouver sur cette île, 157. — Le roi d'O-Taïti est très-respecté de ses sujets : ils lui apportent toute sorte de comestibles, dès qu'ils entendent le son d'une conque, 166. — Classes diverses d'habitans dans cet empire, *ib.* — La population de cette île diminue d'une manière effrayante, XII, 146. — Causes de cette mortalité, 147. — Passion de ces insulaires pour nos armes, 148. — Vains efforts des frères Moraves pour leur faire adopter la religion chrétienne, 149. — En 1774, les Espagnols n'ont pas mieux réussi à y introduire leur culte, X, 136. — Opinion des O-Taïtiens sur les étrangers qui viennent dans leur île, XII, 150. — Goût de ces habitans pour les bains et pour la musique, 151. — Toilette des femmes, et occupations des hommes, 152. — Maisons de chefs, et gouvernement de cette île, 153.

OURS (l') des Alpes est plus dangereux que celui des Pyrénées, III, 570. — Ses combats avec le taureau des Alpes, *ib.* — M. Pagès a vu des ours dans la Louisiane, à quatre-vingts lieues au nord de la Nouvelle-Orléans, VII, 222. — On les y chasse en hiver, parce qu'alors ils sont gras, et rendent beaucoup d'huile, 224. — Les pattes sont le mets dont les Canadiens font le plus de cas, I, 431. — Les ours paroissent être en grand nombre vers l'Entrée de Nootka : ils y sont d'un noir très-lustré, X, 209. — L'ours du Kamtschatka est noir et fort doux : sa graisse est une nourriture très-saine et de très-bon goût, 455. — Utilité de sa peau pour les Kamtschadales, *ib.* — Les compagnons de l'infortuné la Pérouse ont vu des ours noirs et bruns aux environs du Port-des-Français, XI, 198. — Manière dont les Tatars et quelques autres peuples de la Russie attaquent les ours et les bêtes féroces, X, 546. — Les insulaires de Tchoka les combattent corps à corps, XI, 467. — Ces habitans de l'Oku-Jesso paroissent s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisent à montrer, XII, 23. — Ours blanc de mer. Les Groenlandais l'attaquent avec leurs chiens, IX, 233. — Sa férocité, sa taille, 232. — Il vient du Groenland en Islande, porté sur des glaçons ; mais on a soin de l'empêcher de multiplier dans l'île : on l'y poursuit et on le tue, X, 282.

OURS marins, IX, 431. — Leur poil est d'un brun sombre tacheté de points gris, et il est plus long que celui du lion marin, mais il ne forme point de crinière. Ces phoques sont plus féroces et plus courageux que les lions marins dont ils se tiennent toujours séparés, *ib.* — Les ours marins habitent l'intérieur de la Terre-des-Etats, et les lions la plus grande partie de la côte, 435. — Voyez ETATS.

PAGÈS (M. de). Son voyage, VII, 177. — Il vient à la Nouvelle-Orléans, 208. — Beauté de la Louisiane, 215. — Mœurs simples des naturels de ce

pays, 219. — Détails sur le Mexique, 238. — sur Sartille, 244. — M. de Pagès arrive à Acapulco; il s'y embarque pour l'Asie, 259. — Sa description des Mariannes, 260. — de Manille, 272. — de Batavia, 305. — Détails sur les Marattes, 313. — sur Mascate, 322. — sur le désert d'Arabie, 330. — sur le Kesrouan, 345. — M. de Pagès s'y embarque pour Marseille, 359.

PALANQUIN de Daman dans l'Indoustan, III, 230. Le palanquin de l'empereur de la Chine est porté par huit, seize, et souvent par trente-deux hommes, XI, 312. — Les premiers mandarins peuvent avoir huit porteurs, les inférieurs quatre, et un simple particulier deux, *ib.*

PALMYRE; ses ruines, VII, 445. — Colonnade de Palmyre comparée avec celle du Louvre, 446.

PANAMA. Son nom veut dire *lieu poissonneux*, IV, 199. — Cette ville est florissante par les trésors du Pérou qu'on y amène, *ib.* — Ses Albinos, 200. — Voyez ALBINOS.

PANTHÉON (le) et le Colysée sont les principaux restes de Rome antique, III, 535.

PAONS du roi de Congo, IV, 168. — Les plumes de cet oiseau sont données par l'empereur de la Chine aux mandarins pour en décorer leur bonnet, XI, 308.

PAQUES. Origine du nom de cette île, VI, 50. — Taille et couleur de ses habitants, 51. — Leurs maisons, leurs meubles, 55. — Parure des femmes, 56. — Leur gouvernement, 58. — Arrivée de Cook dans cette île, IX, 236. — Nombre de colonnes noires rangées le long de la côte, 237. — On n'y compte qu'une vingtaine de plantes différentes; c'est tout ce qu'elle produit, 245. — Ce peuple fut sans doute autrefois plus riche et plus heureux; les ravages d'un volcan paroissent être la cause de leur détresse actuelle, 247. — Accueil fait par ces Indiens à M. de la Pérouse, XI, 73. — Les montagnes de cette île sont à sept ou huit cents toises de la

mer, et du pied de ces montagnes le terrain s'abaisse en pente douce, 75. — Les femmes de cette île offrent leurs faveurs à tous les Français qui veulent leur faire quelque présent, 78. — On diroit qu'elles sont communes, et aucun naturel n'y paroît avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari, 86. — Ils font cuire leurs alimens au four comme dans les îles de la Société, 92. — Ces insulaires sont hospitaliers, mais ils ne manquent jamais l'occasion de voler, lorsqu'ils peuvent le faire impunément, 100. — Observations de M. Rollin sur cette île, 102.

PARADIS des naturels de Cuba, I, 33. — Paradis terrestre; on le place dans la riche et riante plaine de la Mésopotamie, VII, 445. — Paradis des Musulmans, 436. — des Groenlandais, IX, 225. — des O-Taïtiens qui s'abstiennent des femmes, X, 156. — Paradis des hommes qui se noyent, 157. — des Californiens, XI, 262. — Paradis des chefs des îles des Amis, X, 111.

PARÉLIES observées en Islande et en Sibérie, X, 278.

PARESSEUX (le); sa figure et sa lenteur, IV, 373.

PARIAS (les) sont la dernière caste de l'Inde, I, 461.

PATAGONS (les) ont été découverts par Magellan, II, 6. — Ruse de ce navigateur pour en conduire deux en Europe, 10. — Ils ont été observés ensuite par Drake, 93. — par Cavendish, 172. — Olivier du Nord a visité leurs sépulcres, 248. — Taille de ces sauvages suivant ce navigateur, 254. — Leur grandeur, observée par Schouten et le Maire, se trouve être de près de dix pieds, 357. — Wallis en a vu de la taille de six pieds et de six pieds sept pouces, IV, 416. — Détails sur leur costume, *ib.* — Selon lord Anson, ils n'ont pas de demeures fixes, V, 283. — Roggeween confirme qu'il y en a plusieurs d'une taille extraordinaire, VI, 30. — Le commodore Byron en

a vu aussi de sept pieds de haut, 209. — Il y avoit parmi eux de fort grandes femmes, 210. — M. Cuming, officier de l'escadre de Byron, avoit six pieds de haut; il fut étonné de se voir métamorphosé en petit homme devant ces Patagons, dont les plus petits étoient plus grands que lui, 212. — Les femmes montent à cheval comme les hommes, 213. — Leur reconnaissance envers le capitaine Byron, 252. — Carteret confirme ce que Byron dit de ces sauvages, 318. — Opinion de M. de Bougainville sur ce peuple, VII, 60.

PATATE; ses variétés, IV, 144. — La patate est de la famille des liserons, *convolvuli*. Les feuilles de cette plante sont cordiformes à cinq nervures, et sa tige est rampante. Il y a des patates jaunes, de rouges et de violettes, et elles ont souvent la forme de nos pommes de terre. La patate est naturalisée en Espagne, et on la cultive beaucoup aux Antilles où elle contribue à la nourriture des nègres. La patate est plus grosse et a même un goût plus agréable et plus doux que notre pomme de terre..... Cook a vu dans la Nouvelle-Zélande des champs entiers remplis de patates douces, plantées en planches; VIII, 165. — Ce même navigateur en a vu aussi de vastes plantations dans l'île de Pâques, IX, 242. — Dans les années de grande disette, les O-Taïtiens se nourrissent de *la patarra*, espèce de patate qui n'est bonne qu'avant sa maturité, X, 154.

PELEW, ou Palaos. Observations de Keate sur ces îles, VI, 407. — Gouvernement et coutumes de ces insulaires, 408. — Famille anglaise établie dans ce pays, 409.

PÉNITENS de l'Inde, III, 233. — Leur vie dure et incroyable, VII, 311. — Voyez INDE et GUÈBRES.

PENSYLVANIE; sa population, I, 241. — Rivières qui arrosent ce pays, 242. — Ses montagnes, 246. — Fertilité du sol, 248. — Industrie des habitans de ce pays, 250. — Origine de ces colons, 255. — Sociétés diverses créées dans la Pensylvanie, 258.

300 TABLE ANALYTIQUE

PERDRIX de l'île Sainte-Hélène ; leur grosseur, leur familiarité, II, 237. — Intelligence des perdrix de Chio : on les envoie aux champs d'où un coup de sifflet les rappelle, III, 67. — Perdrix de la Perse, 213. — Elles ne coûtent à Kormout que trois deniers la pièce, 215. — Manière dont les perdrix de Baharen se garantissent de la chaleur, 217. — Les plaines et les bois de la Californie sont couverts, selon la Pérouse, de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents : elles sont grasses et de fort bon goût, XI, 235.

PERLES rouges du Japon, II, 283 et 287. — Perles de Baharen ou Baharein dans le golfe Persique, manière dont s'en fait le commerce, III, 217. — Temps où se fait la pêche des perles, 218. — Les plus belles se trouvent dans Baharein, 219. — Perle rare qui devoit être offerte au roi d'Espagne, 491. — Colliers et bracelets de nacre de perle des femmes de la Californie, IV, 125. — Perles de Panama, 199. — Perles de l'île Manar, auprès de Ceylan, V, 130. — Plusieurs sachets de perles fines donnés en Palestine pour un bonnet rouge, VII, 333. — Perles d'O-Taïti, 103. — Perles de l'ancienne Californie, XI, 272. — Perles de la côte de Tartarie, XI, 442, et XII, 19. — Réflexions de Chardin sur les plus belles perles, et sur celles qui sont le plus estimées, XII, 20.

PÉROU ; son étendue, V, 21. — Chaînes de monts qui le traversent, *ib.* — Ces deux chaînes sont à sept ou huit lieues de distance l'une de l'autre, 22. — On compte trois mille sept cents lieues de Lima à Paris, 24. — Époque de la conquête du Pérou par les Espagnols, 32.

PERSANS ; leur culte, III, 182. — Leur code pénal, 184 et 206. — Leur caractère, 185. — Arts cultivés par cette nation, 187 et 196. — Observations de Chardin et de M. Olivier sur la Perse, 201.

PERSÉPOLIS ; ses ruines , III, 197.

PÉRUVIENS (les) indigènes ne manquent pas d'intelligence ni de malice , V, 22. — Leurs mœurs , leurs usages, *ib.* — Total présumé des indigènes du Pérou, 52.

PESTE (la) est très-commune en Egypte , III, 49. — Ses ravages à Constantinople , et précautions à prendre pour s'en garantir , 92. — Peste d'Alep , ses symptômes , VII, 437. — Cette affreuse maladie a désolé deux fois la ville de Moscow , X, 522. — Peste noire qui ravage l'Islande , 272 (1).

(1) Cette peste qui parut en Islande en 1350 , fut , selon Petrarque , la plus cruelle et la plus furieuse de tous les siècles. Elle avoit pris son origine l'an 1346 au royaume de Cattay ou de Caket , que quelques géographes placent dans l'Asie supérieure et dans la Géorgie : elle y commença par une espèce de vapeur fétide qui couvrit deux cents lieues de pays , et où l'on vit naître en même tems une immensité d'insectes et de reptiles qui achevèrent de corrompre l'atmosphère. En 1348 , la mortalité pénétra en France par l'Italie , et pendant cette année et la suivante , les villes et villages de cet empire furent misérablement tourmentés. On s'épuisoit en regrets sur la perte des têtes les plus chères ; les cités étoient remplies de morts et de mourans , les campagnes incultes et couvertes de cadavres. A l'Hôtel-Dieu de Paris il y périssoit par jour plus de cinq cents pestiférés , et on fut obligé à plusieurs reprises de renouveler la communauté des filles de la Charité , qui prenoient soin des pauvres malades. Selon Mezeray et d'autres historiens , il y eut des villes où il ne resta que la dixième et même la vingtième partie des habitans. On remarqua que la peste se maintenoit pendant cinq mois , dans toute sa force , dans le pays où elle commençoit à s'allumer. Ce terrible fléau fit le tour de notre hémisphère , et enleva au moins le quart de la population. Au milieu de cette désolation commune , il mourut plus de jeunes gens que de vieillards : en voyant tomber autour de soi des milliers d'hommes , tous se regardoient comme des victimes destinées à une mort prochaine.

PÉTERSBOURG. Largeur et longueur de ses rues, X, 541. — Police de cette capitale, 542. — Ses salles de spectacle, 544. — Voyez RUSSIE.

PHILADELPHIE, capitale de la Pensylvanie, est fondée par Guillaume Penn, I, 260. — Établissement des quakers dans cette ville, 262.

PHILIPPINES (les) sont célèbres par la mort de Magellan, I, 24. — Nouveaux détails sur ces îles, donnés par Cavendish, II, 217. — Leur distance des côtes de l'Amérique Méridionale, 269. — Nouvelles observations d'Olivier du Nord sur ces îles, 271. — de Spilberg, 345. — de Gemelli, III, 388. — On leur a donné le nom de *los Luçones*, ou des Mortiers, parce qu'on y pile le riz avant d'en faire des galettes, 396. — Les noirs de ces îles se battent cruellement entr'eux, et surtout avec les Espagnols, 398. — Population de toutes ces îles, 408. — Manière de vivre de ces habitans, 409. — Leurs maladies particulières, 412. — Productions de toutes ces îles, 416. — La navigation des Philippines au Mexique est très-dangereuse, 433. — Elles comprennent plus de trois cents lieues du midi au nord, et cent cinquante de l'est à l'ouest, IV, 232. — Détails donnés par M. Pagès, VII, 261. — Nouvelles notions sur l'industrie, les mœurs et le caractère de ces insulaires, 269. — Premiers établissemens des Européens dans ces îles, XI, 367. — Distinctions établies et maintenues avec la plus grande sévérité dans ce pays, 371. — Costume des dames de distinction, 372. — des femmes du peuple, 373. — Tribut imposé sur ces peuples, 374. — Îles principales de cet archipel, 377. — Les communications entre les Philippines et la Chine sont extrêmement fréquentes, 384.

PHIPPS, ou lord Mulgrave. Son expédition pour chercher un passage en Asie par le nord-est du Globe, X, 5.

PHORMIUM TENAX. Utilité et description de cette plante, VIII, 222. — Sol qui lui est favorable, 223.

— Expériences de M. de la Billardiére sur la force de ses fibres, 224.

PHOSPHORESCENCE de la mer. Voyez FEU SAINT-ELME.

PICKERSGILL; son voyage au détroit de Davis, X, 6. — Sa mort, 7.

PILEAU, ou PILLAU, ou PILAU, est le régal des mamlouks en Egypte, III, 45. — Pilau distribué aux pauvres à la mort d'un roi de Perse, 170. — Manière dont les Arabes font ce ragoût favori, VII, 382.

PINGOINS innombrables près de l'île Elizabeth, II, 107. — Quantité immense de ces oiseaux tués par Cavendish, 174. — Ils abondent aux Malouines ou îles Falkland, et il y en a une espèce remarquable par sa beauté, VII, 28. — Selon Cook, la chasse de ces oiseaux est rarement heureuse sur mer, parce qu'ils plongent et restent long-tems sous l'eau; et, lorsqu'ils en sortent, ils parcourent une ligne droite avec une vitesse prodigieuse, IX, 48. — Variété de ces oiseaux dans la terre de Kerguelen ou de la Désolation, X, 22.

PINTADES qui se précipitent dans le feu allumé par des Anglais, VI, 344.

PISCADORES (les îles) sont de grandes îles désertes près de Formose, IV, 259.

PLANTAIN (le) peut être regardé, selon Dampier, comme le roi des fruits, IV, 234. — Description de cet arbre, *ib.* — Il ressemble un peu au bananier, 255. — Voyez BANANIER.

POHON-HUPAS, violent poison, VI, 115.

POISSONS-VOLANS, II, 78. — Leur description, VI, 7, et VII, 121. — Leurs ennemis, VII, 122. — Quand ils sont poursuivis par la bonite ou le dauphin, ils volent dans toute sorte de directions, IX, 17.

POIVRE de Borneo, II, 503. — Celui qu'on recueille

304 TABLE ANALYTIQUE

dans l'île de Java est regardé comme le meilleur de l'Inde, VI, 142. — Ceylan en produit aussi une grande quantité, 129.

Poivre enivrant, *Voyez* AVA.

POLYPES (les) ont formé les îles Basses des Tropiques, VI, 64.

POMPEÏA. Époque de la découverte de ses ruines, III, 544. — On se promène de nouveau dans les rues de cette ville exhumée, 545.

PONDICHERY; sa population vers la fin du dernier siècle, V, 411. — Ses manufactures, *ib.*

PONT DE ROCHERS dans la Virginie, I, 320. — *Pont du Diable* dans les Alpes, III, 554. — Ponts extraordinaires des Péruviens, V, 35. — Ceux de la Russie sont le plus souvent en bois, X, 563.

PORT-DES-FRANÇAIS (le) n'avoit jamais été aperçu par aucun navigateur avant la Pérouse, XI, 156. — Le chef du principal village de ce district visite les Français; sa prière au soleil, ses chants, 166. — Précautions à prendre pour se garantir du vol de ces Américains, 169. — Désastre où vingt et un Français périssent à l'entrée de ce port, 176. — Noms de ces braves marins, 188. — Climat de cette côte, sa végétation, 195. — Plantes qu'on y trouve, 196. — Aspect de cette contrée, 199. — Caractère de ses habitants, 202. — Leurs maisons, leurs meubles, leur mal-propreté, 206. — Coutume singulière des hommes et des femmes de cette partie de l'Amérique, 208. — Taille et couleur de ces Américains, 211. — Leurs progrès dans les arts, 214. — *Voyez* REINE-CHARLOTTE.

PORT-DÉSIRÉ est une bonne place pour réparer les vaisseaux, les mettre à sec sur le rivage, et les goudronner, II, 171.

PORTO-BELLO; son climat est mal-sain, IV, 139. — On l'appelle *le Tombeau des Espagnols*, 140.

PORTUGAIS. Leur ancien pouvoir dans l'Inde, III, 250. — Étendue de leurs possessions dans cette partie
du

du Globe, 251. — Leur manière d'exister en Europe, VII, 33. — Température du Portugal; ses rivières, *ib.* — Ses tribunaux, sa police, 35. — Ses provinces, 36. — Description de Lisbonne; sa population, 38. — Portrait des habitans de ce royaume, 40. — Galanterie des Portugaises, 42. — Spectacles et population du Portugal, 46. — Causes de la décadence de l'agriculture dans ce royaume, 48. — Détails sur les arts qui s'y cultivent, 50. — Efforts de l'académie de Lisbonne pour ranimer le goût des belles-lettres dans ce pays, 52.

POSTE aux Pigeons dans l'Arabie; manière d'élever ces oiseaux, VII, 425. — En Egypte et en Syrie, le gouvernement paie des colombiers pour ces postes aériennes, 426.

PYRAMIDES de Gizeh ou Geeza en Egypte, III, 23. — Pyramides de Sakharah au midi du Caire, 24. — Pyramides du Mexique, leur élévation, 481. — Pyramides des Alpes, 550. — Voyez AIGUILLES.

PYRÉNÉES. Quelle est leur élévation, III, 551. — Elles ont porté autrefois le nom d'*Alpes*, 579. — Les vaches des Pyrénées donnent moins de lait que celles des Alpes, et leur lait est même inférieur en qualité, 570. — Méthode des bergers des Pyrénées pour garantir leur lait des ardeurs du soleil, 571. — Simplicité et vie champêtre de ces habitans, 574.

REINE-CHARLOTTE (îles de la); leur position, X, 234. — Leur température, 235. — Commerce et costume de ces insulaires, *ib.* — Dixon y achète une grande quantité de belles fourrures, 236. — Détails sur la population de cette vaste contrée, qui a l'apparence d'une immense forêt sans limites, 237. — Taille et caractère de ces Américains, 238. — Costume des femmes, et beauté des fourrures de cette partie de l'Amérique, 239. — Observations de Vancouver sur l'envahissement de l'Océan sur tous les rivages de la côte nord-ouest du Nouveau-Monde, *ib.* — Voyez PORT-DES-FRANÇAIS.

306 TABLE ANALYTIQUE

REMORE (la). Coutume de ce poisson de s'attacher à un vaisseau, à des tortues, à des vieux arbres, IV, 161. — Sa description, 160.

RENNE (le) est tout pour le Lapon, pour le Tchouktchi, et pour les peuples de quelques provinces de la Sibérie, X, 556. — Il est très-ordinaire de voir un Lapon posséder six cents ou mille rennes, et un berger parmi les Tchouktchis en avoir cinquante mille, *ib.* — Les lapons attèlent ces animaux à leurs traîneaux; ils les brident comme nos chevaux, et font quelquefois six lieues de France par heure, 299.

REQUINS, ou Goulus de mer. Leur grandeur et leur voracité, VI, 257. — Noms divers de ces monstres de la mer, 314. — Leur goût, leurs mœurs, 315. — Manière de les prendre, et utilité de leur peau, 316. — Femelle de requin prise et ouverte; les petits, tirés de son ventre, ont nagé avec vivacité, VIII, 43.

RHODE-ISLAND. Population de cette partie des Etats-Unis, I, 167. — Nature du sol, 170.

RHODES. Détails sur cette île, III, 48. — Sa population actuelle; son colosse, dont les débris sont emportés par un juif, 58.

RHÔNE; sa source, III, 553.

RHUBARBE de Sibérie; sa description, X, 560.

Rhubarbe de la Chine, sa valeur dans cet empire, XI, 334.

RIVIÈRE DE CUIVRE (la) est découverte en 1772 par le capitaine Hearne, X, 230. — Les mines qui sont à côté de cette rivière lui ont donné son nom, *ib.*

RIVIÈRE, ou Entrée de Cook, X, 267. — Observations de Vancouver sur les établissemens russes dans cette partie du Nouveau-Monde, 268.

RIZ de la Caroline, I, 384. — de la Géorgie, 404. — de Borneo, II, 305. — Le riz est très-abondant aux îles Larrons, 430. — dans l'Indostan, III, 274. — dans la

Cochinchine, 300. — Il y est la base de la nourriture comme dans presque tout l'Orient, 301. — Selon Dampier, le riz cuit qu'on prend à poignée, le buffle et divers oiseaux, sont les alimens des riches à Mindanao, IV, 240. — Selon M. Péron, à Timor, le riz y est de la meilleure qualité, 271. — On en fait deux récoltes par an à Formose, V, 58. — Le Gentil a vu à Java des champs couverts d'épis de riz en maturité, 131. — Le riz occupe beaucoup de terrain auprès de Surate, VII, 316. — Diverses espèces de riz à la Chine, XI, 335.

ROGGEWEEN; son voyage, VI, 5. — Son éloge de Madère, 9. — Son arrivée au Brésil, 17. — Il vient ensuite dans l'île Juan-Fernandez, 41. — Il découvre l'île de Pâques, 50. — Ces insulaires font des présens à l'Amiral, 52. — Il arrive à Java, 104. — Détails précieux sur cette île, 109. — Ses productions, 119. — Pompe des souverains de Java, 137. — Description de Ceylan, 124. — Ses productions diverses, 128. — Il arrive en deux mois au cap de Bonne-Espérance, 135. — Son retour dans sa patrie, 154.

ROMAINS; leurs mœurs, leurs usages, III, 536. — Combien ils diffèrent et ressemblent peu aux anciens maîtres du Monde, *ib.*

ROSETTE, ou Raschid. Découvertes de M. Denon auprès de cette ville, III, 14.

ROUTE la plus sûre pour venir de l'Asie en Europe, IV, 302. — Temps qu'il faut pour faire la route de l'île de France à l'île de Bourbon ou Napoléon, V, 149. — pour aller de Canton à Pékin, XI, 344. — pour arriver de France en Chine, 347. — Saison la plus favorable pour arriver d'Europe en Egypte, III, 46. — Route la plus courte pour venir de Lima à Paris, V, 24.

RUSSIE. Division naturelle de cet empire, X, 472. — Population de la capitale de la Sibérie, 477. — Sa température, 474 et 482. — La Sibérie est une plaine immense, 478 et 489. — Détails sur la mer Glaciale, 481. — sur la Crimée, 484. — sur les montagnes de

308 TABLE ANALYTIQUE

l'empire russe, 485. — sur ses fleuves, 488. — sur ses steppes ou déserts, *ib.* — Description de la steppe d'Astrakan, 489. — Lacs les plus remarquables de la Russie, 490. — Village qui sépare cet empire de la Chine, 491. — Population de la Russie, 493. — Efforts de Catherine II pour l'augmenter, 496. — Races primitives de cet empire, 494. — Sort des criminels en Russie, 498 et 500. — Détails sur le grand et le petit knout, *ib.* — Mœurs et usages des Polonais, 500. — Notions sur les Tatars; origine de leur nom, 504. — Coutumes des Tatars mahométans, 508. — Détails sur les Iakoutes, 511. — sur le climat d'Iakoutsk, 512. — sur les Tongouses, 513. — L'empereur actuel de la Chine est un prince de cette nation, *ib.* — Confiance des Tatars dans leurs kamms, dans leurs chamanes, 515. — Usages des Cosaques du Don, 516. — des Moscovites, 517. — Beauté de leurs femmes, 518. — Constitution physique des Russes, 520 et 540. — Salubrité de leur climat, 521. — Leur barbe, 540. — Leurs vêtemens, 529. — Costume des femmes, 530. — Patience du paysan russe, 525. — Ses notions religieuses, 526. — Expressions affectueuses qu'ils emploient entr'eux, 529. — Luxe des grands seigneurs, 531. — Leur politesse, leur table, 533. — Leur amour pour le théâtre, 544. — Vénération des Russes pour la chaumière de Pierre le Grand, 537. — Statue équestre de cet Empereur, 536. — Anecdote sur ce souverain, 537. — Industrie des divers habitans de cet empire, 545. — Troupes, 551. — Agriculture, 557. — La consommation du bois y est prodigieuse, 563. — Rhubarbe de la Sibérie, 560. — Quantité immense d'ivoire qu'on y trouve, 565. — Etablissemens russes au nord-ouest de l'Amérique, 344. — Leur description par Vancouver, 268. — Les Russes ont conquis l'estime et l'affection de ces Américains en s'habillant et se nourrissant comme eux, XI, 165.

SAGU ou SAGOU; ce que c'est, III, 284. — Description de cette plante, 420. — Cauripa est une île

des Moluques très-abondante en sagou, 429. — Manière de le préparer à Mindanao, IV, 233. — Selon Dampier, le sagou, le riz et le poisson y sont les alimens des pauvres, 240.

Sagou des Etats-Unis, IX, 460.

SAINTE-CATHERINE. Position et étendue de cette île, XI, 34. — Sa fertilité, 55. — Les bois qui environnent les habitations ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis, 36. — Les vivres de toute espèce y sont dans la plus grande abondance, 39. — Les mœurs de ces insulaires sont douces : ils sont bons, polis, obligeans, mais jaloux de leurs femmes qui ne paroissent jamais en public, 40. — *Voyez BRÉSIL.*

SAINT-DOMINGUE est l'île la plus grande des Antilles, VII, 177. — Sa position, son étendue, 178. — Ses cinq royaumes du tems de Colomb, *ib.* — Sa division actuelle, 184. — Productions de cette colonie en mille sept cent quatre-vingt-huit, 182. — Désastres qui ont tout renversé, tout anéanti, 183. — Epoque où les Français ont commencé à y pénétrer, 178. — *Voyez COLOMB et BOUCANIER.*

SAINTE-HÉLÈNE. Détails donnés sur cette île par Cavendish, II, 235. — Selon Dampier, les filles y sont propres et ne manquent pas de graces, IV, 302, et IX, 461. — Cette île se trouye placée à quatre cents lieues de l'Afrique, et à six cents de l'Amérique, VIII, 423. — On y trouve l'ébène, et le sol mieux cultivé pourroit produire les végétaux et les fruits de l'Europe et de l'Inde, 424. — La maison du gouverneur est commode : derrière est un jardin avec des promenades couvertes, et des arbres curieux des Indes Orientales, IX, 457. — Les parties basses des monts de cette île offrent des traces manifestes d'un ancien volcan, 458. — Les arbres fruitiers et la vigne y croissent mal, 459.

SAINT-PIERRE de Rome. Description de ce monument, III, 534.

310 TABLE ANALYTIQUE

SALANGANE. Description de cette espèce d'hirondelle, III, 291. — Détails sur leurs nids, 292. — Les Chinois en sont très-friands, et les achètent fort cher, 381. — Vertu qu'ils leur attribuent, 382.

SAM, SIMOOM, SAMIEL ou KAMSIN (le) est un vent empoisonné du Désert, VII, 373. — Ses effets funestes; manière de s'y soustraire, 374.

SAMOÏÈDES (les) sont épars tant en Europe qu'en Sibérie, X, 293. — Leur figure, 294. — Leurs cabanes, 295. — Leur réponse à Catherine II, 296.

SANCHAN ou SANCIAN est célèbre par le tombeau de saint François-Xavier, l'apôtre des Indes. C'est une île qui a plus de trois lieues en tout sens, et quinze de circonférence, III, 305. — Elle est à vingt lieues de Macao, 304.

SANDWICH. Origine du nom de ces îles, X, 193. — Taille de ces insulaires, 172 et 379. — Commerce et productions de cet archipel, 176 et 391. — Grandeur des calebasses qu'on y cultive, 399. — Repas donné aux Anglais, 382. — Nombre des îles Sandwich, 387. — Leur température, 390. — Ces insulaires sont divisés en trois classes, 400. — Le séjour des Anglais donne de l'inquiétude aux chefs, 404. — Aventures de deux jeunes personnes d'Onecheow, 446. — Réflexions de M. de Fleurieu sur ces îles, 449. — Ces insulaires font souvent des voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique, XI, 114. — Leur passion pour l'eau, 115. — Goût du roi Tamaahmaah pour les armes à feu et la poudre à canon, 116. — Sort des bestiaux d'Europe donnés par les Anglais à ces insulaires, 117. — Bonnets des hommes et ornemens des femmes, 119. — Différence entre le caractère de ces habitans et celui des O-Taïtiens et des Tongatabooens, X, 185. — Leur langue est la même qu'à O-Taïti, 192. — Grand malheur arrivé dans la principale de ces îles, 414, et XI, 124. — Voyez Cook, son troisième voyage.

SAPHO; sa fin malheureuse, III, 73.

SARANNE (la) est une plante très-recherchée des Kamtschadales, et elle a été trouvée dans l'île Oonolashka par le capitaine Cook, X, 361. — M. de la Pérouse l'a vue aussi dans l'Oku-Jesso ou île Tchoka où, étant séchée, elle forme la provision d'hiver de ces insulaires, XI, 458. — Les Orotchys, peuple de la Tartarie orientale, arrachent aussi cette plante sur la lisière des bois, et la font sécher auprès de leur foyer, 484. — Description de la saranne, XII, 54. — Cette plante est douce, un peu acide, et tient lieu aux Kamtschadales de farine et de gruau, 55.

SARDAIGNE. Sa distance de la Corse, et salubrité de l'air qu'on y respire, VII, 365. — Productions principales de cette île, *ib.* — Son commerce, et caractère du Sarde, 366. — Costume et langue de ce peuple, 367.

SAUMON (le) entre dans la rivière de Cook en troupes innombrables, X, 267. — Ce poisson fait pendant l'hiver la principale nourriture des habitants de cette contrée, *ib.* — On en trouve d'un goût exquis dans les lacs de l'Islande, 285. — Manière dont les Kamtschadales le conservent et le préparent, 459. — Selon M. de la Pérouse, les rivières du Port-des-Français sont remplies de truites et de saumons, XI, 196. — Ruisseau de l'île Tchoka, dont le lit est tout couvert et rempli de saumons, 470. — Ces poissons sont si communs sur la côte orientale de la Tartarie, auprès de la baie de Castries, que les compagnons de la Pérouse en ont pris plus de deux mille en un jour, 477. — Leur abondance est la même au Kamtschatka, XII, 57. — Consommation étonnante qu'en font les chiens et les ours de ce pays, 58. — Manière dont le saumon s'accouple, et soins de la femelle pour propager son espèce, 59.

SAUTERELLES; leurs ravages dans l'empire de Maroc, I, 562. — Elles abondent dans l'Arabie, VII, 396. — Il y en a plusieurs espèces, 397. — Les Arabes et les Juifs de l'Hyemen en mangent, 398. — Les Chinois s'amuse à les faire combattre, III, 383.

312 TABLE ANALYTIQUE

SAVU. Description de cette île, VIII, 385. — Repas donné à Cook par un raja ou souverain de cette île, 388. — Usage établi dans ce pays, pour celui qui donne à dîner, *ib.* — Productions de cette île, 390. — Taille et couleur de ces insulaires, 391. — Leur gouvernement, 395.

SCHETLAND. Nombre de ces îles; leur capitale, VI, 152.

SCHOUTEN (Guillaume Cornelisz) fait en 1615 son voyage autour du Monde avec le Maire, II, 351. — Voyez LE MAIRE.

SCHRECKHORN (le), ou pic de Terreur dans les Alpes, III, 554. — Il est inabordable et à deux mille quatre cents toises d'élévation au dessus du niveau de la mer, 560.

SCORBUT. Symptômes de cette maladie terrible, V, 243. — Remèdes pour la combattre, IX, 6. — Moyens employés dans le Nord, X, 290. — Ses ravages dans le vaisseau de Roggeveen, VI, 84. — de Byron, 285. — de Carteret, 411. — Répugnance des matelots pour les remèdes préservatifs, X, 369. — Le scorbut est plus dangereux et plus virulent sous les climats chauds que sous les climats froids, IX, 111. — Ravages de cette maladie dans l'équipage du Senau commandé par John Meares, X, 263. — dans les vaisseaux de Bering, 243.

SEGO, capitale du Bambara sur le Niger, I, 602.

SENSONTLE, ou Cinq-cents-Voix. Description de cet oiseau du Mexique, III, 482.

SERPENS à sonnettes de la Virginie, I, 316. — Les serpens sont très-communs en été dans le Canada, aux cataractes de Niagara, 421. — Serpens portés en Egypte par les Psylles, III, 50. — Serpent énorme tué en Afrique par l'armée de Régulus, IV, 164. — Serpens fétiches du royaume de Juda, *ib.* — Vénération des nègres pour ces reptiles, 165. — Nom donné par les naturalistes à cette espèce de serpens, 167. — Serpens qu'on fait danser à Ceylan, VI, 129. — Rassemblement

monstrueux de serpens vus par Malouet à la Guiane, VII, 194. — Autres serpens énormes observés à Boere, 146. — Serpent réputé très-dangereux à Sydney, ville de la Nouvelle-Hollande, VIII, 357. — Serpent nommé l'*ibitin*, qui s'élance sur les cerfs, les chevaux et les hommes, III, 417, et VII, 146.

SÉVILLE; ses longues avenues, III, 502. — Sa situation, 503. — Les hommes y sont mieux faits que les femmes, *ib.* — Curiosités de cette ville, 504.

SHAH (Fatey-Ali-) ou Fetah-Ali-Chad, monte sur le trône de Perse, III, 207. — Avant d'être roi, il portoit le nom de Baba-Khan.

SHANGALLAS, peuples de l'Abyssinie, I, 509. — En quoi consiste leur maison, 510. — Ils mettent le feu dans leurs campagnes, 511. — Chaleur excessive de leur patrie, 513.

SHAW; son voyage en Barbarie, I, 538. — *Voyez* ALGER et TUNIS.

SHEA, arbre à beurre, I, 604. — Son fruit fait un beurre délicieux, 605.

SHELVOCK; son voyage, IV, 1. — Il se sépare de Clipperton, 2. — Il arrive aux Canaries, 3. — Son naufrage, 52. — Révolte et désordre parmi son équipage, 56. — Dangers qu'il court pour passer à la Chine, 127. — Son retour à Londres, 137.

SIAM. Limites de ce royaume, sa température, VII, 278. — Le Siamois est bien fait, 280. — Son costume, *ib.* — Sa maison, 281. — Sa cuisine, 282. — Ce peuple a un grand penchant pour le vol, pour l'usure et l'avarice, 283. — Les châtimens y sont très-sévères, *ib.* — Respect des Siamois pour la vieillesse, leur grande vénération pour les morts, 284. — Age de puberté pour les filles, dot ordinaire des plus riches, 285. — Révolutions arrivées dans ce royaume, *ib.* — *Voyez* BIRMANS.

SICILE; ses monumens antiques, III, 542. —

314 TABLE ANALYTIQUE

Mœurs et usages des habitans de ce royaume, *ib.* —
Eloge des femmes de cette île, 541.

SINGES. Leur nombre incroyable à la Côte-d'Or et en Guinée, IV, 168. — Leur passion pour les femmes, *ib.* — Femme accusée d'avoir eu un commerce criminel avec un Babouin, III, 262. — Du côté de Panama les singes se nourrissent de coquillages qu'ils ouvrent très-bien, IV, 197. — Selon le Gentil, il y a au Brésil de très-gros singes qui font retentir les montagnes de leurs cris, V, 10. — On en voit aussi beaucoup à la Guiane, VII, 194. — L'île de Borneo est remarquable par ses orangs-outans, IV, 320. — Orang-outan vu au Cap par le capitaine Cook, IX, 455.

SMYRNE. Description de cette ville, III, 68. — Sa population actuelle, 71.

SOIF (la) qu'on éprouve sous la ligne est pire que la famine, VI, 12.

SORLINGUES. Nombre et productions de ces îles, VI, 310.

SPARTE, ou Lacédémone; ses ruines, III, 61.

SPILBERG (Georges). But de son voyage, II, 309. — Une partie de son équipage est massacrée sur les côtes du Brésil, 310. — Il fait jeter deux jeunes mutins dans la mer, 317. — Vient à la Terre-de-Feu, 318. — S'approche du Pérou, et y livre bataille aux Espagnols, 330. — Il arrive aux îles Larrons, 343. — Visite les Moluques, 348. — Et revient enfin en Hollande, 350.

SPITZBERG. Origine du nom de ce pays, X, 286. — Aventure de quatre matelots russes dans une de ces îles, 287. — Leur cruelle position; il leur faut passer sur des glaçons que les vagues faisoient mouvoir dans tous les sens, 288. — Ils trouvent une cabane qu'ils réparent, 289. — Leur nourriture pendant six ans de séjour dans cette île, 290. — On n'a jamais de

vermine dans ce pays, 291. — Température du Spitzberg, hauteur d'une de ses montagnes, 292.

SUCRE D'ÉRABLE. Méthode pour l'obtenir, I, 91.

SURATE. Description de cette ville célèbre, III, 232. — Son grand commerce 233. — Sa position, VII, 310 et 320. — Il y a des commerçans d'une richesse immense, 321. — Et on ne voit nulle part autant de gens armés que dans cette ville, *ib.* — Son origine, ses commencemens, 322.

SURVILLE; son voyage, V, 408. — Détails sur Tronganon, 422. — sur les îles Bashées, 431. — sur la terre des Arsacides, 450. — Soins de M. de Surville pour Lova-Sarega, 454. — Ce Capitaine vient dans la Nouvelle-Zélande, 466. — Embarras d'un Zélandais pour ôter la chemise qu'on lui avoit donnée, 470. — M. de Surville part pour le Pérou, 485. — Circonstances de sa mort déplorable, 488.

SYBARIS. Epôque de sa ruine, III, 543. — Temples élevés par les habitans de cette ville, *ib.*

SYRIE; sa position, sa population, VII, 428. — Elle est un des pays les plus anciennement peuplés du Globe, 429. — Ses provinces, son administration, 430. — Le Liban est le point le plus élevé de la Syrie, 432. — Productions de ce pays, 433. — Ses villes principales, 435. — Ruines que l'on y admire encore, 439.

TABAC du Maryland; manière de le cultiver, I, 292. — Six mille plantes y rendent environ dix quintaux de tabac, 293. — Cette plante cultivée en Virginie y épuise la terre, 315. — Le tabac a été introduit au Japon par les Portugais, II, 298. — Tout le monde s'en sert à la Chine, et on y voit des filles de dix ans avec la pipe à la bouche, III, 385. — Les cigares de Manille sont renommés dans l'Inde par leur goût agréable, 411. — Le tabac de Cuba est connu sous le nom de *Tabac d'Espagne* ou de *Séville*, VII, 204. — Celui de Verine est regardé comme un des meilleurs

316 TABLE ANALYTIQUE

de tous, IV, 159. — Le tabac qu'on cultive en Syrie dans les montagnes voisines de Sour est réservé pour le Grand-Seigneur et son harem, VII, 439.

TABOO. En quoi il consiste aux îles de la Société et de Sandwich, X, 387. — Cette interdiction est ordinairement imposée par les prêtres, et quelquefois par une personne qu'on désigne sous le nom de *tonata*, *ib.*

TAFILET. Position de ce royaume peu connu, I, 560. — Nourriture de ses schériffs et des autres habitants, 561.

TALAPOUINS, ou Ponguis de Siam, VII, 284. — Leur culte a beaucoup de rapport avec celui des Brames, *ib.*

TANNA. Différend entre les Anglais et les habitants de cette île, IX, 331. — Taille et couleur de ces insulaires, 357. — Ils portent des pierres blanches dans leurs narines, 341. — Nom des îles voisines de Tanna, 342. — Affection de ces habitants pour les Anglais, 350. — Vastes plantations de Tanna, 343. — Sa population, son gouvernement, 369. — La richesse du sol y est prodigieuse, 368. — On y voit le Catalpa, histoire naturelle de cette contrée, 353.

TATARIE ou TARTARIE. Les peuples qui habitent sa partie orientale sont hospitaliers, XI, 432. — Fertilité de ce terrain, 435. — Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France 440. — Selon la Pérouse, la côte orientale de la Tartarie est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique; elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords du côté de la mer, XII, 18. — Comparaison entre ces Tartares et les insulaires de l'Oku-Jesso, 25. — Total de la population de cette contrée de l'Asie, 19. — Voyez OROCHYS et RUSSIE.

TATOUAGE (le) n'est pas particulier aux nations à demi-sauvages, VIII, 117. — Procédé des Européens et des Indiens, *ib.*

TCHOKA, ou Oku-Jesso, ou Ségalien. Détails sur les insulaires de cette île; leur figure, leur costume,

XI, 449. — Ils ne font pas que des choses utiles; le fer et les étoffes prévalent sur tout, et ils connoissent les métaux comme nous, 451. — Leurs pendans d'oreilles sont d'argent, 452. — Ils se procurent des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien, 455. — Il est difficile de trouver chez un autre peuple des manières plus douces et une intelligence plus étendue, 457. — Quoiqu'ils ne cultivent point la terre, ils profitent de ses productions spontanées, 458. — Leur taille est petite, mais leur constitution est forte; ils sont généralement bien faits, et d'une physionomie assez agréable, 459. — Chaque habitant de cette île porte au pouce un fort anneau semblable à une gimblette: ces anneaux sont d'ivoire, de corne ou de plomb, 460. — Motifs de cet usage, 481. — Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois, mangent comme eux avec des baguettes, et leur manière de saluer et de s'asseoir sur des nattes est la même, *ib.* — Leurs cabanes sont bâties en bois et revêtues d'écorce de bouleau: toutes les précautions y sont prises contre le froid, 462. — Chaque cabane a son magasin de saumon: ils consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et boucanent les deux côtés du ventre de ce poisson pour les vendre aux Mancheoux, 467. — Cette île Ségalien ou Tchoka est une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le Globe, et elle est séparée de la Tatarie par une manche qui finit au nord par des bancs, XII, 6. — A l'égard de la gratitude, ces insulaires diffèrent beaucoup des Orotchys de la baie de Castries, 12. — Voyez OROTCHYS.

TCHOUKTCHIS. Leur nombre en état de porter les armes, X, 318. — Leur tentes, leur lit, costume de leurs femmes, 319. — L'ensemble de leur physionomie n'a rien de bien agréable, 320. — Leur gout pour l'eau de vie, *ib.*

TEFF, plante qui donne une farine aussi blanche que celle du blé, I, 500.

TELL (Guillaume). Ses craintes de donner la mort à son fils, III, 586.

318 TABLE ANALYTIQUE

TEMPÊTE horrible éprouvée par le Gentil, V, 140. — par Anson, 245. — Idée des typhons et des ouragans, 59. — Signes ordinaires d'un ouragan, VI, 27.

TÉNÉRIFFE. Colomb y aborde en mille quatre cent quatre-vingt-treize, I, 24. — Opinion de Clipperton sur son pic, II, 440. — On l'aperçoit, selon Wood-Rogers, à 36 lieues de distance, IV, 338. — Selon le Gentil, Ténériffe surpasse toutes les Canaries en fertilité, V, 8. — La hauteur du pic de cette île est encore incertaine, X, 9. — Ses productions; ses vins sont mélangés avec de l'eau de vie, 2. — Arrivée de M. de la Pérouse dans cette île, XI, 21. — Tentatives Mrs de Lamanon et Monneron pour connoître l'élévation du Pic, 22. — *Voyez* GUANCHES et CANARIES.

TERRE-DE-FEU (la) est montueuse, selon l'Hermite, II, 413. — Dix-sept Hollandais sont massacrés par les sauvages de la Terre-de-Feu, 412. — L'aspect de ce pays est triste et désolé; selon Shelvock, les monts y sont couverts de neiges éternelles, IV, 19. — M. de Bougainville trouve que ce terrain ressemble à celui des îles Malouines, VII, 72. — Détails sur ces insulaires, 74. — Mort tragique d'un enfant de douze ans, 76. — Leurs cabanes, VIII, 54. — Origine du nom de *la Terre-de-Feu*, 59. — Selon Cook, les naturels de cette extrémité de l'Amérique sont laids, petits et maigres; leurs yeux sont sans expression, leur nez répand continuellement du mucus dans leur bouche; leurs épaules et leur estomac sont larges, et le reste de leur corps est mince et grêle, IX, 424. — Ces sauvages exhalent une puanteur capable d'ôter l'appétit au matelot le plus vorace, 426.

TERRITOIRE NORD-OUEST DE L'OHIO; son étendue, I, 278. — Ses rivières, 279. — Population de cette partie des Etats-Unis, 282. — Le gibier y est par-tout très-commun, 285.

Territoire au sud de l'Ohio, ou Gouvernement de Tenessée, 365. — Ses montagnes, 370. — Ses végétaux, *ib.* — Etablissemens divers formés dans ce pays, 374.

THÉ (le) transplanté en Géorgie y réussit très-bien, I, 406. — Thé de la Chine, III, 386. — de la Martinique, VII, 187. — du Mexique, XI, 271. — Manière d'élever cette plante, 333. — Moyen de connoître le bon thé, *ib.* — Son prix à la Chine, *ib.*

THIBET; sa séparation du Boutan ou Boudistan, VII, 297. — Les Thibetains ont la taille et les traits avec lesquels on représente les anciens athlètes, 298. — Leur douceur, leur humanité, 300. — Leurs villages, *ib.* — Leur nourriture, 301. — Vénération qu'ils ont pour leur lama, 302. — Au Thibet tout est ordre et système, 303. — Cette nation est divisée en deux classes, 304.

TIGRES. Manière dont on les chasse dans l'Inde, III, 231. — Selon Roggeween, on en voit au Chili, VI, 38.

TIMOR. Observations importantes de M. Péron sur ce pays, IV, 270. — Position de cette île, 271. — Ce beau pays a été funeste aux deux équipages du capitaine Baudin, 273. — Selon Byron, le peuple de cette île est petit et bien fait; son teint est un noir bronzé, VI, 294. — Cook prétend que la navigation le long de ses côtes y est sans danger, VIII, 384.

TOMBEAU de Colomb, I, 55. — Tombeau ou monument funèbre d'un Patagon, II, 248. — des Chinois, III, 380, et XI, 326. — des Péruviens, V, 32. — de Mahomet à Médine, VII, 413. — des insulaires de la Nouvelle-Hollande, VIII, 307. — des habitans d'O-Taïti, X, 163. — des sauvages du port Mulgrave, 250. — de la Baie-des-Français, XI, 190. — Tombeaux tartares vus par Gmelin, X, 510. — Autres monumens tartares vus par la Pérouse, XI, 438. — Monumens ou tombeaux des souverains de la Russie, X, 529. — du capitaine Clerke, XII, 68. — de M. de l'Isle de la Croÿère, *ib.*

TOMBOUT. Taille des habitans de cette partie de l'Afrique, I, 514.

320 TABLE ANALYTIQUE

TONQUIN (le) est un pays plat et très-fertile, III; 299. — Il est tributaire de la Chine, 298.

TOPAZES du Brésil; leur valeur, VIII, 41.

TORTUES. Grandeur de celles qu'on trouve aux Caramanians, III, 419. — Variétés de celles qu'on voit aux Gallapagos, IV, 176. — Bonté de celles de Porto, aux environs de Rio-Janeiro, VI, 17. — Grandeur de celles de l'île de l'Ascension, 437. — Elles font beaucoup de bruit en respirant, et on les pêche à la faveur de la nuit, parce qu'elles voient beaucoup mieux qu'elles n'entendent, IV, 268. — Elles sont très-communes dans la Nouvelle-Hollande, 274. — Dans l'île Saint-Vincent, les nègres en font de l'huile, 339. — La tortue de terre est un vilain animal; sa peau extérieure est rude, noire et ridée, 377. — Deux hommes placés sur le dos de certaines tortues des Gallapagos ne les arrêtent pas, et elles continuent leur route comme si elles ne portoient rien, *ib.* — Il y a des femelles qui ont jusqu'à huit cents œufs, 380. — Elles les déposent dans un trou qu'elles recouvrent, et le soleil les fait éclore, V, 322. — Sur la côte du Mexique, on en voit souvent d'endormies flotter sur la mer, et un bon plongeur saisit l'écaille vers la queue, *ib.* — Selon le Gentil, la tortue purifie le sang, guérit diverses maladies, et fournit une huile aussi douce que celle d'olive, 147. — Elle est le principal aliment des habitans des Arsacides ou de l'archipel des îles Salomon, 457. — Les tortues sont très-communes dans l'île du Prince, VI, 302. — Dans l'île de l'Ascension on les guette lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs sur la grève, on les surprend, et on les tourne sur le dos jusqu'à ce qu'on puisse les emporter, IX, 464.

TREMBLEMENS DE TERRE occasionnés à Naples par le Vésuve, et en Sicile par l'Etna, III, 544. — Leurs effets funestes, mort de Pline, *ib.* — Divers tremblemens de terre éprouvés par les habitans de Lima, V, 39. — La ville de Quito est renversée de même par un semblable désastre, 42. — Remarques faites par le
le

le Gentil dans ces momens de subversion, 46. — Causes du tremblement qui a renversé Lisbonne, et qui ne doivent guères rassurer les habitans de cette capitale, VII, 39. — Tremblement de terre observé à Manille en 1797 par M. de Guignes, XI, 377.

TRIPOLI; ses limites, I, 569. — L'intérieur de ce pays n'est qu'un désert inconnu, 570.

TROMBES de mer; leurs effets funestes aux Portugais, I, 477. — Trombes observées par le Gentil, V, 52. — par le capitaine Cook, VIII, 255, et IX, 89. — Craintes et inquiétudes des Anglais, IX, 90. — Signes et durée des typhons, XI, 394. — *Œil de bœuf*; phénomène observé par le Gentil, V, 141.

TRONGANON. Situation de cette île, V, 421. — Ses maisons, ses rues, 422. — Le roi est le seul commerçant de son royaume, 423. — Manière d'y rendre la justice, 425. — Monnaies qui ont cours à Tronganon, 427.

TROYE; ses ruines observées par Mrs Chevalier et Olivier, III, 106.

TSCHIRICOFF; sa navigation avec Bering, X, 341. — M. de l'Isle de la Croÿère meurt une heure après être rentré au port d'où il étoit parti quatre mois auparavant, 342.

TUNIS est dans une contrée très-florissante, I, 549. — Ce royaume est gouverné par un bey, *ib.* — Coutumes de ce souverain, 551. — Usages des Tunisiennes, 553. — L'appareil des funérailles y est très-lugubre, 555.

TURCS (les) ont beaucoup d'orgueil et peu de lumières, III, 93. — Leurs idées de la beauté des femmes, 98. — Leur lit, 89. — Logement des femmes, 100. — Turcs comparés aux Persans, 208. — Les Turcs suivent la secte d'Omar, les Perses celle d'Ali, 182, et VII, 436. — Leur mouphti, VII, 435. — Leur opinion sur le peuple de Damas, 444. — Vexations du pacha de cette ville, 452.

TYR; ses ruines, antiquité de cette ville célèbre, VII, 439. — Pourpre tyrienne, 441.

ULIETEA. Productions de cette île de la Société,

322 TABLE ANALYTIQUE

VIII, 138. — Par son aspect, elle ressemble beaucoup à O-Taïti, IX, 160. — Spectacle donné aux Anglais dans cette île, 161. — Les femmes d'Ulietea mangent seules, 164. — Comédie singulière jouée devant le capitaine Cook dans cette île, 294. — Ces insulaires sont plus petits, et ont le teint plus noir que ceux des îles voisines, X, 148.

VACHE MARINE, ou Morse; sa description, IV, 149. — Les morses sont extrêmement communs dans la Nouvelle-Hollande, 274. — Ils sont susceptibles d'éducation, VI, 45. — La vache marine a la taille d'un bœuf, et est armée de deux défenses, plus estimées que l'ivoire, IX, 233. — Courage de ces animaux, *ib.* — Amour du mâle pour sa compagne, X, 549. — Cook prend neuf morses qu'il fait distribuer à son équipage. Leur graisse approche de la saveur de la moëlle; mais elle devient bientôt rance si on ne la sale pas : leur chair est noire, grossière, et a un goût fort; le cœur est presque aussi bon que celui du bœuf, 324. — Un de ces morses avoit neuf pieds quatre pouces de la tête à la queue, cinq pieds de l'épaule à la tête, sept pieds dix pouces de circonférence vers l'épaule, et pesoit huit cent cinquante-quatre livres, sans y comprendre la tête, la peau, ni les entrailles, 325.

VALLÉES des Alpes et des Pyrénées, III, 549. — Il y en a qui finissent par un *cirque*, *ib.*

VANILLE (la) est très-abondante sur les côtes de Bocatoro, IV, 150. — Ses vrilles grimpent et s'attachent comme le lierre au tronc des arbres, V, 177.

VASHINGTON; son éloge, I, 330. — Sa mort, *ib.* — Voyez MONT-VERNON.

VAVAO (l'île de) a été découverte par Maurelle, et elle est une des plus considérables de l'archipel des Amis, XII, 178. — Voyez AMIS.

VEAUX MARINS des environs du fleuve de la Plata, II, 87. — du port Désiré, 170. — Manière dont on peut leur donner la mort, 171. — Veaux marins de l'île Saint-André, 208. — des îles Juan-Fernandez, 418. Selon Shelvock, ils sont naturellement grondeurs, IV,

85-123
~~E808~~
~~C697a~~
 vbl. 12

E808

C697a

v. 12

69. — Exemple de plusieurs de ces phoques qui ont été apprivoisés, VI, 44. — Les veaux marins sont en très-grand nombre aux Malouines, ou îles Falkland, 228. — Cook en a trouvé beaucoup à dix lieues de la Nouvelle-Zélande, IX, 65. — Il en a tué trois dans cette île, 70. — Le veau marin est presque l'unique ressource des Groenlandais, 232. — Il est très-commun sur les côtes de l'Entrée de Nootka, X, 210. — On en voit au Kamtschatka de différentes espèces, 549. — Détails sur un de ces amphibiens nourri en 1809 au Jardin des Plantes de Paris, 550.

VERA-CRUX. Description de cette ville, III, 487. — Ce lieu est triste, 488.

VERMONT (état de), I, 120. — Aspect de cette contrée des Etats-Unis, 122. — Sa population à la fin du siècle dernier, 123. — Sa législature, ses tribunaux, 125.

VÊSUVE; sa hauteur, III, 546. — Ce mont, placé sur l'Etna, n'atteindroit pas encore à l'élévation du Mont-Blanc, *ib.*

VILLE DU ROI PHILIPPE, bâtie à côté du détroit de Magellan, II, 174. — Fin malheureuse du plus grand nombre des habitans de cette ville, *ib.* — But de l'Espagne en formant cet établissement, 175.

VIRGILE. Son tombeau est placé parmi des ronces, III, 532.

VIRGINIE; sa population, I, 304. — Sa température, 305. — Ses rivières, ses ports, 306. — Ses bestiaux, 316. — Ses productions minérales, 317. — Les Virginiens sont la plus ancienne colonie de l'Amérique Septentrionale, 322. — Nombre des villes de la Virginie, 325. — Epoque des établissemens européens dans ce pays, 331.

WALLIS; son voyage, IV, 413. — Son arrivée chez les Patagons, 415. — Le scorbut se manifeste dans son équipage, 432. — Son arrivée à O-Taiti, 437. — Mœurs de ces insulaires, 453. — Wallis vient à Batavia, 462. — Son retour à Londres, 467.

WAMPOU, île avec port, à 3 lieues à l'est de Macao, XI, 336. — Manillois étranglé dans cette île, 337.



